ŒUVRES

DE

M. L'ABBÉ MILLOT.

AVERTISSEMENT

Sur les contrefaçons *in*-12 des OEuvres de l'abbé *Millot*.

Le public est prévenu que tous les Ouvrages de l'Abbé Millot dont on vient de faire une nouvelle édition, avec des augmentations, format in-12 et in-8., portent la signature de L. ARTAUD : qu'il lui sera facile, en conséquence, de se garantir des contrefaçons fautives desdits ouvrages. On n'en a tiré que 100 exemplaires in-8°., sur carré fin d'Angoulême.

Prix, brochés et étiquetés.

Élémens d'Histoire ancienne, 4 vol. in-12, 10 fr.
Élémens d'Histoire moderne, 5 vol. in-12 12 liv. 10 s.
Élémens d'Histoire d'Angleterre, augmentée des règnes de Georges II et de Georges III, 3 vol. in-12, 7 liv. 10 s.
Élémens d'Histoire de France, corrigés et augmentés d'observations sur le règne de Louis XV, concernant les mœurs de la cour, les finances, le ministère, les progrès de l'esprit humain, et continués jusqu'a la mort de Louis XVI, 3 vol. in-12, 7 liv. 10 s.
Histoire litt. des Troubadours, 3 vol. in-12, 7 liv. 10 s.
Les mêmes ouvrages en 15 vol. in-8°., sur beau papier, 60 liv. *Idem*, sur carré fin d'Angoulême, 90 liv.
L'édition in-8°. ne se vend pas séparément, excepté l'Histoire de France et d'Angleterre, 6 vol. in-8°., 30 liv.

COURS D'ÉTUDES ENCYCLOPÉDIQUES, rédigés sur un plan neuf, contenant : 1°. l'Histoire de l'origine et des progrès de toutes les sciences, belles-lettres, beaux arts et arts mécaniques ; 2°. l'analyse de leurs principes ; 3°. tous ces mêmes objets traités en détail. Le tout d'après les meilleurs auteurs, et les découvertes les plus récentes, 6 gros vol. in-8°. avec un *frontispice* gravé et un *atlas* de 64 planches ou tableaux. Prix, 36 fr. brochés, pour Paris ; 40 fr. franc de port par les messageries, pour les départemens ; et 48 fr. franc de port par la poste : il faut ajouter 8 fr. de plus pour la reliure en basane propre, et 15 fr. en veau porphyre, filet, atlas, reliure pleine. Il en reste quelques exemplaires sur beau papier vélin, atlas grand raisin vélin, premières épreuves, du prix de 72 fr. br. pour Paris, et 84 fr. par la poste. Il faut ajouter 30 fr. pour la rel. en veau racine, dentelle, doré sur tranche, 2e. édition.

ÉLÉMENS

D'HISTOIRE

GÉNÉRALE.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

PAR M. L'ABBÉ MILLOT,
de l'Académie Françoise.

QUATRIÈME ÉDITION.

Tome IV.

A PARIS,
Chez ARTAUD, Libraire, quai des Augustins, n°. 50.

1802.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

ONZIÈME ÉPOQUE.

CONSTANTIN.

LE SIÈGE DE L'EMPIRE TRANSFÉRÉ A CONSTANTINOPLE, ET LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

CHAPITRE PREMIER.

Commencement du règne de Constantin. — Sa conversion. — Défaite de Maxence.

QUE le grand Constantin soit né en Bithynie, ou en Angleterre, ou à

Doutes sur la naissance de Constantin.

tin, & sur Hélène sa mère. Naïsse en Dardanie, (ce qui est plus vraisemblable;) qu'Hélène sa mère, de basse ou de noble extraction, ait été la femme ou la concubine de Constance-Chlore : voilà de ces problêmes historiques sur lesquels on perd le temps à disputer dans les ténèbres. En bornant notre curiosité au vrai & à l'utile, nous ne manquerons pas ici d'objets pour la satisfaire. Un nouvel ordre de choses va fixer nos yeux; nouvelle capitale, nouvelle religion, politique nouvelle : moins de crimes éclatans, de sang répandu, de révolutions violentes & soudaines; mais plus d'intrigues, de perfidies & de méchanceté profonde; l'église triomphante de l'idolâtrie, & déchirée par des discordes intestines; l'empire se soutenant encore par son propre poids, & menaçant ruine de tous côtés: tels sont les principaux objets que présente le siècle de Constantin, & qui en font une époque des plus mémorables. Les contradictions fréquentes qui se trouvent entre les auteurs chrétiens & les païens répandent quelques nuages

Idée générale de son siècle.

sur la vérité. Jugeons par les faits constans, & non par les éloges ou les satires. C'est le moyen d'acquérir les seules connoissances qui méritent notre étude.

306. Discordes entre les princes romains.

Constantin, à la mort de son père, avoit environ trente-deux ans. Sa figure majestueuse donnoit du relief aux qualités de son ame & de son génie. L'ambition excitoit en lui le courage; la prudence, jointe au courage, conduisoit les entreprises de l'ambition. Galérius qui le craignoit, lui refusa le titre d'*auguste*, & le donna à Sévère. Celui-ci trouva d'abord un rival dans Maxence, fils de Maximien, que Rome & les soldats proclamèrent empereur. Maxence, incapable de se soutenir par lui-même, invita son père à reprendre l'autorité impériale. Maximien la regrettoit, & la reprit après avoir sollicité inutilement Dioclétien de faire la même démarche. L'illustre jardinier préféra toujours ses légumes; soit qu'il ne voulût point renoncer au bonheur de la retraite, soit qu'il ne vît aucune apparence de réta-

Maximien reprend le titre d'empereur.

blir le calme dans l'empire. Sévère, trahi par ses soldats, qu'on lui avoit débauchés, fut réduit au choix de la mort ; il s'ouvrit les veines.

Il veut déposer son fils Maxence, qui le chasse.

Maximien craignit cependant bientôt d'être accablé par Galérius. Il passa dans la Gaule ; il s'unit à Constantin, en lui faisant épouser sa fille Fausta. Galérius arrive sur ces entrefaites, & pénétre en Italie avec une armée redoutable. Maxence emploie contre lui la séduction : une grande partie de ses troupes l'abandonne, ou refuse de le suivre. Contraint de se retirer, il est trop heureux d'échapper à son ennemi. Maximien de retour à Rome, encor dévoré d'ambition, ne voyant qu'un rival dans son propre fils, entreprend de le déposer. Le fils chasse le père. Chassé & furieux, il retourne auprès de Constantin ; il s'efforce de l'armer contre Maxence. Ne pouvant y réussir, il va joindre Galérius lui-même, dans la vue, dit-il, de pacifier l'empire, ou, plus vraisemblablement, dans le dessein de se

relever par quelque nouvelle perfidie.

En préſence de Maximien & de Dioclétien qui refuſoit toujours de remonter ſur le trône, Galérius nomme auguſte, à la place de Sévère, un Dace obſcur, vicieux, barbare, nommé Licinius, homme de guerre, ſans autre mérite. Le céſar Maximin, outré de ce choix, prend de ſon côté le titre d'auguſte. La ſcène varie perpétuellement. Maximien, brouillé avec Galérius, repaſſe dans la Gaule auprès de Conſtantin, & lui tend des pièges pour reconnoiſſance de ſes bienfaits. Pourſuivi, arrêté & encore traité avec douceur, il attente contre la vie de ce prince; ſes attentats ſont punis enfin; on le force de s'étrangler, & l'on fait abattre ſes ſtatues. Le vieux empereur avoit quitté & repris pluſieurs fois la pourpre; ennemi du repos, ennemi de ſon fils, de ſon gendre & de lui-même.

310. Il trahit Conſtantin, ſon gendre, qui le force à ſe tuer.

Galérius mourut l'année ſuivante. Les païens lui donnent des éloges; les chrétiens ne le peignent

Mort de Galérius.

que comme un tyran. C'eſt qu'il fut zélé pour le paganiſme, & perſécuteur du chriſtianiſme. Il publia néanmoins, ſur la fin de ſes jours, un édit de tolérance qu'on afficha dans Nicomédie.

Tyrannie de Maxence.

Maxence, autre perſécuteur, haïſſoit d'autant plus les chrétiens, qu'à l'exemple de Conſtance-Chlore, Conſtantin les favoriſoit, ou par bonté ou par politique. Mais ſa tyrannie ne ſe bornoit point à eux: tout l'état gémiſſoit de ſes cruautés & de ſes rapines. Vainqueur d'Alexandre, qui s'étoit révolté en Afrique, il devint plus furieux après la victoire. Non content d'exiger de tous les ordres, même des laboureurs, de groſſes contributions en forme de don gratuit, il employa toutes les injuſtices, toutes les violences, pour aſſouvir une inſatiable rapacité, qu'irritoient les plus affreuſes débauches. Sous prétexte de venger la mort de ſon père, il projettoit la ruine de Conſtantin. Conſtantin méditoit la ſienne, ſous prétexte d'affranchir Rome de l'oppreſſion.

Celui-ci, toujours prudent & actif dans ſes démarches, ne négligea rien pour aſſûrer le ſuccès. Il mit la Gaule à couvert des invaſions; il s'attacha les cœurs par de nouvelles marques de bonté; il propoſa enſuite une entrevue à Maxence. Le tyran, pour toute réponſe, fit traîner dans la boue les ſtatues de Conſtantin. C'étoit le ſignal d'une guerre inévitable. La néceſſité de laiſſer beaucoup de troupes ſur le Rhin, enlevoit à Conſtantin la plus grande partie de ſes forces. Son entrepriſe paroiſſoit téméraire aux officiers; l'armée murmuroit; il avoit beſoin de quelque reſſource extraordinaire.

311. Conſtantin ſe prépare à la guerre contre lui.

Alors, ſoit qu'une lumière ſurnaturelle lui deſſillât tout-à-coup les yeux; ſoit que les chrétiens, fort multipliés ſur-tout dans les Gaules, lui paruſſent des inſtrumens propres à ſes deſſeins; (car les ambitieux ſont de la religion même un reſſort de politique,) il ſe déclara en faveur du chriſtianiſme. Selon quelques écrivains, il arbora dès ce commencement de converſion, le

Il embraſſe le chriſtianiſme.

monogramme de Jesus-Christ sur le *labarum*, qui devint le principal étendard des Romains. Personne n'ignore l'apparition miraculeuse de la croix, rapportée par Eusèbe comme la cause de sa conversion; miracle dont toute l'armée fut témoin, selon cet historien, mais dont Lactance ne parle pas, & que d'autres écrivains ecclésiastiques racontent seulement comme un songe de l'empereur. Encore varie-t-on beaucoup sur l'endroit où il eut ce songe; non-seulement sur le lieu précis, mais sur la Contrée. C'est en Gaule, selon les uns, en Italie, selon les autres. De-là naissent les doutes de la critique, d'autant mieux fondés, qu'Eusèbe supprime dans son histoire ecclésiastique un fait si intéressant, & le réserve pour la vie, ou plutôt le panégyrique de Constantin. Il assure le tenir de la bouche même de cet empereur. C'est ce qui donne le plus de poids à son témoignage.

Apparition de la croix.

Quoi qu'il en soit, Zosime, ennemi de la foi chrétienne, suppose d'étranges motifs du grand change-

Motifs que Zosime attribue à Constantin.

ment dont nous parlons. Il prétend qu'après avoir fait mourir cruellement sa femme & son fils, agité de remords, Constantin chercha des expiations dans l'ancien culte; que les prêtres idolâtres lui répondirent qu'ils n'en connoissoient aucune pour de tels crimes; qu'un Égyptien lui ayant alors insinué que, parmi les chrétiens, tous les genres de crimes pouvoient s'expier en un instant, il avoit embrassé avidement une religion favorable à ses desirs. On réfute Zosime par le fait même. Crispe & Fausta, le fils & la femme de l'empereur, ne furent mis à mort qu'en 326. D'ailleurs, quoi de plus contraire à l'esprit du christianisme, qu'une expiation si facile, momentanée, où le cœur n'a point de part? La pénitence chrétienne, au contraire, étoit un long exercice de vertus mortifiantes.

Avantages du christianisme.

Il n'est pas étonnant que des idolâtres passionnés aient noirci un prince qui vouloit détruire l'idolâtrie. Mais peut-on méconnoître le bien qu'annonçoit un tel change-

ment, les erreurs dont il devoit purger la terre, les vertus qu'il devoit y répandre ? A la vérité, nous ne verrons que trop les vices anciens & de nouvelles erreurs corrompre un bien si précieux : c'est-à-dire, nous verrons souvent les chrétiens en contradiction avec leurs principes. Condamnés alors par ces principes mêmes, leurs excès serviront aussi de témoignage en faveur de la sainte doctrine dont ils auront le malheur de s'écarter.

Abus qu'en feront les hommes.

La religion la plus parfaite doit nécessairement, dans la pratique, se sentir des imperfections humaines. Si elle s'établit en un temps où les hommes ont peu de lumières & beaucoup de vices, leurs préjugés altéreront bientôt sa doctrine ; bientôt elle sera le jouet ou l'instrument des passions de plusieurs. C'est ce qui arriva au christianisme, malgré les modèles admirables qu'il offroit à l'humanité. L'histoire va devenir à cet égard également curieuse & affligeante, parce que les affaires ecclésiastiques, dont on

n'avoit pas encore d'idée, feront un des principaux mobiles de l'univers.

CHAPITRE II.

Conſtantin maître de Rome. — Ses premières lois.

312. Conſtantin, vainqueur de Maxence, eſt maître de Rome.

BIENTÔT Conſtantin paſſe les Alpes. Il prend Suze, Turin, Vérone, Aquilée, Modène; après deux batailles gagnées & tant de places conquiſes, il va camper près de Rome. Le lâche Maxence, qui s'y tenoit renfermé, quoique beaucoup plus fort par le nombre, ſort enfin après avoir diſſipé ſes craintes à force de ſuperſtitions; il livre bataille; il eſt vaincu & ſe noie dans le Tibre. Rome, délivrée d'un tyran, reçoit avec joie ſon libérateur; le ſénat conſacre des temples ſous ſon nom; l'Afrique établit même des prêtres pour le culte de ſa famille. La politique lui fit apparemment ſupporter ces reſtes d'idolâtrie; ou plutôt il n'étoit encore qu'à demi-chrétien.

Il joint la

Joignant la fermeté & la dou-

ceur pour affermir sa puissance, d'une part, il cassa les prétoriens, attachés à Maxence, qui leur avoit procuré des avantages; de l'autre, il s'efforça de guérir les maux qu'une tyrannie de six années avoit produits en tout genre. Les délateurs, *peste exécrable*, comme il les appelle, *le plus grand fléau de l'humanité*, furent condamnés à mort. Le sénat fut, en apparence, rétabli dans ses droits; le peuple reçut des bienfaits; Rome & plusieurs villes furent ou réparées ou embellies. Les malheurs passés firent mieux sentir le bonheur présent. fermeté à la douceur.

Il est singulier que des auteurs chrétiens, Théophane & Cédrénus, louent Constantin d'une prétendue ordonnance par laquelle il dévouoit au dernier supplice quiconque persisteroit dans le culte des idoles. L'esprit de persécution auroit donc déshonoré ce prince, lorsqu'il se rendoit respectable en faisant cesser la persécution contre l'Église? Mais il savoit trop combien la prudence & la douceur étoient nécessaires pour l'intérêt même du christia- Il ne persécute point les païens, comme des auteurs l'ont supposé.

nisme. Loin de sévir contre les sectateurs du culte établi, il accepta le titre de souverain pontife; & ses successeurs le portèrent jusqu'à Gratien, comme avoient fait auparavant les empereurs depuis Auguste.

Il accepte le titre de souverain pontife.

Ses premiers édits accordèrent seulement aux chrétiens l'exercice public de leur religion. La liberté de conscience leur fut commune avec toutes les religions étrangères. L'exemple seul du prince ne pouvoit manquer de faire d'illustres prosélytes. Les graces & les largesses servirent d'ailleurs à ses vues. Il honoroit les évêques & les admettoit à sa table, pour faire respecter leur ministère, ainsi que leur personne. Il donna le palais de Latran, érigé en basilique, à l'évêque de Rome & à ses successeurs. (Je ne parle point de la donation imaginaire qui les rendoit souverains de Rome & de l'Occident; fiction absurde qu'on n'a plus besoin de réfuter.) Il bâtit & dota plusieurs églises. Il exempta les clercs des fonctions municipales, alors onéreuses. Mais cette exemption atti-

Il accorde seulement aux chrétiens l'exercice de leur religion, avec plusieurs graces.

Exemption des clercs, limitée.

rant dans la cléricature plusieurs mauvais citoyens, sans autre vocation que l'intérêt; il ordonna ensuite qu'on ne feroit de nouveaux clercs que pour remplacer les morts, & qu'on choisiroit des hommes déja exempts par leur pauvreté. Son intention étoit que les riches portassent les charges de l'état, & que les biens du clergé nourrissent les pauvres. Il voulut même que les clercs, destinés par leur naissance ou par leur fortune à des fonctions publiques, quittassent le service de l'église pour celui de la patrie. Les biens ecclésiastiques, non les patrimoines des clercs, furent exempts de tributs sous son règne. Cette exemption cessa quand les richesses de l'église parurent à ses successeurs devoir contribuer aux besoins communs du gouvernement.

Bonnes lois civiles, en faveur de la liberté & de l'équité naturelle, & contre les vexations des financiers.

D'excellentes lois civiles remédièrent à plusieurs désordres. La liberté, ce premier bien de l'homme, fut maintenue autant que les usages le permettoient. L'empereur déclara qu'il ne pouvoit y avoir de prescription contre la liberté, &

que soixante ans de servitude ne privoient pas un homme libre de ses droits. Il établit en général, qu'*on doit avoir plus d'égard à l'équité naturelle, qu'au droit positif & rigoureux ;* se réservant néanmoins la décision des cas où l'on ne pourroit les concilier. (La législation n'en devroit laisser aucun.) Persuadé, comme il le dit en propres termes, que l'intérêt des peuples est plus précieux que celui du trésor, il défendit d'emprisonner ou de punir corporellement les débiteurs du fisc, & de suppléer aux non-valeurs, en les répartissant sur les personnes solvables. En un mot ; il réprima les vexations des publicains, toujours armés du nom des princes, quand ils foulent les sujets, contre la volonté même des princes. La prompte administration de la justice, l'usage de l'appel, les règles pour en prévenir l'abus, & d'autres objets importans qu'on trouve dans les lois de Constantin, mériteroient de longs détails qui ne conviennent pas ici. Je me borne à l'essentiel.

Cruauté de Constantin, après une expédition contre les Francs.

On verra souvent avec regret ce prince législateur ternir sa gloire, par des cruautés fort contraires à ses maximes. Après une expédition contre les Francs, le plus vaillant des peuples de Germanie, qu'il repoussa & poursuivit au-delà du Rhin, il donna un spectacle à Trèves, où les prisonniers furent exposés aux bêtes féroces. Là, il entendit un panégyrique rempli d'idées toutes païennes, comme de honteuses flatteries. Sa propre *divinité* y est encensée par l'orateur. L'ancienne religion étoit encore dominante, & il falloit, pour l'extirper, beaucoup de temps, de modération & de sagesse. Si Constantin avoit suivi des conseils violens à cet égard, non-seulement il auroit mis en danger sa couronne, peut-être même sa vie, mais il auroit nui aux progrès du christianisme, en irritant la haine de ses nombreux adversaires.

CHAPITRE III.

Maximin défait par Licinius. — Licinius détrôné par Conſtantin.

313. Maximin veut règner ſeul.

MAXIMIN, qui règnoit en Aſie, & qui avoit fait un partage avec Licinius, ſe regardant comme le ſeul héritier de l'empire, parce qu'il reſtoit le ſeul de ceux que Dioclétien & Maximien avoient nommés en abdiquant, méditoit de dépouiller Licinius & Conſtantin. Il paſſa le Boſphore, barrière dont on étoit convenu; il s'empara de Byzance, & aſſiégea Héraclée, autrement Périnthe. Licinius venoit d'épouſer à Milan la ſœur de Conſtantin, quand il apprit cette invaſion. Il marche contre ſon rival avec une armée fort inférieure, lui livre bataille, remporte la victoire. Maximin pourſuivi juſqu'à Tarſe, déſeſpérant d'échapper, prend du poiſon, & finit un règne qui avoit été une tyrannie perpétuelle, ſur-tout pour les chrétiens.

Il périt dans ſon entrepriſe.

Aussi Lactance assure-t-il que Licinius fut averti miraculeusement en songe de le combattre.

L'union subsista peu entre les deux empereurs. On ignore de quel côté vint la rupture; les uns en accusent Licinius, les autres Constantin. Celui-ci arriva en Pannonie, lorsque son collégue y assembloit ses troupes. Il gagna sur lui deux batailles, qui furent suivies d'un traité de partage. Le vainqueur se fit céder la Grèce, la Macédoine, la Pannonie, la Dardanie, la Dacie, toute l'Illyrie & la première Mésie. On ne peut guère douter que son ambition n'ait aspiré à ces conquêtes : il saisissoit tous les moyens d'agrandissement.

314. Brouillerie & guerre entre Constantin & Licinius.

Pour fixer le trône dans sa famille, Constantin nomma césars quelque temps après ses trois fils, Crispus, Constantin & Constantius, quoique les deux cadets fussent encore des enfans. » Il savoit, dit le sophiste Libanius, (dont je rends l'idée dans les termes de M. le Beau,) » il savoit » que l'esprit des hommes prend le » pli de leurs occupations ; il vou- » lut donc nourrir ses enfans dans le

Le premier fait césars ses trois fils, par ambition.

» noble exercice de la grandeur ;
» pour les sauver de la petitesse
» d'esprit, & pour donner à leur ame
» une trempe de vigueur & de for-
» ce ; afin que dans l'adversité ils ne
» descendissent pas de cette hauteur
» de courage, & que dans la pros-
» périté ils eussent l'esprit aussi
» grand que leur fortune. « Si Liba-
nius ne s'est point trompé sur le motif de Constantin, ce prince raisonnoit mal, sans doute ; puisque, pour un exemple de pareils effets de la grandeur sur de jeunes princes, on en citeroit une infinité de contraires. On vit des césars avant l'âge de trois ans, revêtus du consulat, ayant des troupes. Ce n'étoit pas alors qu'ils faisoient l'apprentissage de la souveraineté. Mais le peuple s'accoutumoit à reconnoître ses futurs souverains dans des enfans ; & le droit de succession, auparavant incertain, pouvoit de la sorte s'établir.

Il publie de nouvelles lois de religion.

A la faveur de plusieurs années de paix, l'empereur publia encore des lois, & s'appliqua aux affaires du christianisme. Le supplice de la

croix fut aboli ; le repos du dimanche ordonné, excepté pour ce qui regarde l'agriculture. La loi Papia-Poppéa contre les célibataires fut abrogée, en conservant néanmoins les anciens privilèges à ceux qui avoient des enfans. Le privilège des vestales, de tester avant l'âge requis, fut accordé aux personnes des deux sexes, qui se consacreroient à la virginité évangélique. Il fut permis en 321 de donner par testament à l'église telle partie de ses biens que l'on voudroit. Ces deux dernières lois n'annoncent pas une politique prévoyante.

Célibat favorisé.

Donations, à l'église, permises.

Les aruspices conservèrent le droit d'exercer dans les temples leur art imposteur ; mais avec défense, sous peine du feu, d'entrer dans les maisons particulières : défense que les païens regardèrent, sans doute, comme une vraie persécution.

Les aruspices gênés.

D'un autre côté, Licinius persécutoit les chrétiens, qu'il soupçonnoit, non sans apparence de raison, de souhaiter pour maître Constantin. Celui-ci ne souhaitoit pas moins de tout réunir sous son empire ; &

Constantin veut dépouiller son collégue.

la jalousie de ces deux princes préparoit des scènes sanglantes. Constantin ayant attaqué les Goths & les Sarmates sur les terres de son collégue, Licinius s'en plaignit comme d'une infraction des traités. Il n'en fallut pas davantage au premier, pour recommencer la guerre. Selon Eusebe même, le prétexte de la religion persécutée, dont sa politique se prévalut, n'étoit point un motif nécessaire dans les circonstances : l'ambition en auroit trouvé d'autres. Après une telle autorité, on peut croire que les motifs de Constantin sont fort équivoques.

La religion lui sert de prétexte.

323. Il bat Licinius.

Ce prince avoit deux cents galères, plus de deux mille vaisseaux de charge, & cent trente mille combattans. Avec des forces si redoutables, il court attaquer Licinius, dont les troupes asiatiques étoient peu capables de lui résister. L'ayant joint à Andrinople en Thrace, il donne pour mot à son armée, *Dieu sauveur;* & précédé de l'étendard de la croix, il engage l'action, il remporte une grande victoire. Son fils Crispus, presque en même temps,

détruit à Gallipoli la flotte ennemie. Licinius s'étoit retiré à Calcédoine. Conſtantin le pourſuivit. On fit un traité de paix. Mais l'empereur d'Orient raſſemblant de nouvelles troupes, la guerre ſe ralluma bientôt. Licinius, vaincu pour la ſeconde fois à Chryſopolis, aſſiégé dans Nicomédie, réduit à dépoſer la pourpre, admis enſuite à la table du vainqueur, fut envoyé à Theſſalonique avec promeſſe d'une ſûreté entière. Il fut néanmoins étranglé peu de temps après. Les partiſans de Conſtantin ſuppoſent Licinius coupable de quelque crime inconnu; mais pourquoi ce crime eſt-il inconnu? pourquoi s'en tenir à des ſoupçons vagues? pourquoi ne pas avouer d'ailleurs, qu'une politique barbare peut ſeule autoriſer de telles violences, contre un prince en quelque ſorte reſpectable dans le malheur?

Il le fait mourir, lui ayant promis la vie.

On voit déja par la haine de Licinius contre les chrétiens, que la rivalité de puiſſance excitera la rivalité de religion, & que la différence d'opinion & de culte influera prodigieuſement ſur le ſort politique

Rivalité de religion.

des peuples. La carrière s'ouvre pour un long espace de siècles aux animosités de ce genre, d'autant plus dangereuses que le nom de dieu servira toujours de prétexte aux attentats contre les droits de l'humanité. Mais aussi l'expérience & la peinture de ces maux seront pour les siècles suivans une grande leçon de sagesse.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Affaires de religion.

MAÎTRE de tout l'empire, Constantin modéra moins son zèle pour le christianisme. Il défendit les sacrifices aux idolâtres; il fit abattre ou fermer grand nombre de temples. Il ne laissa pas de publier un édit en orient, par lequel il déclaroit ne vouloir troubler la paix de personne, exhortant ses sujets à une tolérance mutuelle; désapprouvant le zèle de ceux qui vouloient transformer en crimes d'état les actes de l'ancienne religion. L'Égypte conserva ses dieux & son culte. Le paganisme, sous la protection du sénat, se soutint à Rome & dans une grande partie de l'empire. C'étoit beaucoup que la croix fût honorée à la cour, que les adorateurs du vrai dieu eussent la faveur du prince; & que les autres, contenus dans le respect, n'osassent faire éclater leur haine & leur ressentiment.

Constantin inquiète les idolâtres, & exhorte néanmoins à la tolérance.

Malgré ſes lois, les abus ſont très-communs.

Le bien eût été plus ſolide, ſi la piété de l'empereur avoit eu plus de lumières. Tandis qu'il faiſoit des ſermons très-médiocres, & peu convenables à ſa dignité, il ſe livroit aux conſeils d'hommes avides & trompeurs, qui abuſoient de ſa confiance pour arriver au but de leurs paſſions. Malgré tant de ſages lois contre l'injuſtice & les rapines, l'état fut en proie aux rapines & à l'injuſtice.

Diſputes théologiques très-dangereuſes.

Malgré tant de zèle pour la religion chrétienne, les guerres théologiques prirent naiſſance autour du trône, & firent de funeſtes ravages dans l'égliſe, par l'imprudence du prince. Nous donnerons une idée générale de ce fléau, en le conſidérant du côté qui intéreſſe l'ordre public, les mœurs & l'eſprit humain; car les matières de théologie n'appartiennent point à notre plan.

Le chriſtianiſme ne reſpiroit que la charité.

Plus on étudie la doctrine de Jéſus-Chriſt & des apôtres, plus on voit qu'elle ne tendoit qu'à faire des ſaints & des heureux. Le ſauveur du monde avoit réduit toute la loi aux deux préceptes, qui ſont la baſe de l'évangile: *Aimez Dieu par-deſſus*

toutes choſes ; aimez le prochain comme vous-mêmes. Une charité univerſelle étoit l'ame du chriſtianiſme. Elle devoit détacher les hommes de la terre, par le ſacrifice des paſſions déréglées; mais les attacher les uns aux autres par un amour pur & ſans bornes. Des devoirs de la ſociété humaine, elle faiſoit un moyen eſſentiel de ſalut. Elle banniſſoit également l'intérêt, la volupté, l'inimitié, la diſcorde. Saint Paul avoit même interdit ſévérement toute queſtion propre à exciter de vaines diſputes; & rien ne paroiſſoit plus éloigné de l'eſprit du chriſtianiſme, qu'un zèle amer, arrogant & opiniâtre, qui ſous prétexte de ſervir Dieu, porteroit le trouble dans l'égliſe ou dans l'état.

Les premiers chrétiens avoient été auſſi paiſibles que vertueux.

Tant que les chrétiens furent en petit nombre, & qu'enſuite la perſécution ſervit d'aliment à leur vertu, les maximes de l'évangile ſoutinrent la première ferveur. Si quelque diſpute s'éleva, le jugement des apôtres & des évêques, leurs ſucceſſeurs, termina ſans peine les difficultés. On étoit ſimple & modeſte,

on ne se piquoit point de science ; au lieu de raisonner sur les mystères, on pratiquoit la morale ; on étoit chrétien par l'humilité de la foi, & encore plus par la sainteté des œuvres.

Mais les passions avoient altéré l'ancienne vertu.

Mais l'église ayant fait de vastes conquêtes en silence, toutes sortes de personnes y ayant apporté leurs passions & leurs préjugés, la paix dont elle jouit sous plusieurs princes ayant introduit le relâchement & le goût des vanités terrestres ; l'ambition de dominer sur les esprits s'empara de quelques chrétiens présomptueux. Les Grecs, sur-tout ceux d'Alexandrie, naturellement sophistes, voulurent discuter, analyser, éclaircir les dogmes : ils portèrent dans la théologie le goût & les idées du platonisme. C'étoit soumettre les vérités divines à tous les caprices de l'opinion. D'autre part, quelques enthousiastes, prenant à la lettre les paroles des écritures ; zélateurs d'un rigorisme absurde, incompatible avec la nature humaine, firent d'autant plus de mal, qu'avec le langage & l'extérieur de la sainteté, ils en-

Esprit de sophisme & de rigorisme ; double principe de sectes.

traînoient aisément le peuple, & qu'ils joignoient à la chaleur de l'imagination, l'inflexibilité du caractère.

De-là naquirent des sectes, bien différentes de celles des philosophes. Ceux-ci ne faisoient point corps, n'avoient aucune influence sur le vulgaire, abandonnoient leurs systêmes à l'examen paisible de la raison, n'agitoient que des matières indifférentes pour la multitude; ou du moins, s'ils attaquoient les superstitions nationales, c'étoit à couvert, dans un cercle de disciples & de lecteurs qui se contentoient ordinairement de penser, & qui ne cabaloient point. On pouvoit reprocher à la plupart de ces philosophes d'être des sophistes orgueilleux, d'inutiles citoyens : on ne pouvoit les accuser comme des perturbateurs de l'ordre public. Mais les principaux sectaires, étant ministres de la religion, se prétendant les interprètes du ciel, érigeant en vérités de foi leurs erreurs, les enseignant au peuple comme la religion même, inspiroient aisément un fanatisme

Les sectes chrétiennes devoient être plus turbulentes que celles des philosophes.

contagieux, dont il étoit difficile de se garantir en les combattant. Les sectes devoient donc être ennemies; & quelquefois les orthodoxes, par un zèle outré, devoient irriter leur haine & leur audace.

Constantin n'eut pas la prudence d'en prévenir les effets.

Constantin ne se fut pas plutôt déclaré le protecteur de la foi, que ces disputes éclatèrent avec violence. Il importoit extrêmement d'en prévenir les effets, par une conduite également ferme & modérée. Il falloit sur-tout éviter soigneusement des éclats, qui ne pouvoient qu'échauffer les têtes. C'étoit aux prêtres à juger les affaires spirituelles : c'étoit au prince à veiller au maintien de l'ordre & de la paix. Une fois que l'animosité & l'enthousiasme seroient en fermentation, l'esprit de parti alloit infailliblement prendre l'essor, s'agiter, franchir les bornes. Constantin l'éprouva dans tout son règne. Des disputes ecclésiastiques, il fit des affaires d'état : loin de les calmer, il les rendit plus ardentes & plus opiniâtres.

Schisme des donatistes.

Le schisme des donatistes fut l'ou-

vrage d'un aveugle fanatiſme & d'une haine furieuſe. Donat, évêque africain, excité par une dévote ennemie de l'évêque de Carthage, Cécilien, fouleva contre ce dernier une puiſſante cabale. On l'accuſoit d'être *traditeur*, c'eſt-à-dire, d'avoir livré les écritures dans le temps de la perſécution. Une foule d'évêques vinrent l'inſulter juſques dans Carthage, ils l'exclurent de leur communion; injuſtice d'autant plus criante que les principaux s'étoient reconnus coupables du même crime quelques années auparavant, & s'en étoient mutuellement abſous. L'Afrique ſe remplit bientôt de troubles & de ſcandales. L'empereur convoqua un concile à Rome, un autre enſuite à Arles (314), pour juger le différend; il ſe récria contre l'*impudence* des donatiſtes qui appeloient à ſon tribunal du jugement des évêques. Il jugea cependant lui-même quelque temps après. Le ſchiſme dégénéra en héréſie, & enfanta le fanatiſme barbare des Circoncellions.

Ces fanatiques couroient en ar- Circoncellions.

mes, pour rendre la liberté aux esclaves, & forcer les créanciers à décharger les débiteurs. Ils faisoient vœu de continence, & n'en étoient que plus effrénés dans la débauche. Avec ce cri de guerre : *Louange à Dieu*, ils s'excitoient à toutes les horreurs du massacre, sous les ordres de quelques furieux qui se qualifioient de *chefs des saints*. A des cruautés atroces, ils joignirent une frénésie qu'ils appeloient *martyre ;* se précipitant, se brûlant, ou se faisant donner la mort. C'étoient des payſans africains : le fanatisme pouvoit déployer en eux toute sa démence & toute sa rage.

Hérésie d'Arius.

Bientôt l'hérésie d'Arius, prêtre d'Alexandrie, qui nioit la divinité de Jésus-Christ, ouvrit une source intarissable de querelles. Des évêques courtisans, en particulier Eusebe de Nicomédie & Eusebe de Césarée, (l'historien de l'église,) l'un & l'autre favorables à l'arianisme, pouvoient beaucoup sur l'esprit de l'empereur. Le premier lui persuada qu'il ne s'agissoit que d'une vaine dispute de mots. Constantin

Constantin la traite de vaine dispute, & invec-

écrivit en conséquence à l'évêque d'Alexandrie & à l'hérésiarque, pour les inviter à la paix & au silence; il comparoit leur dispute à celle des philosophes d'une même secte, divisés d'opinion sur quelques points, unis cependant pour l'essentiel. Sa lettre ne produisit rien. La querelle devenant plus vive, & Osius, célèbre évêque de Cordoue, l'ayant porté à une conduite plus ferme, il publia lui-même une invective contre les ariens; déclamation indigne à tous égards de sa dignité, & dont la lecture n'inspire que du dégoût. Alors on ne garda plus de ménagement; les évêques & les peuples se divisèrent avec scandale; les statues de l'empereur furent insultées par les sectaires. Quelqu'un l'excitant à la vengeance: *Moi*, dit-il en portant la main à son visage; *je ne me sens point blessé.* Cette modération est d'une grande ame, sa conduite en plusieurs points semble être d'un petit génie.

tive contre les ariens.

Ceux-ci s'emportent contre lui.

Enfin il assemble le concile général de Nicée en Bithynie. Les évêques y sont appelés de toutes les

325. Concile de Nicée.

parties de l'empire. On leur fournit tout pour le voyage. Au nombre de trois cents dix-huit, parmi lesquels on compte dix-sept ariens, ils décident en présence de l'empereur la *consubstantialité* du fils de Dieu avec son père. Les écrits d'Arius furent condamnés. Constantin défendit d'en conserver des copies, sous peine de mort, & il exila seulement l'auteur; ce qui paroît une contradiction dans la pratique. M. le Beau dit à ce sujet que l'empereur étoit bien plus sévère à l'égard des crimes à commettre, qu'à l'égard des crimes commis; & que par l'événement, les peines prononcées dans ses lois devenoient simplement comminatoires. Mais n'étoit-il pas dangereux de faire des lois, sans vouloir qu'elles fussent exécutées? On accoutumoit les peuples à regarder la peine prononcée si légérement, comme une formule qui s'appliquoit indifféremment à tout. Cette imprudence, plus commune encore sous les règnes suivans, fera tort & à la puissance législative & au bien public.

Défense sous peine de mort de garder les livres d'Arius, quoique seulement exilé.

Depuis long-temps une queſtion, peu importante au premier coup-d'œil, excitoit auſſi de vives diſputes entre les chrétiens. Les uns vouloient célébrer la pâque, comme les Juifs, le quatorze de la lune de mars; les autres, le dimanche après le quatorze. Le concile prononça en faveur de ces derniers; mais ce fut l'occaſion d'un autre ſchiſme, dont les ſectateurs furent nommés *Quartodécimains*. En même temps on s'efforçoit de terminer celui des *Novatiens*, qui depuis quatre-vingts ans retranchoient de leur communion quiconque s'étoit rendu criminel après le baptême, & ſoutenoient que Dieu ſeul avoit le pouvoir d'abſoudre. Ces rigoriſtes, à l'exemple des donatiſtes, perſiſtèrent opiniâtrément dans leur ſecte. L'héréſie d'Arius ſe roidit encore davantage contre le jugement de l'égliſe; & nous verrons Conſtantin lui-même contribuer par de nouvelles fautes aux progrès qui la rendirent ſi funeſte.

Diſpute ſur la pâque.

CHAPITRE V.

Fondation de Conſtantinople. — Fin du règne de Conſtantin.

326. Conſtantin fait mourir, ſans examen, ſon fils & ſa femme.

L'EMPEREUR, après une longue abſence, étant allé à Rome, y fit deux actes de barbarie dont la noirceur eſt ineffaçable. Criſpus, ſon fils aîné, qu'il avoit eu d'une première femme, jouiſſoit d'une haute & juſte réputation. L'impératrice Fauſta, cruelle marâtre, accuſa ce jeune prince de lui avoir propoſé un inceſte. Sans examen, Conſtantin ordonna la mort de ſon fils. L'indignation publique ſe manifeſta. Fauſta fut à ſon tour accuſée d'adultère avec un eſclave. Il la fit mourir de même ſur la ſimple accuſation. Pluſieurs hommes diſtingués périrent ſans raiſon connue. Le jeune Licinius, âgé de douze ans, ſe trouva du nombre des victimes. Tant de cruautés donnèrent lieu à un placard, affiché aux portes du palais,

Il quitte Rome étant détesté.

où l'on désignoit le prince comme un émule de Néron. Rome retentissoit contre lui de malédictions & d'injures; la populace osa l'insulter; enfin, il s'éloigna pour jamais de cette ville, qui haïssoit également sa religion & sa personne.

329. Il se fixe à Byzance, & lui donne son nom.

Résolu de fonder une nouvelle capitale, il jeta d'abord les yeux sur l'ancienne Troie, dont le nom étoit si cher aux Romains; mais il préféra Byzance, admirablement située sur le Bosphore de Thrace, baignée de trois côtés par la mer, séparée de l'Asie par un détroit de sept stades *, & enrichie de tous les dons de la nature. Il en augmenta beaucoup l'enceinte, y éleva de superbes édifices, en fit une seconde Rome, lui donna le nom de *Constantinople*, & lui sacrifia les intérêts de l'empire.

Privilèges funestes accordés à cette ville.

Pour y attirer une foule d'habitans, il employa des moyens extraordinaires, comme s'il avoit pu craindre que sa cour ne restât déserte. Toutes sortes de privilèges pour les uns, de largesses pour les

* Le stade étoit d'environ six cents pieds.

autres, distributions de blé, d'huile, de vin, il les prodigua dans cette vue. La flotte d'Alexandrie, qui nourrissoit Rome, dont les campagnes n'étoient plus que des jardins, fut destinée à nourrir Constantinople, d'où Athènes tiroit autrefois sa subsistance. On distribua au peuple quatre-vingt mille mesures de blé par jour, sans parler des autres distributions. Bientôt les flottes d'Asie, jointes à celles d'Égypte, devinrent insuffisantes.

Vanité de son fondateur.

Constantin sembloit donc vouloir ruiner & affamer tout l'empire, en faveur de sa fastueuse capitale. Il se hâta de la décorer de constructions qui n'eurent point de solidité. Sa statue y brilla sur une colonne de porphyre enlevée de Rome, & cette statue étoit un Apollon couronné de rayons de lumière. Il parut modeste, en n'acceptant qu'un petit nombre d'inscriptions; il tournoit Trajan en ridicule, parce qu'on lisoit son nom sur toutes les murailles de Rome. Mais Constantinople n'en étoit pas moins un monument d'orgueil, comme le nom de Tra-

jan étoit par-tout un monument de l'amour & de la reconnoissance publique.

Il y avoit des impôts, non-seulement sur les marchandises, mais sur les ordures qu'on enlevoit avec une permission achetée, mais sur les lieux de débauche, sur les animaux & même sur les chiens. Ces impôts, dont Zosime attribue l'invention à Constantin, quoiqu'il y en eût d'anciennement établis, fournissoient à peine aux dépenses & aux profusions. Rome perdit un grand nombre de ses principaux citoyens, que la cour devoit infailliblement attirer; elle perdit ses richesses, son lustre, sa puissance, nécessaires cependant alors pour arrêter les barbares.

Impôts odieux.

Rome dépeuplée & appauvrie.

» C'étoit bien mal connoître les » intérêts de l'empire, dit l'abbé de » Mably, que de construire une » nouvelle capitale, tandis qu'il » étoit si difficile de conserver l'ancienne; de perdre des sommes » immenses à bâtir une ville superbe, tandis que l'empire épuisé » par tous les fléaux qu'il éprou-

Constantinople ruina l'empire.

» voit, pouvoit à peine entretenir » des armées. « Le nouveau gouvernement établi par Conſtantin fut encore un plus grand mal. Nous en indiquerons ſeulement les traits principaux, qu'il importe de conſidérer.

Le ſénat de cette ville, ſans autorité dans le gouvernement.

Les mêmes ordres, les mêmes magiſtratures, qu'on voyoit à Rome, ſe virent à Conſtantinople. Mais le ſénat n'y eut pas la même conſidération, parce qu'il n'eut aucune part aux affaires du gouvernement. Quoique le ſénat romain fût eſclave ſous les mauvais princes, du moins l'ombre de ce corps illuſtre en impoſoit; &, de temps en temps, il reprenoit une partie de ſes principes, avec une partie de ſon autorité. Au contraire, le ſénat de Conſtantinople, étant dès ſon inſtitution eſclave de la cour, le gouvernement devint arbitraire, les charges s'avilirent, les lois furent entre les mains d'un ſeul homme.

Deux empires, ainſi que deux capitales.

Avec deux capitales, il devoit y avoir deux empires. Celui d'Orient embraſſa tous les pays depuis le Danube juſqu'aux extrêmités de l'É-

gypte, & depuis le golfe Adriatique jusqu'aux frontières de la Perse. L'empereur crut devoir, à l'exemple de Dioclétien, subdiviser ces deux vastes corps. Il créa quatre préfets du prétoire, qui eurent chacun leurs districts, encore divisés en provinces, qu'on appela *diocèses*. Ces quatre préfectures étoient l'Orient, l'Illyrie, l'Italie, la Gaule, (avec l'Espagne, la Mauritanie-Tingitane & la Bretagne.) Chaque diocèse eut son gouverneur particulier, dépendant du préfet. Des *ducs* & des *comtes* furent dispersés sur les frontières pour les défendre. On leur donna, ainsi qu'à leurs troupes, les terres limitrophes des barbares qu'ils pouvoient transmettre à leurs héritiers, pourvu que ceux-ci portassent les armes. Ces terres se nommoient des *bénéfices :* plusieurs auteurs ont cru y voir l'origine des fiefs. Quant aux préfets du prétoire, auparavant ministres & lieutenans du prince, leur charge devint purement civile, de judicature & de finance. Constantin mit à leur place deux maîtres de la milice; & pour

Quatre préfectures & leurs *diocèses*.

Ducs & comtes.

Bénéfices.

Maîtres de la milice.

affoiblir davantage une dignité, si redoutable autrefois, il établit des patrices qui eurent un rang supérieur aux préfets, mais sans fonctions.

Patrices.

Le nouveau gouvernement, trop compliqué, étoit sujet à mille abus.

On voit du premier coup-d'œil qu'en multipliant trop les dignités, il surchargeoit les finances; qu'il étoit presque impossible de maintenir l'harmonie dans une administration si compliquée; enfin, qu'un changement si considérable devoit entraîner mille & mille inconvéniens, dans un état déja ruiné, dont les parties se détachoient d'elles mêmes, & dont le chef ne pouvoit diriger l'action des membres avec assez de vigueur. C'étoit un vieux bâtiment caduc, qu'on ébranloit de toutes parts, en voulant le disposer sur un nouveau plan.

Troupes des frontières, mises en garnison dans les villes.

Zosime reproche à Constantin d'avoir retiré des frontières, & mis en garnison dans les villes, une grande partie des troupes destinées à repousser les barbares; » ce qui, » selon la remarque de Montes- » quieu, produisit deux maux; l'un, » que la barrière qui contenoit tant » de nations fut ôtée; & l'autre,

» que les soldats vécurent & s'amo-
» lirent dans le cirque & dans les théâtres. « Le séjour des villes énerva entiérement la discipline.

Titres multipliés à l'infini.

Nous pouvons mettre parmi les abus pernicieux, ces titres de vanité qu'on multiplia à l'infini, *noble*, *nobilissime*, *illustre*, *clarissime*, *perfectissime*, & la *sublimité* & l'*excellence*, & la *magnificence*, & la *grandeur*, & l'*éminence*, & la *révérence*, &c. Comme la fausse grandeur inspire la petitesse, toutes les idées se portèrent à un frivole cérémonial : les minuties & les mots prirent la place des choses ; le mérite disparut quand on fut ébloui des titres. Ce que les Scipions, les Jules-César, auroient trouvé ridicule, fixa les désirs & l'attention des principaux citoyens.

Petitesse d'esprit qui en résulte.

Faste de Constantin.

Constantin donnoit l'exemple du faste ; il portoit toujours le diadême, son habit étoit resplendissant de perles ; la pompe de sa cour & de ses fêtes respiroit les mœurs asiatiques. Étrange moyen de réparer les brèches de l'empire, & d'affermir la prospérité de Constantinople !

Les Goths vaincus, & admis aux dignités.

Tout le reſte de ſon règne offre plus de ſujets de blâme que de louanges. Il remporte une grande victoire ſur les Goths, mais il en élève pluſieurs aux dignités, & ouvre en quelque ſorte l'empire à ces barbares. Les Sarmates vaincus enſuite ſont incorporés dans les légions, au riſque de corrompre & de ruiner la diſcipline. Il reçoit des ambaſſadeurs de Sapor II, roi de Perſe, dont il n'ignoroit pas les préparatifs de guerre; mais il ſe contente de lui écrire en faveur de la religion chrétienne, que ce prince perſécutoit; & il lui envoie du fer dont les Perſes avoient beſoin pour forger des armes. Il demande des prières aux évêques, à ſaint Antoine, fameux ſolitaire de la Thébaïde; mais il fait mourir le philoſophe Sopater, dont le crime, ſi l'on doit s'en rapporter à Eunape, étoit d'avoir voulu réformer les mœurs de la cour : les courtiſans l'accusèrent de magie pour ſe défaire de lui.

Fer imprudemment fourni aux Perſes.

Sopater, philoſophe, injuſtement mis à mort.

Ariens protégés.

Enfin, après tant de coups d'autorité contre l'arianiſme, il ſe livre,

par le conſeil de ſa ſœur, à un prêtre arien, il rappelle de l'exil Arius & ſes ſauteurs, il admet leurs fauſſes profeſſions de foi, il les protège ouvertement. Il veut obliger ſaint Athanaſe, évêque d'Alexandrie, de recevoir l'héréſiarque. Fatigué de ſes refus, il prête l'oreille aux calomnies, & exile cet inflexible défenſeur du concile de Nicée, que les conciliabules de Tyr & de Jéruſalem avoient déclaré coupable.

337. Conſtantin meurt en Aſie.

Sapor ſe ſervoit déja du fer qu'on lui avoit imprudemment fourni. Ayant redemandé, ſans rien obtenir, cinq provinces cédées à Galérius, il ravageoit la Méſopotamie, il inſultoit l'empire romain. L'empereur, âgé de ſoixante-trois ans, arrive en Aſie & fait reculer l'ennemi. Il tombe dangereuſement malade; il reçoit le baptême, (pourquoi ſi tard?) il dépoſe ſon teſtament entre les mains de ce prêtre arien qui avoit ſa confiance; & il meurt à Nicomédie après un règne de trente années. On l'a honoré comme ſaint dans pluſieurs égliſes. Les Grecs & les Moſcovites célèbrent encore ſa fête le 21 Mai.

Jugement sur ce prince.

Quelque éloge que mérite Constantin par l'établissement du christianisme, on ne peut effacer les taches dont sa gloire est obscurcie. Les faits parlent : nous les avons rapportés. Ses talens politiques mis dans la balance, ne l'emportent point sur ses fautes. » Avec quelques » talens pour la guerre, (c'est le ju- » gement de l'abbé de Mably trop sé- » vère peut-être à certains égards,) » qu'il n'employa qu'à perdre ses » ennemis particuliers, & non pas » ceux des Romains, il n'eut *aucune* » *qualité propre au gouvernement*. Du- » pe de ses ministres & de ses fa- » voris, qui abusoient de sa foi- » blesse, il ne vit que par leurs yeux. » Une inquiétude naturelle le fai- » soit continuellement agir, mais » souvent sans fruit. S'il paroissoit » occupé par de grands projets, il » les avoit conçus en homme pré- » somptueux & vain, & les exécu- » toit en politique médiocre. Il » contribua plus que tout autre à » avancer la ruine de l'empire «

Eusebe, son panégyriste, est fort suspect.

Eusebe de Césarée, son panégyriste, élève ses vertus jusqu'au ciel.

Mais un panégyriſte eſt rarement un hiſtorien. Cet évêque courtiſan porte la diſſimulation, dans ſon hiſtoire eccléſiaſtique, juſqu'à ne parler ni d'Arius ni de l'arianiſme ; juſqu'à ne rien dire du principal objet du concile de Nicée, dont il fait une longue deſcription dans la vie de Conſtantin, & dont il réduit le jugement à la queſtion de la pâque. Il eſt étrange qu'un écrivain ſi reſpecté ait commis cette faute inexcuſable. Les païens ont encore plus noirci Conſtantin par la ſatire, que d'autres ne l'ont exalté par leurs flatteries. Selon le jeune Victor, les dix premières années de ſon règne, il fut un grand prince, les dix ſuivantes un brigand, & les dix dernières un diſſipateur. Euſebe lui-même avoue, dit Fleury, » que ſa » trop grande facilité donna cours » à deux grands vices, à la violence » de ceux qui opprimoient les foi- » bles, pour contenter leur avidité » inſatiable; & à l'hypocriſie des » faux chrétiens, qui entroient dans » l'égliſe pour gagner ſes bonnes » graces. « On ne ſe trompera point

Les ſatires des païens le font auſſi.

sur Constantin, ajoute ce judicieux abbé *, en croyant le mal qu'en rapporte Eusebe, & le bien qu'en dit Zosime.

On suppose qu'il établit les évêques juges sans appel.

On lui attribue, dans le code Théodosien, une loi qui rend les évêques juges sans appel de toutes les causes qu'une des parties voudra porter à leur tribunal. Cette loi, contraire à l'ordre civil, est rejettée par les meilleurs critiques comme supposée. Cujas montre-t-il assez de discernement, lorsqu'il la justifie par les vertus & la justice des évêques d'alors? Les brigues, les conciliabules, les excès d'un grand nombre, prouveroient plutôt qu'il étoit déja nécessaire de les tenir dans les bornes de l'autorité spirituelle. Il y avoit beaucoup de saints prélats dont le jugement, sans doute, ne pouvoit être que celui de la charité & de la justice. Mais combien d'autres se livroient à la passion & au préjugé!

---

* Voyez *l'Hist. Ecclésiastique de l'abbé Fleury.*

CONSTANTIUS ou CONSTANCE, ET SES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'au temps où Julien fut créé César.

CONSTANTIN avoit imprudemment partagé l'empire entre ses trois fils & deux de ses neveux, Delmace & Stannibulien. Les neveux furent massacrés après sa mort par les soldats, ainsi que ses deux frères, & ses principaux courtisans. Cet horrible massacre fut, sans doute, commandé par l'ambition. On l'attribue à Constantius, le puîné des fils de l'empereur, celui qu'il chérissoit davantage, quoique le moins digne de sa tendresse. Comment un prince dont quelques auteurs exaltent la politique, n'avoit-il pas vu qu'en faisant cinq souverains, non-seule-

337. Massacre des neveux & des frères de Constantin.

ment il ruinoit l'empire, mais il allumoit dans sa famille le feu de la guerre ?

Partage entre ses trois fils, Constantin, Constantius & Constant.

Les trois frères firent un nouveau partage, où entrèrent les dépouilles de leurs cousins. L'aîné, Constantin, conserva la Gaule, la Grande-Bretagne, l'Espagne, & acquit vraisemblablement la Thrace & Constantinople, qu'il céda bientôt à Constantius. Celui-ci fut maître de l'Asie entière & de l'Égypte. Constant, le cadet, eut l'Italie, l'Illyrie, l'Afrique, la Macédoine & la Grèce. Le plus âgé n'avoit que vingt ans ; aucun ne paroissoit digne du trône. On observa que depuis Auguste, Commode seul étoit né d'un père déja empereur ; & on augura mal de ces jeunes princes, qui, dès le berceau, respiroient, pour ainsi dire, l'orgueil de la souveraineté.

Lois contre les délations.

Ils firent cependant de concert quelques lois sages, principalement contre la fureur des délations. Ils défendirent, à l'exemple de leurs pères, d'avoir égard en justice aux libelles anonymes. Constantius dit dans une loi : *On doit regarder com-*

me innocent celui qui, ayant des ennemis, n'a point d'accuſateurs. Mais pour que les délations ceſſaſſent, il falloit que la juſtice règnât dans les cours.

Bientôt Conſtantin, mécontent de ſon partage, ayant des prétentions ſur l'Italie, ne pouvant rien obtenir de Conſtant par la négociation, prit les armes (en 340,) & paſſa les Alpes. Son frère, devenu ſon ennemi, étoit alors en Dacie, d'où il envoya une armée, qu'il ſe propoſoit de ſuivre avec de plus grandes forces. Conſtantin ſe laiſſa ſurprendre dans une embuſcade, fut vaincu & tué. Conſtant ſe vit maître de tout l'Occident. Il règna ſans gloire, eſclave des plaiſirs & de ſes flatteurs; protégeant le chriſtianiſme & la catholicité, ce qui lui attira quelques juſtes éloges de la part des chrétiens; mais d'ailleurs ſouillé de vices, que les païens ont dépeints avec les couleurs de la haine. Magnence, Germain d'origine, eſclave affranchi, commandant deux légions, forma contre lui une conſpiration à Autun (en 350), & ſe

Conſtantin & Conſtant ſe font la guerre.

Mort du premier.

fit proclamer auguſte. L'empereur alors occupé de la chaſſe apprit la révolte, voulut ſe ſauver en Eſpagne; mais il fut aſſaſſiné en chemin.

Le ſecond eſt aſſaſſiné.

Troubles continuels au ſujet de l'arianiſme.

Dans l'intervalle de ces révolutions, les troubles de l'arianiſme continuèrent avec plus d'éclat. Conſtantius étoit déclaré pour les ariens; ſes frères pour les catholiques. Il avoit d'abord rétabli, par complaiſance, Athanaſe dans ſon ſiège d'Alexandrie. Le ſaint évêque n'y reſta pas long-temps en repos. Les accuſations ſe renouvellent. Un concile d'Antioche le condamne, & le dépoſe encore. Grégoire qu'on nomme à ſa place, s'empare du ſiège par violence: les égliſes d'Alexandrie deviennent comme un champ de bataille & un théâtre public de déſordres; exemple affreux, mais qui ſe renouvellera ſouvent. Les évêques s'animent les uns contre les autres; la diſcorde règne par-tout; l'Orient & l'Occident ſont diviſés, & oublient que la religion devroit les unir. Un concile général ſembloit propre à concilier les eſprits. On l'aſſemble à Sardique, ſur la fron-

Double concile de Sardique.

tière des deux empires ; mais les Orientaux, ne se voyant pas les plus forts, se séparent, & vont tenir leur assemblée à Philippopolis en Thrace (347). Les deux conciles rendent des jugemens contradictoires, absolvent & anathématisent les mêmes personnes. Celui des ariens prit le nom de concile de Sardique, de même que l'autre. De-là vient que saint Augustin, ne connoissant pas le vrai concile, a parlé de l'assemblée de Sardique comme d'un conciliabule.

Nous ne suivrons point les longs progrès de cette dispute. Il suffit d'observer qu'elle eût excité une guerre entre Constant & Constantius, si celui-ci n'eût donné les mains au rétablissement d'Athanase ; & que les formules de foi des ariens auroient calmé les catholiques, si les premiers ne s'étoient obstinés à en exclure le mot *consubstantiel*. Ce mot consacré & la cause personnelle d'Athanase furent toujours l'objet des dissensions. C'est que la *consubstantialité* faisoit réellement une partie essentielle du dogme ; &

Le mot *consubstantiel* & la cause de saint Athanase, réunis.

qu'Athanase étoit poursuivi comme le plus zélé défenseur du dogme.

Sapor II, roi de Perse, est la terreur des Romains.

Cependant, depuis le commencement de son règne, Constantius avoit dans le roi de Perse, Sapor II, un ennemi très-redoutable; qui le devenoit d'autant plus tous les jours, que l'empereur négligeoit les affaires d'état pour celles de théologie. Les Perses le mirent en fuite à la bataille de Singare (en 348.) Ils furent l'effroi des Romains; ils infestèrent la Mésopotamie. Sapor assiégea pour la troisième fois Nisibe, le boulevard de l'empire dans cette contrée. Après quatre mois d'efforts extraordinaires, il ne leva le siège que pour marcher contre les barbares qui étoient entrés dans ses états. Ce prince persécutoit les chrétiens par politique. Autrefois, dans les temps de persécution, ils avoient trouvé un asyle en Perse; mais ils y parurent suspects, & furent traités en ennemis publics, quand la religion prit le dessus dans l'empire par le zèle de Constantin. Aussi l'évêque de Nisibe contribua-t-il beaucoup à exciter contre lui le courage des habitans.

Pourquoi il persécutoit les chrétiens.

Magnence jouissoit de son usurpation en Occident. Népotien, neveu de Constantin, échappé au massacre de sa famille, voulant lui enlever Rome, avoit péri avec sa mère & ses principaux partisans. Vétranion, vieux général, qui savoit la guerre & qui ne savoit pas lire, proclamé auguste en Pannonie, étoit peu capable de soutenir sa fortune. Constantius quitte enfin l'Asie pour combattre & dépouiller Magnence. Il avoit rassemblé toutes ses forces. On prétend qu'il exhorta ses soldats à recevoir le baptême. On lui fait dire : » Si quelqu'un refuse de se » faire baptiser, qu'il se retire ; je » ne veux point de soldats qui ne » soient enrôlés sous les étendards » de Jésus-Christ. « Mais puisqu'il ne se fit baptiser lui-même qu'à la mort, n'y a-t-il pas quelque sujet de doute sur ce récit?

350. Constantius en guerre avec l'usurpateur Magnence.

Vétranion s'étoit ligué avec Magnence, & marchoit contre l'empereur. Au lieu de combattre, ce général fit un traité. Constantius le trompa, lui débaucha ses troupes, le força à déposer lui-même la pourpre.

Vétranion, ligué avec Magnence, se laisse tromper.

Il le consola, dit-on, par cette moralité surprenante : *Vous ne perdez qu'un nom frivole qui n'a de réel que les chagrins ; & vous allez jouir d'un bonheur solide, sans mélange d'inquiétude.* Le bon vieillard lui écrivit de sa retraite, où il vivoit agréablement : *Vous avez tort de ne pas prendre votre part de ce bonheur, que vous savez procurer aux autres.* De tels hommes n'étoient rien moins que des philosophes ; ou ils affectoient de le paroître, ou les historiens parlent pour eux.

351. Bataille de Mursе, gagnée sur Magnence.

Tandis que le lâche Constantius s'occupe d'un concile à Sirmium, Magnence approche à la tête de son armée. Sur le point de passer la Save, il reçoit un envoyé de l'empereur, qui lui fait des propositions de paix. Il les rejette, & s'avance jusqu'à Mursе sur la Drave, où une bataille fameuse devoit décider de l'empire. On combat avec fureur : plus de cinquante mille hommes des meilleures troupes sont massacrés ; les Gaulois de Magnence font des prodiges de bravoure, & périssent presque tous dans l'action. Enfin, l'u-

ſurpateur prend la fuite, après avoir perdu Marcellin, à qui il étoit redevable de ſa puiſſance.

Conſtantius ne s'étoit point montré. Tremblant dans une égliſe voiſine, il attendoit l'événement avec Valens, évêque arien de Murſe. Ce prélat fourbe avoit pris des précautions, pour être inſtruit du ſuccès. Tout-à-coup il annonça la victoire, comme une nouvelle apportée par un ange. L'empereur perſuadé du miracle, l'honora comme un ſaint, & lui attribua tout le bonheur de ſes armes. On juge aiſément combien de fautes groſſières devoit produire cette baſſe ſuperſtition. Conſtantius échouera ſur tous les écueils de la crédulité & de la foibleſſe.

Lâcheté de Conſtantius, & fourberie d'un évêque arien.

L'année ſuivante (352), Magnence, dont Rome déteſtoit la tyrannie, s'étant enfui dans la Gaule, ayant été vaincu en Dauphiné par les généraux de l'empereur, voyant ſes ſoldats réſolus de le livrer, s'abandonna aux fureurs du déſeſpoir. Il égorgea ſes parens, ſes amis, ſa propre mère (ſelon Zongras,) & ſe perça enſuite de ſon épée.

Fureur & mort de Magnence.

353. Constantius se livre aux eunuques, & tyrannise ses sujets.

Dès que Constantius fut délivré de cet ennemi, il devint plus lâche tout à la fois & plus cruel. Agité sans cesse de soupçons, il craignoit tout; il étoit entretenu dans ses craintes, dans ses défiances, par les eunuques dont son palais étoit rempli : car la mode infâme des eunuques s'établissoit, ainsi que tous les abus du despotisme oriental. Sous prétexte d'exterminer les partisans de l'usurpateur, Constantius exerça la plus odieuse tyrannie. Les délations encouragées produisirent l'effet ordinaire. Pour un coupable, mille innocens périrent. L'eunuque Paul, secrétaire du prince, ou plutôt son satellite, porta de tous côtés l'injustice & les alarmes. La Grande-Bretagne sur-tout fut le théâtre de son atroce inquisition. Martin, qui y commandoit, vivement touché des maux publics, prévoyant qu'il y seroit enveloppé à son tour, voulut tuer ce monstre féroce; mais il manqua son coup, & se tua. Toutes les sentences de mort présentées selon l'usage à l'empereur, étoient confirmées, sans que l'impératrice

L'eunuque Paul, célèbre par ses injustices.

Eusébie osât même demander grace pour quelqu'un. Les incursions continuelles des Francs, des Allemands, & d'autres barbares, inspiroient moins de terreur, que les ordres & les caprices de la cour.

Gallus, devenu césar, tyrannise aussi l'Orient.

L'Orient gémissoit encore davantage sous le gouvernement de Gallus, un des neveux du grand Constantin. Après avoir été six ans, avec son frère Julien, dans une espèce de captivité en Cappadoce, il étoit devenu césar & beau-frère de l'empereur, qui l'avoit envoyé contre les Perses. Prince dur, sans capacité, naturellement plus cruel que Constantius, excité par sa femme Constantine, aussi cruelle que lui-même; Gallus, dans une cour de flatteurs & de méchans, fut un tyran impitoyable. Il remplit de meurtres Antioche & tout l'Orient; il fit massacrer Domitien, préfet de la province, sous un faux prétexte de complot; il livra les innocens à la rage des délateurs, aux tortures & à la mort.

Constantius veut le perdre, & y réussit.

Cette conduite violente donna de l'ombrage à Constantius. Dans la

crainte que le césar ne voulût se rendre indépendant, il employa les insinuations, les instances les plus vives pour l'attirer en Italie. Gallus prévit le danger ; on conjecture qu'il forma quelque projet de révolte. Forcé néanmoins de partir, il se met en route. Sa femme, son unique ressource, le devançoit. Elle meurt. Il est arrêté à Pettau dans le Norique, & on lui tranche la tête.

Les songes deviennent des crimes.

Alors Constantius, enivré de son bonheur, prend le titre de *maître du monde*, le titre d'*éternel*. Un orgueil si ridicule est accompagné de tous les rafinemens de la tyrannie. Jamais les délateurs ne déployèrent plus impudemment leur scélératesse. Les songes devinrent matière d'accusations capitales. Ceux qui avoient l'imprudence de les raconter, s'exposoient à perdre la vie, pour peu que leurs rêves fussent susceptibles d'interprétation maligne. Un délateur, digne ministre du fameux Paul, étoit appelé plaisamment le *comte des songes*, parce qu'il travailloit sur cette partie avec

beaucoup de fruit. La méchanceté humaine sembloit croître, à mesure que tout dégénéroit.

Quel abus ne fait-on pas de la plume, quand la bassesse ou le préjugé en règle l'usage ? Des panégyristes ont loué la clémence de Constantius. Plusieurs anciens écrivains ecclésiastiques ne parlent de Gallus qu'avec éloge. C'est que Gallus, selon la remarque de M. le Beau, n'abandonna point la religion, comme l'empereur Julien, son frère. Dirigé par les conseils d'Aétius, célèbre arien, s'il fut mauvais catholique, il resta du moins toujours attaché au christianisme ; & des actes extérieurs de piété couvrirent ses vices & sa tyrannie. Il est si naturel de porter de faux jugemens, quand on ne considère les objets que sous une face ! Ammien Marcellin, généralement estimé, historien judicieux, véridique, témoin oculaire, dément par les faits tous ces éloges, dictés par l'esprit de parti ou par l'adulation. Les faits sont des preuves certaines : souvent les louanges ne sont que des paroles trompeu-

Fausses louanges données à Constantius & à Gallus.

Le sophiste Thémistius.

ses. Nous en trouvons ici un exemple très-remarquable. Le sophiste Thémistius ayant été fait sénateur de Constantinople, paya Constantius d'un panégyrique, par lequel il en fait le plus grand philosophe de l'empire.

355. Politique de cour, pour perdre deux grands généraux l'un par l'autre.

La politique de ce prince égaloit sa philosophie. Il lui restoit deux grands généraux, dont ses courtisans tramoient la perte; Ursicin qui s'étoit signalé en Orient, & Sylvain qui défendoit la Gaule contre les barbares. Celui-ci, accusé par la plus noire calomnie, exposé à mille insultes, craignant tout d'une cour ingrate & perfide, se décide à la révolte, & se fait proclamer empereur. Ursicin, déja disgracié, paroît alors le seul homme capable d'arrêter la rebellion. Ses ennemis eux-mêmes parlent pour lui, dans l'espérance que les deux généraux se détruiront mutuellement. La cour se détermine à employer Ursicin, moins en homme de guerre qu'en ministre de trahison. On feint d'ignorer l'entreprise de Sylvain; on écrit à ce rebelle des

lettres de louanges sur sa conduite. L'autre général va le trouver à Cologne, & désespérant de réussir à force ouverte, il use d'artifice; gagne sa confiance, en affectant de partager ses chagrins & d'entrer dans ses projets; lui débauche des soldats, le fait tuer, & pleure sa mort avec tout l'empire.

En chargeant Ursicin de cette odieuse commission, l'intention de la cour n'étoit pas de lui donner du pouvoir en cas de succès. Il demeura dans la Gaule comme général, mais sans troupes. L'armée de Sylvain s'étoit aussi-tôt dissipée; & l'empereur aimoit mieux perdre des pays, que de fournir des secours au grand capitaine dont le mérite lui faisoit ombrage. Ainsi tout fut en proie aux barbares. Les Francs, les Allemands, les Saxons, ravageoient la Gaule, & avoient ruiné quarante-cinq villes le long du Rhin. Les Quades & les Sarmates désoloient la Pannonie & la haute Mésie. Les terribles incursions des Perses augmentoient les malheurs de l'Orient.

Les provinces en proie aux barbares.

Constantius, livré aux querelles

Constantius

Occupé d'affaires théologiques.

théologiques, convoquant des conciles, persécutant les défenseurs de la consubstantialité, irritant le zèle des évêques catholiques, excitant l'audace des ariens, fomentoit la discorde & le trouble dans l'intérieur de ses états, tandis que le fer & le feu ruinoient les frontières. Tel étoit le grand philosophe de Thémistius. Lorsque les gens de lettres abusent ainsi de l'idée de philosophie, & que les princes exercent ainsi l'autorité de la couronne, la raison est presque sans force & les peuples sans ressources.

CHAPITRE II.

Depuis l'élévation de Julien jusqu'à sa révolte.

Au milieu de tant de périls, Constantius, malgré ses jalouses défiances, se laissa déterminer par l'impératrice Eusébie, à créer césar le célèbre Julien, qu'il est temps de faire connoître. Ce prince, frère de Gallus, cousin-germain de l'empereur, né avec les plus heureuses dispositions, s'étoit formé par l'infortune & par l'étude, dont les leçons valent mieux d'ordinaire, que toutes celles qu'on reçoit au sein de la grandeur & des plaisirs. Elles avoient élevé son ame au-dessus de sa naissance, en lui inspirant l'amour de la vertu ; la passion de s'instruire, le mépris des voluptés, la haine des vices qui dégradent l'homme. Au sortir du château de Macelle en Cappadoce, où il fut enfermé six ans avec son frère, il

L'empereur fait césar Julien.

Comment ce dernier avoit passé sa jeunesse.

obtint la permiſſion de finir ſes études à Conſtantinople, enſuite à Athènes. Là, il ne ſe diſtingua de la foule que par ſa modeſtie, ſon application & ſes ſuccès. Heureux ſi la vraie religion avoit toujours été la règle de ſa conduite! Mais dégoûté du chriſtianiſme, ſoit parce que ſes premiers maîtres l'avoient fatigué d'exercices de dévotion, ſoit parce que les diſputes opiniâtres des chrétiens avoient révolté ſon génie contre la foi; il s'abandonna à Maxime d'Éphèſe & à d'autres platoniciens. Il fut bientôt infatué de leur doctrine myſtérieuſe, fantaſtique, inventée pour couvrir les abſurdités du paganiſme, & pour oppoſer à la piété chrétienne une piété philoſophiquement ſuperſtitieuſe. Il devint enthouſiaſte à leur école. Séduit par de frivoles illuſions, il s'attacha du moins au ſolide en pratiquant la morale. Celle qu'il avoit puiſée dans le chriſtianiſme fut peut-être le germe de ſes vertus. On ne voit pas, au contraire, que l'initiation aux myſtères d'Éleuſis lui ait inſpiré autre choſe

Les platoniciens le ſéduiſent.

qu'un pitoyable enthouſiaſme, dont les écarts déshonorèrent ſa philoſophie. Il ſe paſſionna pour les dieux de Rome & d'Athènes ; il adopta les extravagances de la mythologie, mal déguiſées par des interprétations arbitraires. Il goûta même les évocations, les opérations magiques d'une *théurgie* inſenſée, que les philoſophes ſubſtituoient alors à la culture de la raiſon, & à l'amour du vrai. Enfin, très-reſpectable par le génie & par les mœurs, il ſe dégrada par les travers les plus étranges, ſoit d'opinion, ſoit de pratique.

Il déguiſoit ſon penchant à l'idolâtrie.

Gallus étant céſar, fut alarmé du penchant que Julien montroit déja pour l'idolâtrie. Il lui envoya l'apôtre de l'arianiſme, Aétius, comme un ſurveillant & un guide reſpectable. Julien affecta le zèle de l'arianiſme, & diſſipa les ſoupçons. L'habit de moine, les fonctions de lecteur lui ſervirent encore de déguiſement, ſelon quelques hiſtoriens de l'égliſe, pour échapper à la défiance de Conſtantius. Après la mort de Gallus, il paſſa ſept

mois dans une espèce de prison ; & sans la protection d'Eusébie, qui l'estimoit, il auroit subi le même sort que son frère : car les eunuques l'y avoient condamné.

355. Constantius ne lui donne point d'autorité.

L'empereur, en le nommant césar à l'âge de vingt-trois ans, lui donna sa sœur Hélène en mariage ; mais il ne lui donna point sa confiance ; il le mit, pour ainsi dire, dans les entraves. Ses domestiques furent remplacés par des espions ; ses amis n'osoient l'approcher ; son titre lui tenoit lieu de pouvoir.

Il l'envoie dans la Gaule.

Chargé du gouvernement de la Gaule, il eut un conseil, ou plutôt des maîtres qui devoient régler toutes ses démarches ; peu de troupes, peu d'argent, rien à sa disposition. Quelques défauts qu'on puisse reprocher à ce prince, il est impossible de ne pas admirer sa grandeur d'ame & les ressources de son génie, quand on le voit forcer tant d'obstacles dans la carrière de la gloire.

Conduite de Julien dans cette province.

Il avoit passé sa vie dans les écoles ; il y avoit contracté même une rouille de pédanterie ; il s'étoit

souvent écrié, en faisant malgré lui, quelqu'exercice militaire : *O Platon, Platon, quelle tâche pour un philosophe !* Il ne connoissoit ni la guerre ni le gouvernement ; il étoit sans expérience comme sans autorité. Cependant il se montre d'abord en grand homme. A Vienne, pendant le premier hiver, il étudie les affaires de la province, la science militaire ; il donne l'exemple de la discipline & du travail ; se nourrissant comme les soldats, ne se chauffant point, couchant sur une peau de bête, se levant au milieu de la nuit, sans cesse occupé, & ne connoissant d'autre plaisir que l'étude. Les soldats l'admirent & s'attachent à sa personne ; les Gaulois respectent & chérissent son équité ; ses surveillans ne sont plus rien, parce qu'il fait tout sans leur secours, & que tout réussit au gré de ses vœux. Deux panégyriques de Constantius, qu'il écrivit alors, sont une preuve de ses ménagemens politiques. Il l'égale dans l'un aux héros d'Homère ; car il falloit toujours chercher dans Homère les

Il se fait aimer & respecter.

modèles de l'héroïsme : en même-temps il y trace en philosophe les devoirs d'un prince ; & c'étoit du moins mêler de nobles idées à des flatteries trop en usage. Il dissimuloit aussi ses sentimens de religion avec tant d'adresse, que saint Hilaire de Poitiers, trompé par les apparences, le loue comme un prince religieux, dans le même ouvrage où il invective contre l'empereur, en le peignant comme ennemi de l'église.

356-59. Il chasse les barbares.

Les exploits de Julien répondirent à l'idée que l'on avoit de son mérite. Toutes ses campagnes furent signalées par la victoire. En un mot, aussi habile que brave, il chassa les Allemands, qui l'avoient même assiégé dans Sens; & après les avoir taillés en pièces près de Strasbourg, trois fois il porta au-delà du Rhin la terreur de ses armes. Les Francs furent défaits & réprimés, ainsi que les Allemands. Une chose plus singulière, c'est que la cour tourna ses victoires en ridicule, tandis que Constantius s'en attribuoit sottement l'honneur. Dans

une telle cour, les jugemens ne pouvoient être qu'injuſtes & bizarres.

Conſtantius va à Rome pour la première fois.

Conſtantius, qui faiſoit ſon ſéjour à Milan, avoit paſſé à Rome pour y célébrer ſon triomphe ſur Magnence : odieuſe cérémonie, de triompher pour des guerres civiles! il ne connoiſſoit point encore cette capitale : il en admira les édifices; & afin d'y laiſſer lui-même un monument, il y fit tranſporter d'Égypte l'obéliſque de Rameſsès, haut de cent trente-deux pieds, que Conſtantin deſtinoit à l'ornement de Conſtantinople. Sixte-Quint a relevé cet obéliſque, le plus grand de ceux qui ſont à Rome.

Il s'y montre tolérant, quoique perſécuteur.

Quoique l'empereur, avant ſon entrée, eût ordonné qu'on enlevât le fameux autel de la Victoire, rétabli par Magnence dans le ſénat, il viſita les temples des dieux; il en loua les fondateurs, conféra les ſacerdoces aux païens, maintint les privilèges des veſtales. Et cependant il avoit défendu les ſacrifices, ſous peine de mort; du moins à en juger par une loi inſérée dans le code

Théodosien, qui vraisemblablement ne fut jamais publiée *. Sa conduite, en fait de religion, fut toujours pleine d'inconséquences. Tolérant à Rome pour le paganisme, il ne cessa de troubler l'empire par son zèle pour l'arianisme. Il persécuta même tour-à-tour les sectes d'ariens, selon qu'il se déclaroit tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre; réglant sa conduite au gré des eunuques & des courtisans, dont les intrigues décidoient de tout.

359. Sapor forme des entreprises, & la cour veut perdre Ursicin qui pouvoit lui résister.

Sapor, l'implacable ennemi des Romains, avoit rejeté des propositions de paix trop peu conformes à ses prétentions. Excité par un riche transfuge de Mésopotamie, que des traitemens injustes avoient fait sortir de l'empire, il résolut de ne pas se contenter, comme auparavant, d'incursions rapides & sans fruits durables, mais de pousser la guerre avec vigueur. Ursicin commandoit alors en Orient. Les eunuques conseillèrent ou commandèrent son

* Voyez *Mém. de l'académie des Inscr.* t. 15.

rappel,

rappel, dans la circonſtance où l'on avoit le plus beſoin de ſes ſervices. Tout l'Orient murmuroit d'avoir perdu ſon défenſeur ; on l'y renvoya ſans autorité, pour lui imputer enſuite les fautes de Sabinien, général foible & incapable du commandement. Cette malheureuſe cour s'applaudiſſoit des maux publics, pourvu qu'elle perdît les grands hommes, objets de ſa jalouſie & de ſa haine. Sapor s'empara d'Amide en Méſopotamie, après un long ſiège qui lui coûta trente mille hommes. La principale affaire de Conſtantius étoit alors d'aſſembler les conciles de Rimini & de Séleucie, pour décider les diſputes théologiques, toujours plus vives à meſure que l'on multiplioit davantage les déciſions & les formules de foi. Nous en parlerons encore à la fin de ce règne.

On aſſemble des conciles, tandis que la Méſopotamie eſt envahie par les Perſes.

La conduite de Julien dans la Gaule formoit un contraſte ſingulier avec celle de l'empereur. Les intervalles de repos que la guerre laiſſoit au vaillant céſar, il les conſacroit à rendre la juſtice & à ſou-

Julien ; au contraire, travaille au bonheur de la Gaule.

lager les peuples. Florentius, son préfet du prétoire, vouloit augmenter les taxes, & prétendoit que les dépenses de la guerre en exigeoient l'augmentation. Julien démontra lui-même par un calcul, que les taxes étoient plus que suffisantes pour tous les frais. Il réduisit à sept pièces d'or, chacune d'environ quinze livres de notre monnoie, les anciennes impositions, qui montoient à vingt-cinq pièces par tête. Sa sévérité contre les concussionnaires ne l'empêchoit point d'être en garde contre les accusateurs. Numérius accusé de concussions nioit tout; on manquoit de preuves. L'accusateur s'écria en plaidant: *Qui sera jamais coupable, si l'on en est quitte pour nier les faits?* Julien répartit: *Qui sera jamais innocent, s'il suffit d'être accusé pour être coupable?*

CHAPITRE III.

Fin du règne de Conſtantius.

FLORENTIUS & d'autres ennemis de l'équité, ne manquoient pas de noircir Julien à la cour, de le rendre ſuſpect, d'empoiſonner toutes ſes actions. L'empereur ne le regarda plus que comme un rival; & voulant le déſarmer, il lui ordonna de faire partir l'élite de ſes troupes pour Conſtantinople, d'où elles devoient marcher contre les Perſes. Après quatre campagnes glorieuſes, Julien ſe voit ainſi au moment de perdre tout le fruit de ſes travaux. Il voit la belle province qu'il a ſauvée, & qu'il a rendue floriſſante, prête à devenir la proie des barbares vaincus par ſes armes. Il obéit cependant. Il publie les ordres de l'empereur, il en preſſe l'exécution. Mais les troupes gauloiſes, ne pouvant ſe réſoudre à abandonner leur patrie, leurs fa-

360. L'empereur ordonne à Julien d'envoyer ſes troupes en Orient.

Il obéit; mais les Gaulois le forcent d'accepter le diadême.

milles & leur général pour aller combattre en Asie, prennent des mesures contraires. On le proclame lui-même auguste à Paris ; on n'écoute ni ses remontrances ni ses prières ; on le presse, on le menace ; & enfin on lui fait accepter le diadême. Plusieurs écrivains l'accusent, sans aucune preuve, d'avoir dirigé secrètement le complot. Peut-être s'en montra-t-il plus affligé qu'il ne l'étoit au fond du cœur ; mais puisque des ennemis passionnés n'ont pu le convaincre, l'histoire ne doit pas le condamner. Suivons ses démarches dans une conjoncture si critique.

Il se conduit avec prudence.

Il pardonne d'abord à des traîtres, qui ont conjuré sa mort. Il déclare ensuite aux soldats, que les emplois militaires ou civils seront uniquement la récompense des services, & que quiconque en sollicitera pour un autre, doit s'attendre à un refus. Il écrit une lettre à Constantius, par laquelle il expose la violence qu'on lui a faite, & les motifs qui l'ont engagé à céder ; il promet de lui demeurer sou-

mis par les sentimens ; mais représente d'ailleurs que jamais les troupes gauloises ne se laisseroient conduire en Asie ; qu'il étoit absolument nécessaire de partager le titre de la souveraineté ; & que la discorde entre les princes produiroit les plus grands malheurs. Une autre lettre, qui ne devoit pas être publique, contenoit des reproches que le ressentiment avoit dictés.

Constantius refuse tout accommodement.

L'empereur, loin d'entrer en négociation, n'envoie que des ordres sévères. Julien les communique aux troupes, qui l'interrompent par ces cris : *Julien auguste ; la province, l'armée, l'empire le demandent.* Il ne balance plus à soutenir une démarche d'où il voit dépendre sa vie & celle de ses amis. Si la révolte contre un prince pouvoit se justifier, celle-ci seroit excusable par ses motifs & ses circonstances.

361. Julien marche contre lui.

N'ayant rien à espérer, ayant tout à craindre de Constantius, Julien prend la résolution de le prévenir. Il concerte ses mesures avec prudence ; il pourvoit à la sureté des Gaules ; il demande à ses troupes

un ſerment de fidélité. Les ſoldats jurent de le ſuivre par-tout, eux qui avoient refuſé de quitter leur pays pour l'empereur ; tant on mettoit de différence entre ces deux princes ! Il conduit ſon armée à pied, la tête nue, eſſuyant toutes les fatigues d'un ſimple ſoldat. Il s'empare de Sirmium, où l'on ne ſe doutoit pas même de ſa marche, également rapide & audacieuſe. Il ſe ſaiſit du pas de Sucques entre le mont Hæmus & le mont Rhodope, à l'entrée de la Thrace. L'Italie, la Grèce, embraſſent ſon parti avec ardeur. Mais deux légions de Pannonie, qu'il envoyoit dans la Gaule, parce que leur fidélité étoit ſuſpecte, ſe révoltent en chemin, s'emparent d'Aquilée, ſous prétexte de zèle pour Conſtantius. Il falloit reprendre une place ſi importante & ſi forte. Le ſiège devoit être long ; les nouvelles d'Orient inſpiroient de l'inquiétude : un événement imprévu met tout-à-coup Julien en poſſeſſion de l'empire, ſans qu'il ait le malheur de verſer le ſang romain.

Ses ſuccès.

Constantius, à qui Sapor avoit enlevé Singare & Bezabde, deux villes de la Mésopotamie, assiégea la dernière sans succès. La honte qu'il rapporta de son entreprise fut attribuée également par les catholiques, les ariens & les idolâtres, à ses violences contre les trois religions; preuve remarquable de la témérité avec laquelle on interprète les décrets du ciel. Il se disposoit à recommencer la guerre contre les Perses, quand il apprit la marche rapide de Julien. Sapor s'étant retiré, il partit d'Antioche pour s'opposer aux rebelles. Une fièvre ardente l'arrêta en Cilicie, & il mourut âgé de quarante-quatre ans, après avoir reçu le baptême à l'extrémité, comme son père.

Mort de Constantius.

Quelques bonnes loix, quelques expéditions heureuses, quelques actes de clémence, quelques signes de vertu, ne rendent pas sa mémoire moins odieuse ni moins mépriſable: il fit trop de mal & trop peu de bien. Les querelles seules de religion, qu'il irrita en se flattant de les étouffer, devinrent une plaie incurable pour

Il fit peu de bien & beaucoup de mal.

Il trouble l'empire par la théologie.

l'égliſe & pour l'empire. Ammien, attaché ſans fanatiſme à l'ancien culte de Rome, s'exprime ainſi à ce ſujet : » Il troubla, par une ſuper- » ſtition de vieille femme, le chriſ- » tianiſme, tout ſimple qu'il eſt en » lui-même ; & s'appliquant plutôt » à l'approfondir curieuſement, » qu'à le régler avec gravité, il » y excita de grandes diviſions & » les fomenta par des diſputes de » mots : il épuiſa les fonds deſtinés » aux voitures publiques, en faiſant » aller & venir ſans ceſſe les évê- » ques pour tenir des conciles, où » il vouloit être l'arbitre du culte » & de la croyance. « Le témoignage de cet hiſtorien a d'autant plus de poids, que ſon impartialité ſembloit rendre ſa religion douteuſe : quelques-uns l'ont cru même attaché au chriſtianiſme.

Sentimens & plaintes des ariens.

Sans entrer dans le détail des querelles eccléſiaſtiques, envenimées ſans ceſſe par la diviſion des évêques & par les imprudences ou les cabales de la cour, il ſuffira d'obſerver une choſe eſſentielle. Les ariens s'enveloppoient de ſubtilités trompeuſes ; ils confeſſoient

en apparence la divinité du Verbe; ils le disoient semblable au Père (*homoiousion*), mais ils rejetoient avec obstination le mot Consubstantiel (*homoousion*); se plaignant qu'on embrasât le monde chrétien pour une syllabe, pour un mot qui ne se trouvoit pas dans l'écriture: comme si ce mot n'avoit pas exprimé la chose même; comme si le jugement de l'église ne l'avoit pas consacré.

Le concile de Rimini en 359, composé de quatre cents évêques, dont plus des trois quarts étoient catholiques, après avoir refusé d'abord de rien changer au symbole de Nicée, intimidé enfin par les ordres de la cour, admit une formule qui portoit que *le fils est semblable en tout au père*. Le concile de Séleucie transféré à Constantinople fit de même. » Les souscriptions que » l'on exigea par-tout, dit Fleury*, » causèrent un grand trouble dans » l'église. Ce fut une espèce de per- » sécution plus dangereuse que celle » des païens, en ce qu'elle venoit

Conciles de Rimini & de Constantinople, où ils paroissent triompher.

* *Hist. Eccles. l.* 14.

» du dedans. Presque tous signèrent, » même sans être persuadés de l'erreur : très-peu s'en exemptèrent, » ou parce qu'ils eurent le courage » de résister, ou parce que leur » obscurité les fit négliger..... » Tous les autres cédèrent au temps, » les uns plus tôt, les autres plus » tard, soit par crainte, soit par » intérêt, soit par ignorance. Le » prétexte de la paix & de la soumission à l'empereur fit entrer » presque tous les prélats dans la » communion des ariens. « Mais la fermeté des Hilaire, des Athanase, &c. fut invincible, & la foi de Nicée triompha enfin de tant d'orages.

Zèle outré de quelques saints évêques.

Il seroit à souhaiter que, dans les transports d'un zèle ardent, on eût toujours concilié la défense de la foi avec le respect dû au souverain. Quelques saints prélats attaquèrent Constantius par des écrits outrageans, adressés à lui-même; d'autres louèrent ces invectives, & écrivirent sur le même ton *. Un pre-

* Voyez Fleury, & l'*Hist. de l'Église Gallic.*

mier exemple en produisit, selon la coutume, de plus dangereux. On cessa de voir la majesté impériale, dans un prince qui favorisoit l'hérésie, quoiqu'on ne l'eût pas méconnue autrefois, dans les tyrans qui persécutoient le christianisme.

Pourquoi l'on étoit moins soumis qu'autrefois aux princes.

Cette différence de conduite naissoit de la différence de situation. Les évêques, en général, comblés de biens & d'honneurs par Constantin, aigris par les travers & les vexations de son fils, dont le caractère n'étoit rien moins qu'imposant; échauffés de la chaleur des disputes, si âpres en matière de religion, devoient naturellement franchir les bornes de l'ancienne modestie. Les plus vertueux d'entre eux se livroient aux transports du zèle; les autres s'enorgueillissoient de leur empire sur les esprits; quelques uns, courtisans flatteurs, donnoient l'exemple de l'ambition & de l'intrigue; quelques autres s'imaginoient honorer Dieu en bravant les princes.

Audace de Léonce de Tripoli.

Léonce de Tripoli eut l'audace de refuser une visite de respect à l'impératrice Eusébie. Il prescrivit

le cérémonial qu'il exigeoit d'elle: » Quand j'entrerai, qu'elle se lève » aussi-tôt, qu'elle vienne au-devant » de moi, qu'elle s'incline profon- » dément pour recevoir ma béné- » diction. Quand je serai assis, elle » se tiendra modestement debout, » jusqu'à ce que je lui fasse signe » de s'asseoir. « L'impératrice de- manda vengeance de cette insulte: l'empereur loua l'évêque, de peur d'essuyer aussi quelque outrage.

Le mal venoit de l'empereur.

C'est à la foiblesse & à l'imprudence de ce prince, qu'on doit attribuer la plupart des maux qui infectèrent l'église, & qui reflouoient nécessairement sur la société. Sous un sage empereur, ou les disputes auroient été moins violentes, ou du moins l'autorité suprême n'auroit pas été avilie.

Excès dans Alexandrie.

Pour connoître parfaitement à quel excès de fureur & de scandale ces querelles pouvoient déja porter les chrétiens, il suffit de lire ce qui se passa dans Alexandrie en 356. Constantius voulut y établir sur le siège d'Athanase l'évêque George, arien, vrai brigand qu'il appeloit

le plus parfait des docteurs. Le duc d'Égypte, chargé de l'expédition & excité par l'intrus, livra aux cruautés de la soldatesque les catholiques zélés, hommes & femmes, tandis que leur pasteur prenoit la fuite. George ne monta sur le siège épiscopal, que pour y signaler également sa rage & son avarice. Il s'empara de la ferme des salpêtres & des salines ; il imposa un droit sur des cercueils qu'il fit faire pour les enterremens, & dont on fut obligé de se servir. On le chassa, ne pouvant plus le supporter. Il revint bientôt en état de se rendre plus redoutable. Alexandrie, le berceau de l'arianisme, sembloit destinée à donner l'exemple de toutes les horreurs que l'esprit de secte devoit enfanter.

JULIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Gouvernement de Julien. — Ses efforts pour détruire le chriſtianiſme.

361. Julien reconnu avec joie.

APEINE la mort de Conſtantius fut-elle connue, que tous les cœurs ſe tournèrent vers Julien. Ses exploits & ſes vertus lui attiroient la vénération publique. On voyoit du prodige dans l'événement qui lui aſſuroit le trône ſans combat. Conſtantinople le reçut avec autant d'allégreſſe que de reſpect. Il fit des funérailles magnifiques à l'empereur, qu'il affectoit de pleurer, mais qu'il ne pouvoit regretter véritablement.

Il punit les délateurs.

Un de ſes premiers ſoins fut de créer une chambre de juſtice, pour la punition de ceux qu'on jugeroit avoir abuſé de leur crédit ſous le dernier règne. Trois célèbres délateurs,

Paul, Apodème & l'eunuque Eusebe, grand-chambellan, expièrent leurs crimes par le feu. On applaudit à cet acte de sévérité. On blâma quelques jugemens arbitraires qui tombèrent sur des innocens, comme il arrive presque toujours en pareilles occasions.

Il réforme le palais.

Les abus à réformer étoient sans nombre, sur-tout dans la maison du prince, où des hommes inutiles dévoroient la substance de l'état: mille barbiers, mille cuisiniers, le reste à proportion; gens avides, corrompus, dont le luxe & la rapacité n'épargnoient rien. Le trésor public se perdoit dans cet abîme. Julien s'en apperçut d'abord. Ayant demandé un barbier, & voyant entrer un homme en habit superbe: *Je demandois un barbier*, dit il, *& non pas un sénateur.* Ce valet, outre des gages & des gratifications considérables, avoit tous les jours la nourriture de vingt hommes & de vingt chevaux. Tous les barbiers furent congédiés, excepté un. *Encore est-ce trop*, dit le prince, *pour qui laisse croître sa barbe.* Il traita de

même les eunuques, & tout ce qu'il ne jugea pas nécessaire.

Il s'occupe du bien public.

Une philosophie outrée présida peut-être à cette réforme. Mais les peuples durent se féliciter d'avoir un tel philosophe pour souverain, plutôt qu'un maître fastueux & prodigue. Il les mit à couvert des vexations de finance, & de la licence des soldats; il rendit la justice avec autant de soin que de promptitude; il s'en fit un devoir indispensable, & n'y chercha que le bien de ses sujets.

Flatterie repoussée.

Ennemi de la flatterie, un jour que les avocats applaudissoient avec transport à son jugement: *Je serois*, dit-il, *fort sensible à ces éloges, si je croyois que ceux qui me les donnent, eussent le courage de me censurer, en cas que j'eusse décidé le contraire.* Une de ses principales maximes de gouvernement étoit, qu'*il faut s'en tenir aux lois & aux coutumes anciennes, à moins qu'une grande utilité publique n'oblige d'y déroger.* Maxime vraie, qu'il appliqua faussement au christianisme.

Maxime de gouvernement.

Modestie outrée de Julien à l'égard des consuls.

Parmi des traits frappans de fagesse, on apperçoit dans ce prince

une affectation de modestie, qui dégénéra quelquefois en indécence, & il eut en général le défaut d'outrer les choses louables. C'étoit la coutume que l'empereur accompagnât les nouveaux consuls au sénat. Mamertin & Névitte, décorés de ce titre, viennent au palais le jour de la cérémonie. Julien court au-devant d'eux, les reçoit dans leur litière, leur demande l'ordre pour partir, les place lui-même sur leurs chaises curules, les précède à pied, confondu avec la foule. Son panégyrique, prononcé par Mamertin, est parvenu jusqu'à nous. On y voit une flatterie ingénieuse, qui auroit dû ne pas plaire à une ame philosophe. Mais Trajan avoit bien écouté le discours de Pline; & ces panégyriques flatteurs n'étoient que trop d'usage.

Il honore excessivement le philosophe Maxime.

L'empereur haranguant un jour le sénat, on lui annonce que le philosophe Maxime arrive d'Ionie. Il se lève brusquement : il va embrasser Maxime ; le fait entrer, le comble d'éloges; il l'honore comme un ancien maître, dont les leçons méri-

tent la plus vive reconnoissance. Il l'accompagne ensuite, lui serrant la main. Ses invitations & les honneurs qu'il rendoit à la philosophie, attirèrent dans le palais une foule de sophistes peu dignes de sa confiance; l'extérieur de philosophe devint un masque pour l'ambition & l'intérêt. Les vrais philosophes sont toujours rares, même quand ils sont respectés.

Son palais est rempli de sophistes.

Depuis long-temps Julien haïssoit le christianisme. Il l'abjura aussi-tôt qu'il se vit le maître. Son principal objet fut de détruire une auguste religion, qu'il enviſageoit comme ennemie de la prospérité publique; prenant sans doute pour la religion même, les abus qu'y mêloient les passions & les préjugés. Ses philosophes l'animoient à cette entreprise, & la plupart lui suggéroient des partis violens, également opposés à ses principes & à son caractère. Trop humain pour s'exposer au reproche de tyrannie; trop habile pour ne pas prévoir les risques d'une persécution sanguinaire; il forma son plan avec la

Il se propose d'abolir le christianisme.

Mais sans persécution ouverte.

plus profonde politique. Sans perſécuter ouvertement les adorateurs de Jeſus-Chriſt, il fit plus de mal que tous les perſécuteurs.

» Il ſavoit, dit Libanius *, qu'on » ne gagne rien à vouloir forcer » les conſciences ; qu'on peut guérir » quelquefois les maladies corpo- » relles en liant les malades ; mais » que ni le fer ni le feu ne peuvent » détruire la croyance. Si la main » ſacrifie, le cœur la déſavoue, » accuſe la foibleſſe du corps, & » conſerve ſes premiers ſentimens. » On ne change point d'opinion, » on feint de changer. Ces hypo- » crites vont enſuite demander » grace au parti qu'ils ont paru » abandonner ; & ceux qui ont » péri dans les ſupplices, reçoivent » les honneurs divins. « Libanius, à en juger par ce paſſage, méritoit l'eſtime de l'empereur, qui, en effet, profita de ſes conſeils & de ſa plume.

Penſée de Libanius ſur ce ſujet.

Suivons Julien dans une affaire ſi délicate. Comme grand-prêtre, il

Julien pratique avec zèle la religion païenne.

* *Or.* 13.

donne l'exemple du culte qu'il se propose de rétablir. Il préside avec toute la ferveur de l'enthousiasme aux cérémonies païennes; il se montre plein de respect pour les dieux: il en inspire aux ames superstitieuses; les autres se font un devoir de paroître l'imiter. Une religion sans morale est méprisable quand on l'examine de près. Les chrétiens avoient un avantage infini, en reprochant au paganisme ce défaut essentiel; car ses sectateurs étoient réduits à emprunter de la philosophie l'idée & la connoissance des devoirs. Que fait Julien? Il tire du christianisme ce qu'il ne peut s'empêcher d'y reconnoître d'excellent à cet égard, & il s'efforce de l'introduire dans le paganisme. Il veut qu'on enseigne les préceptes de la vertu, qu'on les joigne aux exercices du culte; que la charité surtout, qui caractérise les chrétiens, soit pratiquée avec ferveur.

Il y introduit la morale.

La conduite des prêtres ayant encore plus d'influence sur les mœurs que leurs discours, il les exhorte par ses écrits, à la sain-

Il donne des règles de vertu aux prêtres.

teté du ſacerdoce ; & leur en trace le plan, juſqu'à leur interdire des lectures *qui allument peu-à-peu le feu des paſſions.* Il exige l'amour des dieux & celui des hommes, comme les premières qualités de leur état. Il ordonne que les prêtres ſoient reſpectés ; mais auſſi qu'ils ſe rendent reſpectables. Il peint la dignité de leur miniſtère, en les appelant *les interprètes des dieux auprès des hommes, & les cautions des hommes auprès des dieux.* C'eſt uniquement pour le bien des pauvres, pour l'intérêt de la veuve & de l'orphelin, qu'ils doivent, ſelon lui, viſiter les grands & les magiſtrats.

Il tourne les chrétiens en ridicule.

En relevant ainſi l'idolâtrie, il ſaiſit tous les moyens imaginables de miner ſourdement le chriſtianiſme. Perſuadé que le ridicule & le mépris ſont plus efficaces pour cet effet que les tortures ; il défend de maltraiter, ſous prétexte de religion, les *Galiléens*, (c'eſt le nom qu'il donne aux diſciples de Jeſus-Chriſt,) parce qu'ils ſont, dit-il, *plus dignes de compaſſion que de haine ; aveugles qui*

s'égarent sur l'essentiel, & qui abandonnent le culte des dieux, pour honorer des restes de cadavres & des ossemens de morts. Il rappelle tous ceux que Constantius avoit exilés, catholiques ou ariens ; il rend aux évêques leurs églises, dans la vue de ranimer entr'eux les funestes dissensions qui faisoient tant de ravages ; car il savoit, dit Ammien Marcellin, *que les bêtes féroces sont moins cruelles pour les hommes, que les chrétiens, en général, ne l'étoient dans leurs disputes les uns pour les autres.*

Il entretient les divisions entr'eux.

Il oppose la modération aux outrages.

Enfin, il profite des excès du faux zèle, en y opposant une modération apparente. Maris de Chalcédoine, arien, vieillard aveugle, l'insulta publiquement dans un sacrifice : *Tais toi, malheureux aveugle*, lui dit l'empereur ; *le Galiléen, ton Dieu, ne te rendra pas la vue.* — *Je le remercie*, reprit l'évêque, *de m'épargner la douleur de voir un apostat tel que toi.* Julien continua le sacrifice sans répliquer.

Il interdit aux chrétiens l'enseigne-

Les chrétiens avoient parmi eux des hommes habiles, qui, ensei-

gnant les lettres & les sciences, insinuoient leur religion dans les esprits, & décréditoient le paganisme. Redoutables ennemis des philosophes, ils les combattoient avec les mêmes armes dont ceux-ci faisoient usage contre la vérité. Pour leur enlever cet avantage, pour les rendre mépriſables par l'ignorance, l'empereur défend aux chrétiens d'enſeigner la grammaire, l'éloquence, la philoſophie ; ſous prétexte que, ne croyant pas la doctrine religieuſe des Grecs, ils ne peuvent, ſans une honteuſe impoſture, employer des livres remplis de cette doctrine. Le même édit permet aux chrétiens de fréquenter les écoles ; mais un édit poſtérieur le leur défend, parce que *l'évangile doit leur ſuffire*. Défenſe qu'Ammien taxe d'inhumanité, & qui n'en étoit pas moins propre à produire ſon effet. On ne verra que trop dans la ſuite combien l'ignorance peut nuire à la religion ; & la politique de Julien prenoit une voie preſque infaillible.

ment des lettres & des ſciences ; & même la fréquentation des écoles.

Comme l'intérêt eſt le grand mo- Il emploie

mille moyens de les dégoûter ou avilir.

bile du cœur humain, c'eſt par-là ſur-tout que l'empereur attaque le chriſtianiſme. Les graces, les dignités, il les réſerve pour les idolâtres; il abandonne les fidelles au mépris & aux vexations. Il anéantit les privilèges des clercs; il abolit les diſtributions fondées par Conſtantin en leur faveur, & en faveur des veuves & des vierges; il fait réparer les temples aux frais des chrétiens; il les exclut de tous les emplois, diſant que leur loi ne leur permet point de ſe ſervir de l'épée; il leur ferme les tribunaux, parce que cette loi leur interdit les procès & les querelles. S'ils ſe plaignent d'être ſurtaxés par les gouverneurs, *l'évangile ne vous apprend-il pas*, répond-il, *à mépriſer les biens de ce monde, & à ſouffrir les maux en patience?* Il ſaiſit une occaſion de dépouiller l'opulente égliſe d'Édeſſe, *pour faciliter aux Galiléens le voyage du royaume des cieux.* Il déclare que la diverſité de culte ſera une cauſe légitime de divorce; moyen facile de multiplier les apoſtaſies. Enfin, il emploie tous les reſſorts d'une adroite

adroite politique, contre des hommes qu'il veut séduire & ébranler, mais dont il ne veut pas faire des martyrs.

Le zèle indiscret & téméraire de plusieurs chrétiens, qui renversèrent des autels, des statues & même des temples, ou qui troublèrent avec éclat l'ordre public, fit couler le sang dans les provinces. » En » divers endroits, dit l'abbé de la » Bléterie, sur-tout en Orient où » le climat échauffe plus les esprits, » les païens enflés de leur fortune » présente, insultèrent publique- » ment les chrétiens, qui, de leur » côté, se souvenant moins des rè- » gles de l'évangile que de leur » prospérité passée, rendoient in- » jure pour injure, & insulte pour » insulte. Des paroles on en ve- » noit aux coups, & des coups à » la sédition. « Il n'est donc pas étonnant que des gouverneurs, ennemis du christianisme, aient porté la rigueur au-delà des bornes prescrites. Mais quoi qu'en disent des écrivains estimables, il paroît douteux qu'ils se soient conformés en

Le zèle indiscret de quelques-uns occasionne des violences.

ce point à la volonté secrète du prince. Les supplices, pour simple cause de religion, étoient certainement contraires au but qu'il se proposoit, & au plan qu'il avoit tracé avec tant d'art.

Superstition de Julien.

On ne peut douter au moins des travers où, malgré sa philosophie, une aveugle superstition l'entraînoit. Il égorgeoit des victimes sans nombre; les bœufs sembloient devoir manquer, s'il eût vécu. C'est l'expression d'Ammien lui-même, qui assure que la dépense des sacrifices, des cérémonies, devenoit onéreuse pour l'état; que les soldats se rassasioient presque tous les jours de la chair des animaux immolés; qu'ils buvoient excessivement, surtout les Gaulois, & perdoient alors toute retenue. Selon saint Chrysostôme, l'empereur, dans les cérémonies religieuses, étoit investi d'une foule de débauchés. Saint Grégoire de Nazianze l'accuse d'abominations secrètes, de sacrifices nocturnes où le sang humain étoit répandu. » Mais, comme le remar-» que l'abbé de la Bléterie, on doit

Imputations suspectes de quelques auteurs.

» tenir pour ſuſpectes des décou-
» vertes divulguées après la mort
» de Julien, dans un temps où la
» haine publique n'étoit pas encore
» ralentie; & quelquefois des bruits
» populaires produiſent des hiſ-
» toires ſi bien circonſtanciées,
» qu'elles trompent les auteurs les
» moins capables de vouloir trom-
» per. « J'ajoute une obſervation plus frappante. Saint Grégoire, en invectivant contre Julien, parle de Conſtantius, non-ſeulement comme d'un prince admirable, mais comme d'un ſaint. Cette partialité eſt facile à concevoir par les circonſtances, ſur-tout dans le genre oratoire; elle doit apprendre au lecteur impartial à régler ſon jugement. Il faudroit bien peu connoître l'humanité, pour être ſurpris de voir les hommes les plus reſpectables, ſuivre quelquefois la prévention : il faudroit n'aimer ni la vérité ni la juſtice, pour ne pas mettre dans la balance les raiſons qui, en ce cas, infirment leur témoignage.

CHAPITRE II.

Guerre de Perſe. — Fin du règne de Julien.

362. Guerre entrepriſe contre les Perſes.

EN même temps que l'empereur travailloit à la ruine du chriſtianiſme, il méditoit une grande entrepriſe contre les Perſes. Il ſe propoſoit de venger ſur Sapor les outrages faits au nom romain; & par ſon économie, par la ſageſſe du gouvernement, par la terreur qu'il avoit inſpirée aux barbares, il s'étoit mis en état de porter la guerre au fond de l'Aſie. Il partit de Conſtantinople l'an 362. Les provinces occidentales s'aperçurent à peine de ſon abſence. Tout y demeura tranquille juſqu'à ſa mort. Il ne fallut que ſon nom pour arrêter ces peuples avides & féroces, qui menaçoient toujours l'empire. Sapor lui ayant envoyé demander la paix, il jeta ſa lettre avec mépris, diſant *qu'il iroit bientôt lui-même porter la*

réponſe. C'étoit un héros incapable de montrer de la foibleſſe ; mais quel héros peut compter ſur la fortune ?

Des calamités publiques furent comme le prélude du mauvais ſuccès de ſon expédition. Nicomédie, qui avoit éprouvé depuis peu un horrible tremblement de terre, fut entiérement détruite par une nouvelle ſecouſſe. Pluſieurs autres villes eſſuyèrent le même déſaſtre ; quelques-unes furent englouties par la mer. La ſéchereſſe amena la peſte & la famine. Julien crut y remédier en taxant les denrées à bas prix. Il en fit venir des proviſions conſidérables ; mais les marchands abandonnèrent un commerce, où ils ne pouvoient gagner ſuffiſamment ; & des riches avares achetèrent ſous main tout le blé, pour le revendre à un prix exceſſif. Exemple remarquable en faveur de la liberté du commerce. Antioche, qu'habitoit alors l'empereur, éclata en murmures contre lui.

Calamités publiques.

Monopoles ſur le blé.

Cette ville, preſque toute chrétienne, mais également voluptueuſe

Julien outragé à Antioche.

& frivole, qui jugeoit des hommes par l'extérieur, qui vouloit du brillant, du faſte, des plaiſirs; qui s'embarraſſoit peu du mérite, ou plutôt le mépriſoit ouvertement; n'avoit point diſſimulé ſes ſentimens à l'égard d'un prince, dont la cour étoit une école de philoſophie, & dont les mœurs auſtères étoient la cenſure des mœurs nationales. Son air ſauvage, ſon cortège philoſophique, ſes dévotions ſuperſtitieuſes, & principalement ſa barbe longue & hériſſée, (car il imitoit en ce point les philoſophes,) égayèrent la malignité des citoyens. On le tourna en ridicule, on eut l'inſolence de l'outrager par des ſatires.

Il ſe venge par le miſopogon.

Il ne ſe vengea que par une ſatire plus juſte, mais peu convenable à ſa dignité. Dans cet ouvrage qui ſubſiſte encore aujourd'hui, intitulé *miſopogon*, c'eſt-à-dire, l'*ennemi de la barbe*, il affecte de ſe cenſurer lui-même, & de ſe reprocher mille défauts, pour peindre avec plus de vivacité les déſordres d'Antioche. On lui repliqua, il ſe tut. Mais il proteſta en partant

que jamais il ne reviendroit dans cette ville. Il y laissa pour gouverneur Alexandre, homme dur & inquiet. *Je sais bien*, dit-il, *qu'Alexandre ne mérite pas un gouvernement, mais Antioche mérite un tel gouverneur.* C'étoit avouer que la passion dirigeoit son choix; c'étoit manquer aux principes de sagesse qui honoroient sa philosophie.

Il pardonne à des assassins, & donne l'exemple aux troupes.

Plusieurs traits louables lui méritent ensuite de grands éloges. Dix soldats chrétiens avoient formé le complot de l'assassiner: il les punit seulement par des reproches. Ayant trouvé parmi les bagages beaucoup de vins & de liqueurs; *un soldat*, dit-il, *ne doit boire que le vin qu'il se procure par son épée; je suis soldat, je ne prétends pas être mieux traité que les autres.* Et il rejette avec indignation ces superfluités de luxe. Il déclare en haranguant ses troupes, qu'il exige dans la guerre une prompte obéissance, mais qu'ensuite *peu jaloux du privilège des princes, qui substituent leur volonté à la raison & à la justice, il permettra que chacun lui demande compte de ses démar-*

ches, & il sera prêt à les satisfaire. Toujours donnant l'exemple du travail, de la patience & de la valeur, il fait de ses soldats autant de héros, & les conduit en habile général. C'est là qu'on reconnoît le grand homme.

363. Il arrive au bord du Tigre, & profite de l'histoire.

Après une marche périlleuse par l'Assyrie, alors inondée, après s'être couvert de gloire aux sièges de Périsabor & de Maogumalque, il s'avance vers les bords du Tigre. En deçà de ce fleuve, étoit la ville de Coqué, près des ruines de la fameuse Séleucie ; au-delà, Ctésiphon, capitale des Perses. Si la flotte romaine passoit de l'Euphrate dans le Tigre, au-dessous de Ctésiphon, où les deux fleuves se réunissent, elle devoit être exposée à une perte certaine ; & l'armée auroit manqué de tout en assiégeant cette place. La connoissance de l'histoire servit l'empereur. Il savoit qu'on avoit creusé autrefois en ce lieu un canal qui pouvoit servir à ses desseins. Quoiqu'il n'en restât aucun vestige, il le découvrit à force de perquisitions. On le creusa de nouveau, & il y fit descendre la flotte.

Le passage du Tigre n'en étoit pas moins périlleux. Des rives fort hautes, garnies de troupes & d'éléphans armés en guerre; à cette vue, les soldats perdoient courage. Julien leur donne des jeux militaires, pour dissiper leur inquiétude; il fait en même temps ses préparatifs, & commande l'embarquement à la faveur de la nuit. Les Perses mettent le feu aux premiers vaisseaux qui se présentent. *Courage*, s'écrie-t-il; *nous sommes les maîtres du rivage : ce feu est le signal que j'ai prescrit.* L'armée le croit, se rassure, passe avec assurance, met en fuite les ennemis après un combat opiniâtre, pille leur camp, & admire plus que jamais son empereur.

Il passe le fleuve avec beaucoup de danger.

Ctésiphon étoit regardé comme l'écueil de la puissance romaine. Les plus sages furent d'avis de n'en pas tenter le siège, parce que la grande armée de Sapor approchoit. D'ailleurs Arbace, roi d'Arménie, & deux généraux, dont on attendoit le secours, n'arrivoient point. Julien prit le parti de les aller joindre, & de remonter le Tigre. Mais

Il renonce au siège de Ctésiphon.

il se laissa tromper par un transfuge, qui feignant des mécontentemens, & le désir de se venger de Sapor, vint se jeter entre ses bras, pour l'entraîner à sa perte. Se livrant à des promesses perfides, à de chimériques espérances, il brûla sa flotte, il s'engagea dans l'intérieur du pays. Bientôt il trouva des campagnes dévastées, où il falloit combattre tout à la fois la faim & les Perses.

Sapor l'attaque dans sa retraite.

Dans cette affreuse position, il délibère sur la retraite; il se détermine à s'avancer vers la Corduène, province de l'empire au midi de l'Arménie. Sapor, à la tête de ses troupes, vint troubler la marche. On ne cesse de combattre. Les Romains, presque toujours victorieux, éprouvent déja les horreurs de la famine; les Perses, quoique découragés, profitent d'un temps d'orage pour faire un dernier effort. Julien, sans cuirasse, combat avec son intrépidité ordinaire; il vole partout où le péril est plus pressant. Percé d'un javelot au foie, il tombe; bientôt on le revoit à cheval. Il

Combat où il est blessé.

perd tout son sang; il se fait porter dans sa tente, en criant que sa blessure n'est pas mortelle. A peine lui a-t-on mis l'appareil, qu'il veut retourner au combat; mais les forces l'abandonnent, & il sent approcher sa fin.

La mort de ce héros est aussi étonnante que sa vie. Dans un long discours qu'il adresse à ses amis, il se félicite de voir son ame prête à se dégager des liens du corps; il remercie dieu de ne l'avoir fait périr ni par une conspiration, ni par une longue maladie, ni par le glaive d'un tyran. Il assure qu'après avoir vécu sans crime, constamment occupé de ses devoirs, ennemi du despotisme, zélé pour le bien de la patrie, il reçoit un trépas si glorieux comme une faveur du ciel: *car*, dit-il, *c'est une lâcheté égale de souhaiter la mort avant le temps, & de la craindre quand il faut mourir.* Il refuse de nommer son successeur; il s'en rapporte au choix de ses amis, & ajoute qu'en bon citoyen, il souhaite d'être remplacé par un homme digne de gouverner la ré- Sa mort courageuse.

publique. Il expire enfin, âgé de trente & un ans. *

Ammien, plus croyable que personne, sur l'histoire de ce prince.

Les contes populaires qu'un zèle mal entendu a débités sur la mort de Julien, ne méritent pas plus de croyance que les infamies & les cruautés dont on a voulu flétrir sa mémoire, assez flétrie par sa haine pour le christianisme *. Ammien étoit témoin oculaire, & son récit porte l'empreinte de la vérité. Admirateur des vertus de Julien, il ne dissimule point ses défauts, sa vanité, sa superstition, son penchant à la satire. Il blâme sur quelques articles sa conduite envers les chrétiens. L'impartialité d'Ammien a même induit en erreur des savans modernes, qui l'ont cru, comme je l'ai déja remarqué, partisan du christianisme. Cet historien estimable peut donc fixer notre jugement

* Parmi beaucoup d'autres absurdités, on peut distinguer celle-ci. L'auteur inconnu des actes de saint Théodoret, qui se donne pour avoir suivi l'empereur, dit que l'armée ennemie étoit composée d'anges sous la forme humaine.

sur un héros, dont les qualités morales & politiques auroient excité l'admiration générale, malgré ses travers, si l'apostasie ne l'avoit rendu exécrable aux yeux des chrétiens de son siècle. Que n'auroit-il pas écrit à sa louange s'il eût protégé la religion, puisqu'un saint évêque, en le décriant, a cru pouvoir célébrer Constantius, arien déclaré & mauvais prince?

Ouvrages de Julien.

En qualité d'auteur, Julien mérite la préférence sur la plupart de ses contemporains. La satire des Césars & le Misopogon sont les plus curieux de ses ouvrages. Dans le premier, il place au dessus de tous les autres empereurs le modeste & vertueux Marc-Aurele. Dans le second, il se venge en satirique des satires du peuple d'Antioche. Son livre contre le christianisme, exciteroit davantage la curiosité; il n'en reste que des fragmens dans la réfutation imparfaite de saint Cyrille d'Alexandrie.

Par où les platoniciens le séduisirent.

Les platoniciens modernes empruntoient beaucoup de choses de la doctrine chrétienne; ils s'effor-

çoient de couvrir par des allégories les absurdités du polythéisme. Leurs dieux n'étoient plus que des génies subordonnés à l'Etre suprême. C'est apparemment ce qui faisoit illusion à cet esprit rare, & ce qui le rendoit la dupe de leurs folles superstitions.

Éloge qu'il fait des philosophes.

Sa lettre à Thémistius est un témoignage éclatant de son estime pour la philosophie. « En formant trois ou » quatre philosophes, lui dit-il, » vous pouvez servir le genre humain plus utilement que ne feroit » un grand nombre d'empereurs. Le » philosophe est chargé dans l'univers d'un rôle important. Vous » dites qu'il est capable de donner » des conseils avantageux à l'état : » il fait plus ; il donne de bons exemples. Ses actions viennent à l'appui de ses discours. Comme il » est lui-même ce qu'il veut que » soient les autres, sa conduite » est plus persuasive & plus efficace que les ordres de ceux qui » ne savent que commander *. «

* Voyez la *Traduction de l'abbé de la Bléterie*.

La philoſophie pratique pouvoit ſeule juſtifier cet éloge. Y avoit-il alors des Socrates ou des Phocions ?

Hardieſſe de Libanius à ſon égard.

Libanius éprouva plus que tout autre l'amitié de Julien. Ce fameux ſophiſte enſeignoit à Antioche quand l'empereur y arriva. Il ne ſe montra point à la cour. *J'étois ſon ami*, dit-il, *& non pas ſon courtiſan.* Julien piqué de ſon peu d'empreſſement, lui écrivit un billet de raillerie & de reproche ; il reçut une réponſe ſur le même billet, preſque dans le même goût. Il mande le philoſophe, le prie à dîner. — *Je ne dîne point*, répondit celui-ci. — *Hé bien nous ſouperons enſemble.* — *J'ai mal à la tête, je ne le puis pas.* — *Du moins venez me voir ſouvent.* — *Je viendrai quand vous me ferez avertir ; je crains de me rendre importun.* Cette hardieſſe ne déplut point à l'empereur. Il fut toujours intimement lié avec Libanius.

Projet de rebâtir le temple de Jéruſalem.

Rien n'eſt plus connu dans l'hiſtoire eccléſiaſtique, que les vains efforts de ce prince pour rebâtir le temple de Jéruſalem. Ammien ra-

conte que le désir d'immortaliser son règne par de grands ouvrages l'y détermina ; & que des tourbillons de flammes s'élançant de terre à plusieurs reprises, empêchèrent les ouvriers de continuer. Les auteurs chrétiens lui attribuent un autre motif, celui d'enlever au christianisme la preuve tirée de la ruine des Juifs & de leur temple ; ils ajoutent beaucoup de circonstances miraculeuses dont on trouve le détail dans nos histoires ecclésiastiques. Nous ne connoissons point de miracle mieux attesté, dit le savant Fleury.

JOVIEN.

UNE consternation générale suivit la mort de Julien. L'armée victorieuse manquoit de tout; elle se trouvoit environnée d'ennemis. Il ne restoit aucun descendant de constance-Chlore. Sallustе, préfet d'Orient, refusa l'empire, & conseilla de différer l'élection, jusqu'à ce que l'armée de Mésopotamie pût y concourir. Mais on avoit besoin d'un chef: on élut Jovien, capitaine des gardes appellés *les domestiques*. Quoique jeune, adonné à la table, au vin & aux femmes, il se distinguoit par des qualités estimables, qui pouvoient un jour le corriger de ses défauts. 363. Jovien élu empereur.

Sapor envoya proposer la paix, soit qu'il craignît le désespoir des Romains, soit qu'il voulût, en les amusant, les réduire aux dernières extrémités de la disette. Jovien lui dépêche aussi-tôt des ambassadeurs. Quatre jours se passent en négocia- Il fait une paix honteuse avec Sapor.

tions : l'armée ne continue point sa marche. Selon Ammien, on auroit pu, dans cet espace de temps, gagner la Corduène, & y trouver l'abondance & la sûreté. La faim étoit devenue insupportable, quand Sapor exigea la restitution des cinq provinces sur le Tigre, que son aïeul Narsès avoit cédées à Galérius. Il demanda encore Nisibe, Singare, & quelques autres places de la Mésopotamie. Ces honteuses conditions furent acceptées. C'est la première époque du démembrement de l'empire.

Premier démembrement de l'empire.

Jovien repassa le Tigre, sans avoir eu la prudence de stipuler que les Perses lui fourniroient des provisions. Ses troupes n'eurent pendant six jours d'autre nourriture que la chair des chameaux & des autres bêtes de somme. Nisibe, qui avoit résisté trois fois à Sapor, demanda instamment la permission de se défendre elle-même. L'empereur, fidèle à son traité, força les habitans de sortir ; & leur désespoir augmenta sa honte. Julien auroit, sans doute, péri glorieusement plutôt

Retraite des Romains.

que de ſigner une paix ſi ignominieuſe.

La conduite du peuple d'Antioche fera juger de l'indignation générale. Quoique Jovien fût chrétien zélé, quoique la mort de ſon prédéceſſeur eût excité dans la ville parmi les chrétiens la joie la plus indécente ; ce peuple, bien loin de le recevoir avec les acclamations d'uſage, l'accabla de traits ſatiriques, & en ſeroit venu aux excès d'une violente ſédition, ſi le préfet Salluſte ne l'eût un peu appaiſé.

L'empereur, quoique chrétien, inſulté à Antioche.

Cependant le ſéjour du prince à Antioche fut conſacré au bien public. C'eſt là qu'il parut vraiment ſage, en guériſſant les plaies de l'égliſe, ſans troubler les conſciences ni l'état. Les païens étoient d'autant plus inquiets, que d'abord le faux zèle ſe déchaîna, abbatit les autels, inſulta, menaça les partiſans de l'idolâtrie. Mais Jovien n'ignoroit pas que la violence, en fait de religion, eſt en général une tyrannie auſſi abſurde qu'odieuſe ; puiſqu'elle révolte au lieu d'éclairer, & qu'elle produit ſeulement l'hy-

Il protège le chriſtianiſme ſans violence.

pocrisie pire que l'erreur. Il laissa donc à chacun le libre exercice de son culte. Il rendit aux églises & aux clercs leurs privilèges. Il rétablit les anciennes distributions de blé, les réduisant néanmoins au tiers pendant la disette. Il rappela d'exil saint Athanase, que les ariens avoient toujours en horreur, comme leur plus redoutable adversaire. Dans un concile d'Antioche, où l'on confirma la foi de Nicée, l'empereur déclara son intention de n'inquiéter personne sur la croyance, & de favoriser quiconque travailleroit à concilier les esprits. Les hérétiques cabalèrent sans le surprendre; les catholiques triomphèrent sans persécution. Sa conduite doit être citée pour modèle, puisqu'elle ne lui a procuré que des éloges.

Il meurt en Asie.

On pouvoit espérer un règne équitable & pacifique. Jovien étoit attendu avec empressement à Constantinople & à Rome. Fort empressé lui-même d'y recevoir l'hommage de ses sujets, il partit d'Antioche au mois de décembre. Mais sa fortune

ne fut qu'un éclair. En Galatie, on le trouva mort dans son lit, étouffé vraisemblablement par la vapeur du charbon qu'on avoit allumé dans sa chambre pour en sécher les murailles. Il n'avoit que trente-trois ans.

Quoique ce règne ait été trop court; on doit le regarder comme très-avantageux au christianisme: si le successeur de Julien eût fait comme lui profession de l'idolâtrie, & se fut conformé à sa politique contre les chrétiens; deux exemples pareils en auroient vraisemblablement entraîné d'autres: un troisième empereur païen auroit pu étendre au loin les progrès du mal. C'est un prodige, dans l'ordre de la providence, de voir la religion la plus réprimante s'affermir au milieu des obstacles, malgré les fautes mêmes & les dissensions de ses sectateurs.

Ce règne très utile au christianisme

VALENTINIEN I. en Occident, & VALENS en Orient.

364. L'armée proclame Valentinien.

APRÈS un interrègne de quelques jours, l'armée élut empereur, à Nicée en Bithynie, Valentinien qui étoit resté à Ancyre. Son père Gratien, né en Pannonie d'une famille obscure, avoit fait une fortune considérable par sa valeur & par sa force extraordinaire ; d'abord simple soldat, & enfin comte d'Afrique. Le fils, marchant sur ses traces, avoit acquis de la réputation dans les armées ; & quoique peu instruit, excessivement sévère, & trop avide d'argent, il se distinguoit par des vertus dignes du trône.

On veut qu'il se donne un collégue.

Dès qu'il eut été revêtu des ornemens impériaux, les soldats demandèrent à grands cris qu'il se donnât un collégue, afin que l'empire ne se trouvât plus exposé au malheur de rester sans chef. Intré-

pide au milieu de cette sédition, adressant la parole aux troupes : » Il ne tenoit qu'à vous, leur dit-il, » de faire un autre empereur; mais » à présent que je le suis par votre » choix, c'est à moi de commander, » à vous d'obéir. Je ne refuse pas de » prendre un collégue; je me ré- » serve le soin d'en choisir un, » quand je le jugerai convenable, » qui soit digne de vous & de moi. » Ce discours imposa silence aux séditieux. Peu de temps après, Valentinien nomma auguste son frère Valens; en quoi il eut moins d'égard au bien public, qu'à l'intérêt de sa famille. Un de ses capitaines lui avoit dit avec franchise : *Si vous aimez votre famille, vous avez un frère; si vous aimez l'état, choisissez le plus digne.* Il auroit dû profiter de ce conseil.

Sa réponse ferme.

Il s'associe son frère Valens.

A l'occasion d'une maladie que les deux empereurs eurent ensemble, on vit naître une accusation de magie, que l'ignorance superstitieuse rendit ensuite commune. Ils se laissèrent persuader que les amis de Julien avoient employé contre

Accusation de magie.

eux des maléfices. Ils firent informer juridiquement sur cet attentat. On mit à la torture le philosophe Maxime, objet de la haine de Valentinien. On ne trouva contre lui ni preuves ni indices. On ne laissa pas de le condamner à une amende énorme, parce qu'on le soupçonnoit de s'être enrichi dans le temps de sa faveur; mais sa fortune n'étant que médiocre, il fallut y proportionner l'amende.

Incursions des barbares, de tous côtés.

Les barbares, n'ayant plus à craindre un Julien, s'étoient mis en mouvement, & recommençoient leurs incursions. Les Allemands fondoient sur la Gaule & la Rhétie, (le Tirol, le Trentin, &c.); les Quades & les Sarmates, sur la Pannonie; les Pictes & les Écossois, sur la Grande-Bretagne; les Goths, sur la Thrace; diverses nations Maures, sur les provinces d'Afrique; & Sapor se croyant libre de tout engagement après la mort de Jovien, vouloit conquérir l'Arménie, qu'avoient anciennement possédée les rois de Perse. Pour faire face à tant d'ennemis, les deux augustes se

Partage de l'empire.

partagèrent

partagèrent l'empire. Valens eut l'Orient; c'eſt-à-dire, l'Égypte, l'Aſie & la Thrace; Valentinien ſe réſerva l'Occident. Rome, depuis Maximien, n'étoit plus le ſéjour des princes. On avoit préféré Milan, dont la poſition convenoit mieux aux beſoins de l'empire, attaqué de toutes parts. La cour d'Occident fut fixée, dans cette ville.

Réglemens de Valentinien pour rétablir les finances.

Rien n'étoit plus eſſentiel que de rétablir les finances, épuiſées par la guerre de Perſe, & de maintenir le calme intérieur, troublé ſans ceſſe par la diverſité de religion. Valentinien fit pour cela des réglemens politiques. Il déclara que perſonne ne ſeroit exempt des impoſitions, qu'exigeoit la guerre contre les barbares; que les officiers de ſa maiſon & les magiſtrats y contribueroient; qu'ils devoient donner l'exemple du zèle, ainſi que les clercs, qui font une profeſſion particulière de ſoulager les malheureux. On obſerve que Conſtantius, préciſément par le même motif, avoit exempté les clercs de cette taxe. Leur gain, diſoit-il, retournoit au profit

Les clercs ſoumis aux impoſitions.

des pauvres. Comme s'il eût été sûr que la charité étoit plus forte que l'intérêt.

Présens des villes changés en tributs.

Les présens que les villes faisoient au prince, en certaines circonstances, avoient été considérablement diminués par Julien, qui les regarda toujours comme un hommage purement volontaire. Valentinien les changea en tributs, & n'en dispensa que les sénateurs. Le besoin peut-être l'obligeoit de se ménager cette ressource. Il publia du moins des lois sévères pour empêcher les exactions, les vexations, plus onéreuses souvent au peuple que les impôts mêmes.

Tolérance de Valentinien.

Sa conduite, par rapport au second objet, fut réglée par la prudence; chrétien & catholique décidé, il toléra l'exercice de la religion païenne, qu'il ne pouvoit proscrire sans exciter des troubles. Il laissa les prêtres du paganisme en possession de leurs privilèges; il promit même des récompenses à ceux qui se comporteroient sagement; il ne toucha point à l'autel de la Victoire, si cher aux Romains.

Il renvoie

Quant aux philosophes, prodi-

gieusement multipliés sous Julien, ceux dont les vertus ne soutenoient pas ce titre, il leur ordonna de retourner dans leur pays ; parce qu'*il est honteux*, (ce sont ses termes,) *que des hommes qui se vantent d'être à l'épreuve des coups de la fortune, n'aient pas le courage de partager avec leurs citoyens le poids des charges publiques.* les faux philosophes.

Il se fit un devoir de ne point entrer dans les questions de théologie, laissant aux évêques ce qui regarde le dogme, & ne se mêlant que de ce qui intéresse l'ordre politique de la société. Saint Hilaire de Poitiers, emporté par l'ardeur du zèle, soulevoit une partie du peuple contre l'évêque de Milan, accusé d'arianisme. L'empereur lui ordonna de sortir de cette ville. Il honore & contient le clergé.

Plein de vénération d'ailleurs, pour l'épiscopat, il opposa une barrière aux clercs & aux moines intéressés, en leur défendant de fréquenter les maisons des veuves, des orphelines, & en déclarant dévolues au fisc les donations qu'une femme leur feroit, sous prétexte de Il annulle les donations faites aux clercs & aux moines par des femmes,

piété, même par testament. Il défendit, comme avoit fait Constantin, d'admettre à la cléricature ceux qui devoient porter les charges publiques. Avec de sages précautions, on auroit pu dès le commencement prévenir la nécessité fâcheuse de ces lois.

L'église tranquille en Occident.

Sous un tel gouvernement, les discordes de religion parurent éteintes, & la catholicité y gagna beaucoup. Valens au contraire, arien impitoyable, ne cessa de persécuter les catholiques, sans pouvoir établir solidement l'arianisme.

Défenseurs, établis dans les villes.

Une institution louable, commune aux deux princes, fut de faire élire parmi les notables de chaque ville des *défenseurs*, destinés à protéger les foibles, à veiller au maintien de l'ordre & de la justice, à s'élever contre les abus & les vexations, non par la force coactive, qu'ils n'avoient point entre les mains, mais par les remontrances, les oppositions juridiques, & le recours aux tribunaux supérieurs. Malheureusement plus les désordres sont communs dans un état, moins aussi

de pareilles fonctions y peuvent être exercées d'une manière efficace.

Tandis que Valentinien secouroit la Gaule contre les Allemands, qui n'ayant pas reçu les présens, ou plutôt l'espèce de tribut établi par un long usage, faisoient des courses au-delà du Rhin; Valens fut sur le point d'être détrôné. Procope, parent de Julien, avoit disparu après la mort de ce prince, dont on le soupçonnoit d'ambitionner la succession. Il apprit dans sa retraite la mauvaise disposition des esprits contre Valens, déja représenté comme un Tibère, parce que Pétrone son beau-père étoit un Séjan. La tyrannie de Tibère sembloit revivre dans un édit, par lequel on condamnoit à mort, non-seulement les auteurs des libelles diffamatoires, mais ceux qui oseroient garder ces libelles. 365. Tyrannie de Valens.

Quoique Procope n'eût ni le génie ni le courage qu'exigent les grandes entreprises, il débuta cependant avec succès. Proclamé auguste par quelques cohortes, il se rendit maître sans peine de Constantinople & de la Thrace. Il s'em- Procope veut le détrôner, & périt.

para même de Cyzique, capitale de l'Helleſpont ; mais l'année ſuivante, trahi par ſes généraux, dont il ne méritoit point les ſervices, il fut défait en Phrygie & livré à l'empereur, qui le fit exécuter ſur le champ.

Guerre avec les Allemands.

Valentinien ne ſecourut point ſon frère : les Allemands exerçoient alors ſes troupes. Jovin, excellent général, employé contre les barbares, les attaqua ſéparés en pluſieurs corps, remporta ſur eux trois victoires, & les força de reſpecter les frontières. Un roi de cette nation fut inhumainement pendu par des ſoldats. Jovin alloit en punir leur tribun, ſi les ſoldats eux-mêmes n'avoient proteſté qu'eux ſeuls étoient coupables de ce meurtre.

Les Romains barbares & perfides.

Mille traits atroces flétriront déſormais les Romains. Mêlés avec les barbares, ils en ont pris les mœurs, ils y ont ajouté leurs propres vices. Les trahiſons, les cruautés, les crimes les plus noirs ne les effraient plus. Ils craignoient les entrepriſes de Vithicabe, autre roi

germain : n'ayant pu s'assurer de sa personne, ils corrompirent un de ses domestiques, & l'engagèrent à l'assassiner. Si les anciens Romains avoient eu cette conduite, Rome ne seroit rien dans l'histoire.

Valentinien trop sévère.

On reproche à Valentinien plusieurs actes d'une rigueur excessive, qui approche de la tyrannie. Il avoit pour maxime, que *la sévérité est l'ame de la justice, & que la justice est l'ame de la souveraineté.* Mais il ignoroit que pour être véritablement juste, il faut n'être sévère qu'à l'égard du crime, & qu'en outrant la sévérité on tombe dans l'injustice. Le célèbre Prétextat, préfet de Rome, fort attaché au paganisme, connoissoit mieux les règles que l'autorité doit se prescrire. La douceur tempéra toujours son incorruptible équité, & l'on respecta toujours ses jugemens, comme une source du bien public. Il appaisa les troubles que le schisme d'Ursin avoit excités. Cette affaire scandaleuse doit être rapportée en peu de mots.

Prétextat, sage préfet de Rome.

Après la mort du pape Libère,

366. Le siège de

Rome excitoit déja l'ambition.

fameux pour avoir souscrit un formulaire des ariens, Damase fut élu canoniquement. La soif des honneurs & des richesses lui suscita un rival. Selon Ammien, les ambitieux tournoient leurs vues avec ardeur sur cette place éminente, qui, autrefois ne présentoit que des travaux & des dangers. » Ils voient, » dit-il, qu'elle leur procurera le » moyen de s'enrichir par les li- » béralités des dames, de se faire » porter sur des chars, de se mon- » trer superbement vêtus, d'avoir » une table mieux servie que celle » des rois : plus heureux, s'ils imi- » toient la vie de quelques prélats de » province, qui, par leur frugalité, » leur simplicité, leur modestie, » se rendent chers au dieu éternel, » & respectables à ses vrais adora- » teurs. «

Ursin le dispute à Damase : schisme scandaleux.

Ursin, diacre de l'église romaine, voulut enlever le pontificat à Damase, forma un parti, & reçut l'ordination. Il soutint un siège contre les partisans du pape. Une basilique où il s'étoit retranché, devint un champ de bataille. Cent trente-sept

personnes y périrent. L'empereur l'exila ; le préfet chassa les schismatiques à main armée ; mais le schisme ne fut entiérement éteint que plusieurs années après. On doit le regarder comme le prélude des maux affreux, que l'ambition fit naître au sein de l'église. Le mal, sans doute, étoit déja grand, puisque l'exemple de tant de saints évêques n'étoit plus une assez forte barrière. *Faites-moi évêque de Rome, & je me ferai chrétien.* Prétextat le disoit par plaisanterie, à la vue des scandales dont il fut témoin.

Origine & établissemens des Goths.

Tandis que Valentinien maintenoit la tranquillité en Occident, Valens troubloit l'Orient par le zèle de l'arianisme. En même temps il attiroit sur l'empire des ennemis capables de le renverser, les Goths déja célèbres & que nous verrons bientôt établir leur domination en Occident. La Scandinavie, (aujourd'hui Suède & Norwége,) appelée par les anciens *la pépinière des nations*, dont une province conserve encore le nom de Gothie, paroît aux savans les plus judicieux avoir

La Scandinavie.

été la première patrie de ce peuple. Quelques siècles avant l'ère chrétienne, il en étoit sorti pour former des établissemens ailleurs. Les Ruges, les Vandales, les Lombards, les Érules, peuplades gothiques, se fixèrent dans la Germanie. Le gros de la nation pénétra, au second siècle, jusques sur les bords des Palus-Méotides, s'y établit, & de-là étendit rapidement ses conquêtes. Sous le règne de Valens, les Goths possédoient la Dacie, (aujourd'hui la Valachie, &c.). On les distinguoit en Ostrogoths & en Visigoths; les premiers, établis sur le Pont-Euxin & vers les bouches du Danube; les autres le long de ce fleuve.

Qualités de ce peuple; ses rapports avec l'empire.

Beaux hommes, belliqueux, sensés, chastes, constans, ils se distinguoient de la foule des barbares par des qualités supérieures. Leurs princes ne portoient que le nom de juges, plus respectable à leurs yeux que celui de rois. Leurs lois, précises & claires, étoient invariablement observées. (Elles se trouvent dans le code Théodoric;

nous en parlerons ailleurs.) Claude II, Aurélien, Tacite, Probus, avoient réprimé cette nation conquérante. Galérius & Conſtantin en avoient tiré du ſecours. Les Goths s'étoient obligés de fournir quarante mille hommes de troupes auxiliaires, quand on les demanderoit. Julien les mépriſa. Après ſa mort, ils commencèrent de nouveau à ſe faire craindre. On leur paya des contributions, pour racheter la petite Scythie qu'ils ravageoient. Valens enſuite alluma la guerre par ſon imprudence.

Valens leur fait la guerre avec ſuccès.

Ils avoient envoyé des troupes à Procope, le croyant légitime empereur, comme parent de Julien. Trois mille Goths, enveloppés dans leur retraite, mourant de faim, mirent bas les armes, & furent traités en priſonniers. Leur roi Athanaric les redemanda, repréſenta en vain que leur détention étoit injuſte. L'empereur refuſa de les rendre. La guerre devint inévitable. Il s'y prépara du moins avec de ſages précautions. Son économie lui fournit aſſez de reſ-

sources, pour qu'il pût diminuer les impôts, loin de les augmenter. La supériorité de ses forces réduisit les barbares, après trois campagnes, à recevoir les conditions de paix qu'il leur imposa, & à s'obliger de ne point passer le Danube. Mais les Goths conservèrent leur ressentiment; ils attendirent des circonstances plus favorables: Valens succombera un jour sous leurs efforts.

Perfidie des Romains, à l'égard des Allemands & des Saxons.

D'un autre côté, Valentinien défit les Allemands à Sultz sur le Necker, & conclut ensuite un traité par lequel les deux peuples s'engagèrent à ne point entrer dans le pays l'un de l'autre. Les Romains violèrent cet engagement; ils construisirent des forts sur les terres des barbares. Ceux-ci taillèrent en pièces les travailleurs. Ainsi les traités, sans bonne foi, ne servoient qu'à préparer de nouveaux massacres. Les Saxons, autres barbares, qui avec des barques légères, remontoient les fleuves, & portoient au loin leurs brigandages, éprouvèrent aussi la perfidie des Romains. On

venoit de leur accorder une trève, on leur avoit permis de se retirer; on leur dressa cependant une embuscade, où ils périrent en se défendant avec fureur. Pour que ces indignités fussent utiles, il auroit fallu pouvoir exterminer des nations innombrables, d'autant plus terribles qu'on irritoit leur vengeance.

Autre affaire de Germanie.

Macrien, roi des Allemands, donna bientôt de nouvelles inquiétudes. Valentinien, pour le mettre aux prises avec des ennemis étrangers, sollicite le roi des Bourguignons, qui habitoient vers la source du Mein, à venir le joindre contre eux. Les Bourguignons arrivent au bord du Rhin; mais les Romains ne paroissent point. Après les avoir inutilement attendus, furieux de se voir trompés, ils massacrent tous les sujets de l'empire qui leur tombent entre les mains, & retournent chez eux sans avoir attaqué les Allemands.

Cruauté de Valentinien.

L'empereur n'épargnoit pas ses propres sujets. Emporté & violent, quoiqu'il publiât des ordonnances

très sages, il commettoit des injustices cruelles. Un gouverneur ayant demandé un meilleur poste: *Puisqu'il n'est pas content de sa place*, dit-il, *je vais lui en donner une autre ; qu'on lui tranche la tête.* L'ordre fut exécuté. Il faisoit nourrir de cadavres deux ours, dont il prenoit un soin tout particulier. Maximin, préfet des Gaules, possédoit sa confiance, homme sanguinaire, qui avoit le front de dire : *Personne ne doit se flatter d'être innocent, quand je veux qu'il soit coupable.* Les Romains se montrent plus barbares & plus vicieux de jour en jour

Deux rois assassinés en trahison par les Romains.

On les voit avec horreur se souiller par trahison du sang des princes. Para, roi d'Arménie, étant devenu suspect à Valens, le comte Trajan est chargé de le faire périr ; on l'invite à un festin ; on l'y assassine. Gabinius, roi des Quades, se plaint de ce que Valentinien fait bâtir un fort sur ses terres. On envoie dans le pays un fils du préfet Maximin, avec le titre de duc. Ce duc invite de même le roi, qui se livre à lui sans dé-

fiance, & qui eſt égorgé au ſortir de table.

Un meurtre ſi infâme occaſionna la mort de l'empereur. Les Quades paſſent le Danube, mettent tout à feu & à ſang. Valentinien, à ſon tour, porte le ravage dans leur pays. Ils lui envoient alors des députés pour demander grace. C'étoient les principaux de la nation, mais ſi mal vêtus & d'un extérieur ſi groſſier, qu'il parut douter ſi cette députation n'étoit pas une inſulte. Plus ils s'humilient, moins leurs excuſes font d'effet ſur lui. Tranſporté de colère, il leur parle avec violence, ſe rompt une veine, & expire bientôt après. » Il fut, dit M. le Beau, » la dernière victime de cette fou- » gueuſe colère, qui avoit coûté la » vie à un grand nombre de ſes ſu- » jets : prince guerrier, politique, » religieux, mais violent, hautain, » avare, ſanguinaire, & trop loué » peut-être par les auteurs chré- » tiens, qui par l'effet d'une pré- » vention trop ordinaire, lui ont » pardonné tous ſes défauts pour » une ſeule vertu qui leur étoit fa- » vorable «.

375. Mort de Valentinien I.

VALENS en Orient ; GRATIEN en Occident.

375. Gratien succède à Valentinien.

GRATIEN, fils aîné de Valentinien, âgé de seize ans, étoit auguste depuis sa neuvième année. Ce prince religieux, élève du poëte Ausone, nourri dans la piété & dans l'étude des lettres, plus que dans la science du gouvernement, joignoit à de bonnes qualités un caractère foible, un goût immodéré pour la chasse & pour les exercices où l'on brille par l'adresse, des penchans enfin trop peu compatibles avec les grands devoirs de la souveraineté. L'armée osa lui donner un collègue dans la personne de son frère Valentinien, enfant de quatre ans. Il montra de la modération en l'acceptant, & un bon cœur en le traitant comme son propre fils. Mais le commencement de son règne fut d'ailleurs souillé par une injustice énorme ; tant les princes sont exposés à s'égarer, quand leurs propres lumières ne suffisant pas,

Il fait mourir le comte Théodose, un grand homme.

ils se gouvernent, sans le savoir, par les passions d'autrui. Des intrigues de cour noircirent à ses yeux l'innocence même ; il fit exécuter à Carthage le comte Théodose, qui venoit d'étouffer en Afrique la révolte d'un prince Maure, qui avoit auparavant sauvé la Grande-Bretagne ; qui, dans toutes les occasions, s'étoit montré le plus ferme appui de l'empire ; & qui relevoit la gloire de ses triomphes par le mérite de la modestie. Le préfet Maximin fut vraisemblablement l'auteur de sa condamnation ; mais ensuite convaincu lui-même de plusieurs crimes, il eut la tête tranchée, ainsi que deux autres ministres de tyrannie. L'empereur renouvela l'ancien privilège des sénateurs, de n'être point mis à la question ; privilège que le barbare Maximin avoit toujours méprisé.

Maximin puni justement.

L'Orient devenoit tous les jours plus malheureux sous l'empire de Valens. Ce prince défiant, lâche & cruel, avoit quelque temps contenu ou dissimulé ses vices. En persécutant la religion catholique, il avoit

Valens n'est plus qu'un tyran.

du moins à d'autres égards donné des marques d'équité. Sa victoire sur les Goths lui faisoit honneur. Des avantages médiocres remportés sur le roi de Perse lui enflèrent l'ame. Il crut pouvoir n'écouter que ses flatteurs & ses passions : il immola tous ceux que lui dénonçoit la calomnie ; il se rendit inexorable dans l'exercice du despotisme, *parce que*, disoit il, *quiconque s'appaise facilement, s'écarte facilement de la justice.* La haine publique & de fréquentes conspirations prouvèrent combien sa maxime étoit fausse & son gouvernement injuste.

Conspiration de Théodote cruellement punie.

On soupiroit pour le moment où il cesseroit de vivre ; on consultoit la magie pour connoître son successeur. Théodore, un de ses secrétaires, homme respectable & chéri, se laissa tromper par les prestiges de quelques devins, qui lui annonçoient l'empire. Ce complot donna lieu à de terribles exécutions ; les innocens périrent, confondus avec les coupables ; le crime supposé de magie fit abandonner aux bourreaux ceux que l'on ne pouvoit accuser de crimes réels.

Alors les feux s'allumèrent pour le supplice des philosophes, la plupart infatués de visions absurdes. Avec leurs livres, on en brûla plusieurs de physique, de jurisprudence & même de littérature. Le célèbre Maxime, le maître de Julien, eut la tête tranchée à Ephèse. Il avoua qu'il étoit instruit de l'oracle en faveur de Théodore; mais il ajouta que l'honneur de la philosophie ne lui permettoit pas de trahir le secret de ses amis. » Sa mort, selon » M. le Beau, ne parut injuste qu'aux » zélés partisans de l'idolâtrie. « Le crime, pour lequel il mourut, ne paroît cependant ni constaté ni capital. Supposa-t-on qu'il falloit le punir alors d'avoir enseigné des erreurs à Julien?

Supplice de Maxime, & d'autres philosophes.

Tout ce que l'empire avoit souffert des barbares, n'est rien en comparaison de ce qui nous reste à raconter. Pour se former une idée juste de la révolution, il est nécessaire de connoître les Huns, dont elle fut proprement l'ouvrage, ce peuple si terrible, que l'historien des Goths, Jornandès, le dit né du

Les Huns vont causer une révolution.

commerce des diables avec des sorcières. Le savant M. de Guines a puisé dans la littérature chinoise les notions, qu'on ne pouvoit trouver ailleurs sur cette matière. Les Huns, absolument inconnus en Europe, où ils devoient causer tant de malheurs, étoient connus à la Chine plus de deux mille ans avant Jésus-Christ. Ils habitoient au nord de cet empire, cinq cents lieues de pays, d'occident en orient, jusqu'aux Tartares Mantchéous; & trois cents lieues, du septentrion au midi, jusqu'au Tibet & à la grande muraille de la Chine.

Ils étoient connus à la Chine depuis un grand nombre de siècles.

Ces Huns étoient également hideux & féroces; vivant de racines crues, ou de chair simplement mortifiée entre le dos du cheval & les membres du cavalier; regardant comme un sépulcre toute espèce d'habitation fermée; errant avec leurs troupeaux à travers les montagnes & les forêts; transportant leur famille sur des charriots; presque toujours à cheval, & ne combattant point à pied; d'une adresse prodigieuse à tirer de l'arc, même

Mœurs de ce peuple féroce.

en fuyant ; ſans lois pour l'uſage des femmes ; ne connoiſſant d'autre vertu qu'une valeur intrépide, & une rare fidélité à leur parole ; faiſant des incurſions continuelles ſur les terres de leurs voiſins, & cherchant avec ardeur à envahir des pays plus favoriſés de la nature que leurs déſerts. Les empereurs chinois avoient conſtruit la grande muraille d'environ quatre cents lieues pour ſe mettre à couvert de leurs entrepriſes. C'étoit, en un mot, ce que la Tartarie a jamais produit de plus redoutable.

Les Huns fondent ſur l'Europe.

Des guerres civiles s'étant allumées parmi les Huns, ceux du nord, vaincus, ſe retirèrent à l'occident. Pluſieurs hordes ſe réunirent vers la Sibérie. De nouvelles peuplades, qui fondoient ſur la Tartarie occidentale, les pouſſant vers le midi, ils paſsèrent le Wolga. Ils attaquèrent les Alains, établis aux environs des Palus-Méotides, (la mer de Zabache ou d'Azow ;) nation nomade comme eux, mais compoſée d'hommes bien faits & moins ſauvages ; barbares cependant qui

écorchoient leurs ennemis après les avoir tués ; & qui de la peau, enlevée avec la tête, faisoient des housses pour leurs chevaux. Les Alains se dispersèrent, les uns en-deça, les autres au-delà du Tanaïs (le Don), d'autres vers le Danube. Le vaste pays entre le Volga & le Tanaïs fut occupé par les Huns. Ils ne s'y fixèrent pas long-temps.

Ils chassent les Alains, ensuite les Goths.

Avides de nouvelles conquêtes, ils franchirent le Tanaïs, massacrèrent les Alains & les barbares du voisinage, ou les forcèrent de se joindre à eux. Ils chassèrent les Ostrogoths au-delà du Boryssthène (le Dnieper,) ensuite du Niester. Enfin ils attaquèrent les Visigoths, qu'ils firent reculer jusqu'au Danube. » Il sembloit, dit Montesquieu, » que ces nations se précipitassent » les unes sur les autres ; & que » l'Asie, pour peser sur l'Europe, » eût acquis un nouveau poids. «

376. Les Visigoths demandent le passage du Danube.

Les Goths, dont le roi Ermanéric avoit étendu les conquêtes, depuis le Danube jusqu'à la mer Baltique, saisis de terreur, se figurant les Huns comme des monstres

qui venoient dévorer les hommes, ne penſoient qu'à trouver un aſyle contre leur furie. Les Viſigoths, au nombre de près de deux cents mille, ſe préſentent ſur le rivage du Danube. Ils conjurent les Romains de leur permettre le paſſage, de les recevoir dans l'empire en qualité de ſujets; ils s'offrent à le défendre juſqu'à la mort. On envoie prendre les ordres de Valens. Flatté d'acquérir un peuple entier de ſoldats, ſans prévoir qu'ils pourroient devenir bientôt de formidables ennemis; il leur accorde un établiſſement en Thrace, à condition qu'ils remettront leurs armes avant de paſſer le fleuve, & que leurs enfans ſeront diſperſés en Aſie pour ſervir d'otages. Mais les Romains s'empreſſent plus à les dépouiller, qu'à les déſarmer au paſſage. Les barbares, profitant de leur funeſte avarice, conſervent preſque tous leurs épées & leurs javelots: ils les achetoient volontiers en abandonnant tout le reſte; ils ſacrifioient même l'honneur de leurs femmes & de leurs filles. On fait monter le nom-

Valens les reçoit.

bre de leurs guerriers, seulement à deux cents mille hommes.

Les Ostrogoths passent malgré lui.

Parurent ensuite les Ostrogoths, après avoir campé quelque temps aux environs du Niester. Cette multitude d'hôtes dangereux parut trop à craindre : on rejeta leur demande. Mais tandis que les troupes s'éloignoient du Danube pour escorter les premiers venus, qu'on vouloit éloigner du fleuve, les autres le passèrent sans obstacle. Dès-lors plus de barrière entre les Romains & la nation qui les menaçoit depuis long-temps.

Ces barbares maltraités pillent la Thrace.

Ces barbares étant une fois dans l'empire, il falloit veiller sur eux avec prudence, & ne pas les irriter par des traitemens injustes. Lupicin, comte de la Thrace, fit tout le contraire. Il les laissa manquer de tout, les réduisit à vendre leurs propres enfans pour des nourritures détestables ; tels que des chiens ; il les mit en fureur par une perfidie qui fut le signal de la révolte. Il avoit invité à un festin Fritigerne & les principaux chefs des barbares. Tout-à-coup on entend les cris de

de leurs gardes que les Romains massacroient. Les Goths qui étoient hors de la ville, déja furieux de de ce qu'on les empêchoit d'acheter des vivres au marché, accourent en armes. Le tumulte augmente, Fritigerne voit le péril avec un sang froid admirable : *cette querelle entre les deux nations*, dit-il, *pourroit avoir de funestes conséquences, si nous n'allons rétablir le calme en nous montrant.* Aussi-tôt il sort l'épée à la main avec les autres chefs; il rejoint ses guerriers, se met à leur tête, & se déclare l'ennemi des Romains. Marcianopolis en Mésie fut le théâtre de cette scène. Les Goths inondent bientôt la Thrace, y répandent la désolation & la terreur. Ils invitent les Huns & les Alains, qui les avoient chassés de leurs terres, à grossir leur armée & à partager les dépouilles : c'est en se réunissant que les barbares devenoient si forts.

Valens conclut la paix avec Sapor, pour venir en personne défendre la Thrace. Follement persuadé que les Goths seroient les

Valens marche contre eux avec de mauvaises troupes.

défenseurs de l'empire, il avoit licentié la plupart des anciennes troupes; il avoit exigé une taxe, au lieu des soldats que devoient fournir les villes & les provinces; enfin, il avoit attiré l'ennemi, & s'étoit privé du secours le plus nécessaire. De nouvelles troupes, levées à la hâte, composèrent son armée. Cependant on avoit grand besoin de courage & de discipline.

378. Il néglige le secours de Gratien, & perd la bataille d'Andrinople.

Il arrive à Constantinople, dont les environs étoient déja infestés par les barbares. Gratien, vainqueur des Allemands, marchoit en personne à son secours. La jalousie & la vanité l'empêchent de l'attendre; il veut avoir tout l'honneur de la victoire. La bataille d'Andrinople trompe cruellement ses espérances. Fritigerne emploie avec succès la ruse & la valeur, & taille en pièces les Romains. Valens périt. Les circonstances de sa mort sont incertaines.

Circonstances incertaines de sa mort.

On raconte qu'étant blessé, il se retira dans une chaumière, & que les Goths y mirent le feu sans savoir qu'il y étoit. On ajoute que le peuple d'Antioche qui le haïssoit,

avoit coutume auparavant de dire, par maniere d'imprécation : *Qu'ainſi Valens puiſſe être brûlé vif.* Le rapport de l'imprécation avec le feu de la chaumière, ſuffiſoit pour rendre ce récit le plus commun, puiſqu'il approche le plus du merveilleux.

Si les Goths avoient connu l'art des ſiéges, toute la Thrace devoit être ſubjuguée. Ils ne connoiſſoient pas même les machines que l'on y employoit. Une énorme pierre, lancée du rempart d'Andrinople, étonna tellement leur bravoure, qu'ils auroient pris la fuite, s'ils n'avoient été retenus par les généraux. Andrinople, Périnthe, Conſtantinople, furent attaquées ſans ſuccès. Mais ils étendirent au loin leurs ravages. D'autres barbares s'étant joints à eux, ils pénétrèrent juſques dans l'Achaïe, d'une part, & dans la Pannonie, de l'autre. Fritigerne, étonné de ne point trouver de réſiſtance, admiroit l'imprudence des Romains, qui ſe croyoient les maîtres d'un pays qu'ils ne ſavoient pas défendre : *ils le poſsèdent ſans doute*, diſoit-il, *au même titre que des trou-*

Les Goths échouent dans les ſiéges par ignorance.

Mais ils portent le ravage depuis la Grèce juſqu'à la Pannonie.

peaux poſsèdent les prairies où ils paiſſent.

Principe des barbares.

Ces mots expriment le premier principe de tous les barbares du nord. Ils croyoient que la force faiſoit le droit; que ce qu'on enlevoit avec l'épée étoit légitimement acquis; que ce qu'on ne pouvoit défendre avec l'épée étoit légitimement perdu. Ces féroces conquérans, accoutumés dès l'enfance à braver la mort, & à regarder comme un bonheur de mourir les armes à la main, devoient bientôt mépriſer un peuple d'eſclaves, & des princes mous, faſtueux & imprudens. Les barrières de l'empire une fois rompues, ils devoient le démembrer comme la proie du plus fort.

GRATIEN & VALENTINIEN II en Occident ; & THÉODOSE en Orient.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'élévation de Théodoſe, juſqu'à la mort de Gratien.

GRATIEN, arrivé à Conſtantinople, ſentant le beſoin qu'il avoit d'un puiſſant appui, jeta les yeux ſur Théodoſe, fils de ce grand général dont il avoit ordonné le ſupplice. Théodoſe, après la mort de ſon père, s'étoit retiré en Eſpagne ſa patrie, où il ſe rendoit également cher & reſpectable par ſa conduite. Quoiqu'il eût acquis dans les armées une réputation brillante, il vivoit tranquille dans l'obſcurité d'une campagne. Ce qui lui fait peut-être le plus d'honneur, c'eſt qu'on

379. Gratien s'aſſocie Théodoſe, & lui cède l'empire d'Orient.

le jugeoit incapable de vouloir venger un père illustre, victime de l'injustice.

On le rappelle; on lui donne le commandement des troupes. Il défait une armée de Goths & de Sarmates, près du Danube. L'empereur le fait son collégue, & lui cède l'empire d'Orient, auquel il ajoute une partie considérable de l'Illyrie, la Dacie, la Mésie, & toute la Grèce, pays que désoloient les barbares.

Qualités de Théodose.

Le nouvel auguste, âgé de trente-deux ans, ne manquoit ni de courage ni de magnanimité; à plusieurs égards il étoit digne du rang suprême. *L'essentiel pour un bon prince*, disoit-il, *n'est pas de vivre long-temps, mais de bien vivre.* Sa femme Flaccille l'excitoit sans cesse à la vertu, & lui en donnoit l'exemple. Elle lui disoit souvent: *n'oubliez jamais ce que vous avez été, & ce que vous êtes.*

Reproches que lui fait Zosime.

Zosime peint Théodose comme un prince voluptueux, injuste, environné de bouffons & d'eunuques qui le gouvernoient; ne méritant par lui-même aucun éloge, redevable à ses généraux de toute sa

gloire. Mais la partialité de cet auteur contre les princes chrétiens rend son témoignage fort suspect.

Il reproche avec plus de raison à Théodose d'avoir multiplié les commandemens, déja trop à charge au public par leur nombre; & d'avoir reçu les barbares dans les troupes, dont ils ne pouvoient qu'altérer la discipline, en apprenant l'art de vaincre les Romains. Une infinité de Goths vinrent de l'autre rive du Danube, comme soldats de l'empire; ils ne furent que des ennemis pour la plupart. Les faits fixeront notre jugement sur Théodose.

Les barbares admis dans les troupes.

Indiquons ici quelques-unes de ses premières lois, qui ont un rapport particulier à l'ordre général de la société. Ayant reçu le baptême dans une maladie dangereuse, la seconde année de son règne, il s'occupa sérieusement des intérêts de la religion. Une loi adressée au peuple de Constantinople porte, qu'il veut que tous ses sujets professent la foi catholique sur la Trinité, & que ceux qui ne la suivent point

Zèle de Théodose en faveur de la religion.

Il proscrit l'arianisme.

soient appelés ignominieusement hérétiques ; *en attendant*, ajoute-t-il, *qu'ils éprouvent la vengeance de Dieu & la nôtre, selon ce que la divine providence daignera nous inspirer.* Il ordonne, par une autre loi, de suspendre toute procédure criminelle pendant le carême. Son motif est que *les juges ne doivent pas punir les criminels, dans un temps où ils attendent de Dieu la rémission de leurs propres crimes.* Motif d'autant moins digne d'un législateur, que tout acte de justice est conforme aux lois de Dieu, & que celui-là sur-tout doit être prompt pour être efficace. A l'exemple de Valentinien, il fait grace, en l'honneur de la fête de Pâques, à tous les criminels, excepté les crimes énormes. On voit que des idées fausses de dévotion influoient déja beaucoup dans les affaires civiles & politiques. C'étoit un grand mal, qui deviendra toujours plus grand, à mesure que l'on perdra de vue les vrais principes du gouvernem en

Il ordonne de suspendre les procédures criminelles en carême.

Il veut que l'on fasse grace aux criminels à la fête de Pâques.

Peine du talion pour les faux accusateurs.

Une loi vraiment avantageuse tend à proscrire l'abus affreux des délations, que tant de princes

avoient condamné sans le détruire ; elle ordonne que l'accusateur soit détenu prisonnier, pour subir la peine du talion, s'il est reconnu calomniateur ; & que le procès soit promptement jugé, afin que le coupable ne tarde point à être puni, & l'innocent à obtenir sa délivrance.

Concussions réprimées dans les provinces.

L'empereur défendit aux officiers envoyés dans les provinces, d'y faire aucune acquisition, d'y recevoir aucun présent ; il fit les meilleures ordonnances, pour empêcher les concussions des magistrats. Quelques-uns de ses prédécesseurs avoient fait la même chose, mais avec peu de fruit, parce que les lois ne sont bonnes qu'autant qu'elles sont exécutées. Et peuvent-elles s'exécuter sous de mauvais gouvernemens ?

Lois, trop rigoureuses & inefficaces contre les hérétiques.

A en juger par celles de Théodose, l'hérésie semble pour jamais détruite. Il interdit aux hétérodoxes toute assemblée, même dans les maisons particulières. En cas qu'ils en tiennent, il permet aux catholiques d'employer contre eux les voies

de fait. Il déclare les apoſtats & les manichéens incapables de teſter, & de recevoir aucune donation teſtamentaire. Il va juſqu'à déclarer dignes de mort les manichéens, qu'il abhorroit. Il convoque coup ſur coup pluſieurs conciles, pour fixer la foi, déja fixée par de nombreuſes déciſions. Mais, ſans parler de l'inconvénient énorme des voies de fait permiſes aux particuliers, nous obſerverons ſeulement que Théodoſe renouvela ces lois preſque chaque année, tant elles remédioenit peu au mal. Trop ignorant pour avoir des idées juſtes ſur des matières ſi délicates, il croyoit peut-être que les opinions religieuſes changent au gré d'un maître abſolu. Ce n'étoit certainement pas le ſentiment de Lactance, ni celui des anciens Pères de l'égliſe.

Gratien révolte les païens par ſa conduite.

Gratien montroit le même zèle & encore moins de prudence. Loin de tolérer, comme ſon père Valentinien, un culte qu'il n'avoit pas la force d'abolir, il irrita le paganiſme par des coups violens. L'autel de la Victoire fut abattu dans

le ſénat, les revenus des pontifes confiſqués, les privilèges des prêtres & des veſtales anéantis. En vain les ſénateurs païens préſentèrent une requête, pour faire changer ces diſpoſitions. Prévenu par ſaint Ambroiſe, évêque de Milan, qui eſpéroit la ruine totale de l'idolâtrie, l'empereur refuſa même d'entendre les députés. Le refus du titre de grand-pontife, aliéna encore les eſprits. Tous les empereurs chrétiens l'avoient porté juſqu'alors; & ſi ce titre les engageoit à quelques ménagemens pour l'ancienne religion, il les rendoit du moins plus reſpectables aux yeux de ſes partiſans.

Il donne ſa faveur aux barbares.

Une famine déſola Rome, & l'on ne manqua pas de l'attribuer à la vengeance des dieux. Gratien, ſe voyant expoſé à la haine de ſes ſujets, prodiguoit les faveurs à des Alains, à d'autres barbares, qu'il aimoit ſur-tout comme chaſſeur, pour leur adreſſe à tirer de l'arc; il leur donnoit les places de la cour & de l'armée, il portoit même leur habillement. Tout ſe diſpoſoit

Maxime, proclamé empereur, marche contre lui.

à une révolte. Maxime, qui commandoit dans la Grande-Bretagne, profita des circonstances. Ses troupes, ne voulant plus reconnoître pour empereur celui qu'elles accusoient de méconnoître les Romains, proclamèrent Maxime & le revêtirent de la pourpre. Il la désiroit; il parut ne l'accepter que malgré lui. L'hypocrisie, quoique honteuse, est souvent chère à l'ambition.

383. Gratien abandonné & assassiné.

Bientôt Maxime traverse la Gaule septentrionale, & rencontre près de Paris l'armée de Gratien. Ce prince, abandonné de ses soldats, s'enfuit précipitamment vers les Alpes. On lui ferme par-tout les portes. Il se déguise pour échapper à ses ennemis; il ne trouve que des traîtres, & il meurt assassiné. La prévention peut avoir eu part aux éloges que lui prodigue saint Ambroise. Les historiens, en général, le peignent cependant comme un prince chaste & modéré, quoique Philostorge, arien, l'ait comparé à Néron.

Mérite & crédit de S. Ambroise.

C'étoit un grand avantage pour l'église, qu'Ambroise respecté &

chéri des princes, uniſſant à beaucoup d'eſprit l'aſcendant des antiques vertus, affermît la religion encore plus par ſes exemples que par ſon autorité. Si l'on n'approuve pas également tous les principes & toutes les démarches de ſon zèle, on ne pourra ſuſpecter les intentions d'un homme, qui ſe faiſoit un devoir de vendre les vaſes ſacrés pour le ſoulagement des malheureux.

Comment il étoit devenu évêque.

La manière dont il étoit devenu évêque en 374, n'étant pas encore baptiſé, prouve l'empire qu'il devoit avoir ſur les eſprits. Une violente animoſité entre les catholiques de Milan & les ariens, rendoit l'élection fort difficile. On s'échauffoit juſqu'à commencer une ſédition. Ambroiſe, gouverneur de la province ſe préſente à l'égliſe, & tâche par ſon éloquence d'inſpirer des ſentimens de concorde. Les deux partis le proclament évêque. Il ſe retire auſſi-tôt; il tente tous les moyens imaginables d'éluder l'élection; il fait même entrer publiquement chez lui, dans cette vue, des femmes déshonorées. Le peuple

s'obſtine ; & l'empereur Valentinien, alors abſent, envoie ſes ordres conformes au vœu de la ville.

CHAPITRE II.

Depuis l'accommodement de Valentinien II avec Maxime, jusqu'au massacre de Thessalonique.

VALENTINIEN II, frère de Gratien, n'avoit que douze ans, & sa mère Justine gouvernoit pour lui. La foiblesse de l'état ne permettant point de soutenir une guerre, il conclut un accommodement avec Maxime, qui eut la Gaule, l'Espagne, la Grande-Bretagne, & qui lui assura la possession des autres provinces. Théodose reconnut lui-même le titre illégitime d'un tyran qu'il ne pouvoit encore détrôner.

383. Valentinien II s'accommode avec Maxime.

Ce prince, souvent vainqueur des barbares, travailloit toujours à affermir sa puissance. Il joignoit aux soins de la guerre ceux de la législation, mais quelquefois avec trop peu de sagacité, pour être un grand législateur. On remarque ici

Lois de Théodose sur les mariages entre cousins-germains.

une loi par laquelle il défend, ſous peine du feu, les mariages entre couſins-germains, à moins que l'on n'ait obtenu du prince une diſpenſe. Attacher la peine du feu à des alliances long-temps permiſes, & les permettre encore par diſpenſe, après y avoir attaché la peine du feu, c'eſt une bizarrerie choquante. Juſtinien rétablit l'ancien droit par rapport à ces mariages. Le droit canonique a maintenu la prohibition de Théodoſe ; & y en a ajouté beaucoup de nouvelles avec le temps.

384. Mort de Prétextat.

La guerre entre l'ancienne & la nouvelle religion de l'empire agitoit encore l'état, malgré tant d'édits favorables au chriſtianiſme. Prétextat, le plus ferme appui de l'idolâtrie, parce qu'il en étoit le plus vertueux partiſan, mourut eſtimé des chrétiens eux-mêmes.

Symmaque, ſon ſucceſſeur, fait une remontrance à Valentinien.

Symmaque, nouveau préfet de Rome, hérita, en quelque ſorte, de ſes ſentimens. Il eut le courage d'écrire à Valentinien, au ſujet de pluſieurs intrigans parvenus aux dignités, que *les honnêtes gens ne man-*

quent jamais pour remplir les poſtes; qu'afin de les diſcerner, il faut écarter d'abord ceux qui briguent, & que parmi les autres ſe trouveront sûrement ceux qui méritent. M. le Beau ſoupçonne qu'un reſcrit adreſſé à Symmaque, ſervit de réponſe à cette remontrance. En voici les termes, ſelon ſa traduction : *Il n'eſt pas permis de raiſonner ſur la déciſion du ſouverain ; c'eſt offenſer la majeſté impériale que de douter du mérite d'un homme qu'elle a honoré de ſon choix.* Ici, l'on voit tout l'orgueil du deſpotiſme ; là, toute la liberté d'un magiſtrat zélé pour le bien public.

Réponſe deſpotique.

Malheureuſement ce magiſtrat n'avoit pas moins de zèle pour l'idolâtrie ; ſoit qu'il la crût bonne en elle-même, ſoit plutôt qu'il la crût liée à la conſtitution de l'empire. En qualité de préfet, il préſente à l'empereur une requête au nom du ſénat, pour le rétabliſſement de l'autel de la Victoire & des privilèges du ſacerdoce. Il inſiſtoit ſur la tolérance de Conſtantin, de Jovien & de Valentinien I.

Requête de Symmaque en faveur de l'idolâtrie.

Il attribuoit l'ancienne prospérité de Rome au culte des dieux, & ses malheurs récens à leur vengeance.

Il faisoit parler cette capitale du monde, qui demandoit du temps pour examiner le nouveau culte, qui se plaignoit qu'on lui fît injure en voulant la corriger dans sa vieillesse. Il insinuoit d'ailleurs que c'étoit de part & d'autre le même Dieu adoré sous différens noms: idée philosophique dont les idolâtres n'étoient pas moins éloignés que les chrétiens.

Saint Ambroise la fait rejeter.

Saint Ambroise dressa aussi-tôt une requête contraire, où il soutenoit éloquemment la cause du christianisme, où il s'élevoit avec force contre l'injustice des païens : » Ils se » plaignent de leurs pertes, écri- » vit-il à l'empereur, eux qui n'ont » jamais épargné notre sang, & qui » ont renversé nos églises. Ils de- » mandent des privilèges, eux qui, » sous Julien, nous ont refusé la » liberté commune de parler & » d'enseigner. « Sa réponse à Symmaque est encore plus vive. Le conseil avoit opiné conformément

à la demande du préfet. Le jeune Valentinien se régla sur l'avis d'Ambroise, & la requête fut rejetée. Il falloit s'en tenir là : les chrétiens étoient satisfaits. Cependant des calomniateurs tentèrent de perdre Symmaque. Il se justifia par le témoignage même du pape Damase, aussi-bien que par celui de toute la ville.

Valentinien favorable à l'arianisme.

Si quelque chose avoit pu empêcher le triomphe du christianisme, ç'auroient été les divisions fatales des chrétiens. Justine, mère de Valentinien II, maîtresse de son esprit, arienne obstinée, lui inspira sans peine ses erreurs. Elle vouloit procurer à la secte une église dans Milan. L'empereur la demande à l'évêque : Ambroise la refuse ; *car de quel droit*, dit-il, *ôteroit-on à Dieu sa maison, tandis qu'on n'a pas le droit de l'ôter à un particulier ?* On envoie des soldats avec ordre de s'en emparer : Ambroise les excommunie, & la plupart se retirent. L'eunuque Calligone, grand-chambellan, vient de la part de son maître, faire au prélat de sanglans reproches :

Saint Ambroise lui refuse une église pour les ariens.

quoi ! vous osez désobéir à l'empereur, lui dit-il ? *je vais vous abattre la tête.* Le saint lui répond : *Frappe, je suis prêt à mourir ; tu feras l'office d'un eunuque, & moi celui d'un évêque.* Dès-lors Valentinien le regarda comme son ennemi. Les seigneurs de sa cour le priant d'aller à l'église pour faire la paix, *Je crois*, leur dit-il, *que si Ambroise vous l'ordonnoit, vous me livreriez à sa discrétion, pieds & mains liés.* Maxime s'intéressa en faveur des catholiques, & la persécution cessa, parce qu'on le redoutoit.

Zèle affecté de Maxime.

Cet usurpateur avoit toujours affecté un grand zèle de religion. Dès le commencement, sa cour, qu'il tenoit à Trèves, étoit remplie d'évêques, dont l'affluence sembloit justifier sa révolte. Selon Sulpice Sévère, auteur ecclésiastique du temps, ils prostituoient leur dignité à la flatterie. Mais saint Martin de Tours soutint l'honneur de l'épiscopat, en ne paroissant jamais devant Maxime que comme un vrai ministre de Dieu, pour le bien des hommes, & pour la gloire de la

religion. Modèle de patience & de charité, il enſeigna ſur-tout par ſon exemple la manière dont il falloit corriger l'erreur.

La ſecte des Priſcillianiſtes, ſemblable à pluſieurs autres auxquelles on donna le nom de manichéiſme, faiſoit du bruit en Eſpagne où elle étoit née. La ſpiritualité & le rigoriſme dont elle ſe piquoit, ne la garentirent pas du reproche, ſouvent haſardé trop légérement, de favoriſer de honteuſes & ſecrètes débauches. Priſcillien, évêque eſpagnol, ſon auteur, devoit être condamné dans un concile de Bordeaux. Il refuſa de répondre, en appela à l'empereur, & fut conduit à Maxime avec ſes diſciples. Idace & Ithace, deux évêques furieux, le pourſuivent avec l'acharnement du fanatiſme. Martin s'oppoſe en vain à la violence. Malgré ſes raiſons, ſes remontrances & ſes prières, Maxime condamne à mort les Priſcillianiſtes. Tel fut le fruit du zèle meurtrier de ces prélats, de ce faux zèle que le ſauveur du monde avoit ſi clairement réprouvé, &

Priſcillianiſtes condamnés à mort, à l'inſtigation de deux évêques.

Saint Martin s'y oppoſe inutilement.

qui outrageoit également la raiſon & l'évangile. L'égliſe en témoigna une juſte horreur; les deux évêques furent excommuniés. L'expérience démontra l'abſurdité de leurs principes; car les partiſans de Priſcillien l'honorèrent comme un martyr, & ſon héréſie ſe perpétua juſqu'au milieu du ſixième ſiècle. Preſque toujours la perſécution a produit le même effet. Nous n'en verrons que trop d'exemples.

Effet de la perſécution.

388. Maxime veut dépouiller Valentinien.

Maxime, ſous un maſque de zèle & de piété, couvroit de nouveaux deſſeins d'uſurpation. Il menaça Valentinien de la guerre, s'il continuoit de favoriſer l'arianiſme; vain prétexte pour envahir ſes états. Ambroiſe fut envoyé, comme négociateur, à cet ardent catholique, & ne fit que l'aigrir, en refuſant de communiquer avec les évêques coupables du ſupplice de Priſcillien. Tout-à-coup maxime paſſe les Alpes. Le jeune empereur ſe réfugie auprès de Théodoſe. Celui-ci prend les armes. Il groſſit ſon armée d'une multitude de barbares endurcis à la fatigue, mais toujours diſpoſés à

la trahiſon. Il remporte dans la Pannonie deux victoires ſur Maxime, qui auroit peut-être été invincible, avec ſes nombreuſes troupes, s'il avoit eu la prudence de ſe tenir derrière les Alpes Juliennes. On le pourſuit; on l'arrête près d'Aquilée, on le conduit au vainqueur. Théodoſe, après quelques reproches, alloit lui pardonner, ſelon la plupart des hiſtoriens; lorſque les officiers l'enlevèrent de ſa préſence, & lui firent trancher la tête, probablement parce qu'il crut devoir ſacrifier cette victime. Les païens s'étoient déclarés pour l'uſurpateur dans l'eſpérance qu'il rétabliroit leur religion; & Symmaque prononça lui-même ſon éloge : les chrétiens étoient contre lui, parce qu'il avoit ordonné de rétablir la ſynagogue des Juifs, brûlée par la populace de Rome.

Il eſt vaincu par Théodoſe, & tué.

Les chrétiens étoient contre lui, à cauſe d'une ſynagogue rebâtie.

Cependant une ſynagogue ayant été détruite de même à Callinique par des chrétiens, & un temple d'hérétiques par les moines, Théodoſe ordonna de les rebâtir & de punir de telles violences. Ambroiſe,

Violences des chrétiens que ſaint Ambroiſe empêche de punir.

qui venoit de le dissuader de rendre au sénat l'autel de la Victoire, obtint encore la révocation de cet ordre, qu'il jugeoit contraire à la loi divine. Il écrivit au prince, » que les chrétiens seroient prévaricateurs, s'ils obéissoient, ou » martyrs, s'ils aimoient mieux » obéir à Dieu. On avoit laissé » impunies (ajoutoit-il) les violences tant de fois exercées contre » l'église : quelle honte pour un » empereur chrétien, qu'on pût » lui reprocher de n'armer son bras » que pour venger les hérétiques & » les Juifs ! « Il étoit cependant nécessaire, & l'expérience le prouva bientôt, de réprimer une licence dont les effets sont toujours aussi dangereux que condamnables.

Ces violences sont enfin défendues par une loi.

Quelques chrétiens, enhardis à détruire & à piller les synagogues, commirent de si grands excès, que Théodose fut obligé dans la suite de les faire punir sévèrement. Il déclara que la secte judaïque n'étant proscrite par aucune loi, devoit avoir par tout le monde le libre exercice de sa religion.

Modéré

Modéré dans la victoire, il avoit rendu tout l'Occident au jeune Valentinien. Pendant trois années de séjour en Italie, il gouverna pour lui, comme un père ou un tuteur. C'est alors que le projet de détruire le paganisme fixa principalement ses soins. Il vint à Rome; il exhorta les sénateurs à embrasser une religion, *dont la morale, également simple & sublime, peut élever sans étude le dernier des hommes au-dessus des plus grands philosophes.* On lui représenta que Rome, depuis près de douze siècles, subsistoit avec gloire sous la protection de ses dieux; & qu'*il y auroit de l'imprudence à les abandonner pour une religion nouvelle, qui, peut-être, ne produiroit pas d'aussi grands biens.* Il congédia les sénateurs, après avoir déclaré que le trésor public ne fourniroit plus aux frais de sacrifices impies, l'état ayant besoin de soldats & non de victimes. C'étoit fermer les temples, que de supprimer les fonds destinés aux sacrifices.

Théodose gouverne pour le jeune Valentinien.

389. Il veut détruire l'idolâtrie.

Les temples fermés ou abattus.

Théodose permit encore d'abattre les monumens de l'idolâtrie,

Violences à Alexandrie & ailleurs.

réservant néanmoins les statues pour l'ornement de la ville. Il envoya de toutes parts des ordres sévères. Théophile, évêque d'Alexandrie, mit dans l'exécution une ardeur qui excita des séditions. Les Égyptiens, peuple toujours excessivement superstitieux, virent démolir leurs temples; ils virent avec horreur démasquer les fourberies de leurs prêtres, dont les statues creuses facilitoient l'imposture des oracles. Les mêmes ordres s'exécutèrent en Syrie. La résistance fut si forte en quelques endroits, que l'on se contenta d'y fermer les temples. Comme la religion populaire étoit, en quelque sorte, attachée aux objets sensibles, elle devoit tomber avec ces objets de son culte.

Sacrifices particuliers rigoureusement défendus.

Une loi de l'empereur (en 392) défend à tout homme de faire même aucun sacrifice & aucune offrande, dans l'intérieur de sa maison; d'allumer des cierges, de brûler de l'encens, de suspendre des guirlandes, en l'honneur de ses dieux domestiques; elle déclare criminel de lèse-majesté quiconque osera sacri-

fier, ou consulter les entrailles des victimes; elle ordonne la confiscation de la maison où l'on aura offert de l'encens, & de la terre où l'on aura orné les arbres de bandelettes : elle enjoint aux officiers, aux *défenseurs* des villes, de déférer les coupables; & condamne les magistrats & leurs subalternes à trente livres d'or, s'ils ne font pas leur devoir. Malgré des lois si rigides, les sacrifices particuliers continuèrent long-temps, & même quelques solemnités païennes.

Théodose établit des *inquisiteurs* pour la recherche des hérétiques. Il chassa de Rome les manichéens, comme infâmes ; il ordonna que leurs biens fussent distribués au peuple après leur mort. Le pape Sirice, imitant cette rigueur, défendit de recevoir à la communion aucun de ceux qui auroient suivi leur hérésie ; & en cas qu'ils fussent vraiment convertis, il ordonna de les enfermer dans des monastères, où ils feroient une rude pénitence, & de ne leur accorder l'Eucharistie qu'à la mort. Ce n'étoit pas rendre

Inquisiteurs pour la recherche des hérétiques.

Manichéens poursuivis.

les conversions faciles. Le nom de manichéens devint commun à des sectes innombrables de fanatiques, toujours accusées de secrètes abominations. Le manichéisme, l'une des plus anciennes hérésies, avoit proprement pour base la doctrine des Perses sur le bon & le mauvais principe. Saint Augustin en fut infecté dans sa jeunesse.

Inconvéniens de ces lois pénales.

Sans examiner jusqu'où les princes peuvent étendre avec sagesse le droit de sévir en matière de religion, j'observe en historien que les lois de Théodose occasionnèrent des excès intolérables; car chacun se croyant en droit de tuer les manichéens comme des proscrits, il fut obligé de le défendre sous peine de mort. Rien n'est plus dangereux que d'armer un fanatisme pour détruire un fanatisme; rien n'est plus difficile que de trouver le point où des lois pénales, de cette nature, ne sont contraires ni à l'intérêt de la religion, ni aux droits de la société.

Trop peu de sagesse dans la législation.

Il s'en falloit bien qu'on eût alors assez de lumières, pour que les lois

dictées par le zèle religieux fussent conformes aux vrais principes de la législation. Les Ordonnances politiques s'en écartoient beaucoup elles-mêmes. Théodose en fit une qui ordonnoit à toute personne revêtue de dignité civile ou militaire, de ne paroître en public que sur un char attelé de deux ou de quatre chevaux; & une autre, qui permettoit l'intérêt à douze pour cent par année, & condamnoit les usuriers à rendre le quadruple de ce qu'ils prendroient de plus.

CHAPITRE III.

Fin du règne de Théodoſe.

390. Maſſacre de Theſſalonique, ordonné par Théodoſe.

LE fameux maſſacre de Theſſalonique obſcurcit la gloire que Théodoſe avoit acquiſe, & par ſon zèle, & par ſes exploits. Theſſalonique, capitale de l'Illyrie, étoit pleine d'un peuple licencieux, paſſionné pour les ſpectacles. Le commandant ayant mis en priſon un cocher du cirque, très-puniſſable, & refuſant de le rendre, au temps où devoient ſe faire les courſes, fut tué dans une ſédition, avec pluſieurs des principaux officiers. A cette nouvelle, l'empereur ſe livra aux tranſports de ſa colère. Il fut appaiſé ou parut l'être par les évêques d'un concile de Milan. Mais Rufin, ſon favori, courtiſan adroit, hypocrite, qui en impoſoit à Symmaque, qui avoit même gagné l'amitié de ſaint Ambroiſe; Rufin & ſes partiſans l'excitèrent à

faire un exemple; & il ordonna le massacre des Thessaloniciens. Cet ordre barbare ne fut que trop bien exécuté. On rassembla les habitans dans le cirque, comme pour un spectacle; on fit main basse sur eux, sans distinction d'âge ni de sexe. Sept mille, selon les uns, quinze mille, selon les autres, la plupart sans doute innocens, furent immolés à une atroce vengeance.

Saint Ambroise le soumet a la pénitence.

C'étoit le cas où la charité chrétienne devoit animer le zèle épiscopal en faveur de l'humanité. Saint Ambroise avoit acquis tout l'ascendant que les vertus, dans un ministre de l'église, peuvent prendre sur un prince religieux. Il avoit même fait sortir l'empereur du sanctuaire, comme d'un lieu sacré où les prêtres seuls pouvoient avoir place, quoique l'usage contraire fût établi à Constantinople. Après le massacre de Thessalonique, il lui refusa l'entrée du temple où l'on adore le dieu de paix. Ce prince alléguant l'exemple de David : *Puisque vous avez imité sa faute*, lui répondit-il, *imitez sa pénitence*. Théo-

doſe ne réſiſta point. Après huit mois de retraite, pénétré de repentir, il demanda inſtamment d'être réconcilié. L'évêque voulut que, pour prévenir les effets de la colère, il ordonnât par une loi, que les ſentences de mort & de confiſcation ne ſeroient exécutées que trente jours après qu'on les auroit prononcées. Enſuite il l'admit dans l'égliſe, & régla ſa pénitence. Tant qu'elle dura, Théodoſe ne porta point les ornemens impériaux, ſans rien perdre d'une autorité qu'il n'appartient aux pontifes ni de donner, ni d'ôter, ni de ſuſpendre.

Théodoſe avoit pardonné auparavant aux ſéditieux d'Antioche.

Quelques années auparavant (387), la religion avoit remporté ſur lui une victoire plus glorieuſe, en l'empêchant de ſe venger, & en prévenant ſes remords. Le peuple d'Antioche ſe ſouleva au ſujet d'un impôt extraordinaire, exigé pour les *décennales* de l'empereur. On célébroit ſous ce nom la dixième année de ſon règne, aux dépens des peuples déja ſurchargés. La ſédition fut ſi violente, que les ſtatues de Théodoſe & de ſa famille furent

ignominieuſement abattues. Quoique les magiſtrats euſſent ſévi avec la dernière rigueur, il réſolut, dans ſon premier mouvement, d'enſevelir les habitans ſous les ruines de la ville. Un peu calmé par la raiſon, il ſe contenta d'ordonner qu'on la dépouillât de ſon territoire, de ſes privilèges, & qu'on la réduisît à l'état de ſimple bourg, après l'exécution de tous les coupables. Flavien, évêque d'Antioche, vint ſe jeter à ſes pieds, implora ſa clémence, fit valoir les motifs de religion ; & obtint grace pour des malheureux qui n'attendoient que des ſupplices. A ces traits pouvoit-on méconnoître les avantages du chriſtianiſme ?

Les moines devenus dangereux en Orient.

Comme tout dégénère dans l'humanité, les moines, dévoués par leur inſtitution à une profonde ſolitude & à des vertus extraordinaires, étoient devenus trop nombreux pour vivre en moines. Dès-lors, n'ayant la plupart qu'une fauſſe vocation, ou perdant de vue leurs devoirs, ils ſe répandoient dans les villes, diſputoient, intriguoient,

sollicitoient, cabaloient, vouloient se mêler de tout, affaires ecclésiastiques, affaires civiles; & leur zèle fanatique se signaloit souvent par des violences. Les magistrats se plaignirent. Théodose défendit aux moines de paroître dans les villes, & de sortir de leurs retraites. Deux ans après, il révoqua son édit. Le désordre augmenta de plus en plus; & ce fut la principale cause des troubles continuels de l'Orient. Les moines y parvinrent à gouverner les peuples, à dominer même dans les cours; ils acquirent tant de pouvoir, qu'on ne put être évêque sans être moine.

Théodose les réprime trop foiblement.

392. Arbogaste fait périr Valentinien II.

L'Occident, après le départ de Théodose, vit encore une révolution, semblable à celle dont Gratien avoit été la victime. Valentinien s'étoit corrigé de ses défauts. Juste, sobre, appliqué, revenu de ses préventions pour l'arianisme, il promettoit un gouvernement équitable, lorsque l'ambition d'un sujet altier l'exposa aux plus grands malheurs. Arbogaste, Franc d'origine, grand capitaine, respectable par ses

services, honoré même de la confiance de Théodose, prit tout-à-coup, de sa propre autorité, le titre de général. Valentinien voulut l'en dépouiller. *Ce n'est pas de vous que je tiens ce titre*, lui dit insolemment Arbogaste, *je le conserverai malgré vous.* Ce général s'apperçut bientôt qu'il ne pouvoit assurer sa vie que par un crime. Il fit périr l'empereur, âgé seulement de vingt ans, & mit à sa place Eugène, sous le nom duquel il se proposoit de gouverner.

Eugène avoit enseigné la rhétorique, étoit devenu secrétaire de Valentinien, avoit eu l'art de s'insinuer dans l'amitié de saint Ambroise, mais ne pouvoit être qu'un fantôme d'empereur. Il envoya des députés à Théodose, sur-tout beaucoup d'évêques & de prêtres, gagnés par ses artifices. Théodose dissimula, les reçut avec bonté, leur donna des espérances, & fit des préparatifs de guerre. Eugène, maître de l'Occident, arrivé en Italie, consentit après quelques refus au rétablissement du paganisme. Les

Eugène, nouvel empereur.

Théodose dissimule.

temples se rouvrirent; les adorateurs s'y jetèrent en foule. Rome ne pouvoit se détacher des anciennes superstitions. On vit combien les rigueurs avoient enflammé l'enthousiasme.

394. Il défait Eugène, & le condamne à mort.

Cependant Théodose paroissoit tranquille, mais pour assurer le succès de son entreprise. Ayant enfin rassemblé ses forces, il franchit les Alpes, & remporta près d'Aquilée une victoire décisive. Eugène est traîné à ses pieds, chargé de chaînes: il le condamne à mort. Arbogaste fugitif, poursuivi avec ardeur, se garantit du supplice en se tuant. L'empereur traita les autres avec clémence. Il mourut l'année suivante, la cinquantième de son âge. Il avoit partagé l'empire à ses deux fils, Arcadius & Honorius, & assigné au premier l'Orient, l'Occident à l'autre.

Il meurt l'année suivante.

Tout annonçoit de fatales révolutions.

Le règne de Théodose paroît d'autant plus glorieux, qu'après lui on ne verra que ruines & malheurs. Il falloit un homme rare pour suspendre les révolutions. Tout annonçoit la décadence. Un gouvernement

arbitraire, qui n'avoit point de règles fixes ; un mélange de barbares, qui avoient altéré les anciens principes ; des millions d'autres barbares, qui attendoient le moment d'engloutir l'empire, comme une proie digne de leur rapacité ; des cours fastueuses, remplies d'eunuques, d'artisans de la volupté, où l'intrigue & l'adulation dominoient presque toujours ; un luxe porté si loin au milieu de la misère, qu'il y avoit, dit-on, dans quelques maisons jusqu'à deux mille domestiques, ornés de bracelets & de colliers d'or ; une corruption de mœurs, qui des palais se répandoit sur la populace ; des haines de religion qui rompoient toute concorde entre les citoyens divisés par la croyance ; un commencement d'ignorance, qui éteignoit de jour en jour les lumières de la raison, ainsi que le sentiment du vrai beau. Aux idées justes, aux choses solides, succédoient les jeux de mots & les vaines subtilités. Quand les lettres tombent, & que les esprits cultivés s'égarent dans de fausses routes, la science du gou-

Luxe.

Littérature.

vernement doit s'obscurcir. Aussi avons-nous déja observé beaucoup de lois peu judicieuses & même nuisibles.

Auteurs profanes.

Les auteurs profanes de ce temps les plus estimables sont Ammien Marcellin, dont j'ai parlé plusieurs fois; l'abréviateur Eutrope; Libanius, sophiste quelquefois éloquent; Symmaque, dont nous avons les lettres en dix livres; Thémistius, préfet de Constantinople, philosophe que tous les empereurs estimèrent; * les historiens Eunape & Zosime, à qui l'on reproche la partialité contre les chrétiens; Végèce qui a écrit sur l'art militaire; enfin, Pappus & Théon, mathématiciens d'Alexandrie. Théodose condamna au feu les ouvrages de Porphyre.

* Voyez dans l'*Essai sur les éloges*, par M. Thomas, le chapitre 21, concernant cet orateur philosophe. Les morceaux qu'il cite de lui sont également dignes d'un beau génie & d'une belle ame. Constantius, Julien, Gratien & Théodose récompensèrent, honorèrent en lui le vrai mérite littéraire.

On admire encore le ſtyle des pères grecs, ſaint Baſile, ſaint Grégoire de Nazianze, ſaint Chryſoſtôme. Les latins leur ſont très-inférieurs à cet égard; & l'on ne peut guère leur comparer ſaint Ambroiſe, ni ſaint Auguſtin, ſans s'imaginer qu'ils écrivoient dans des ſiècles différens. C'eſt que la décadence des Latins étoit beaucoup plus rapide que celle des Grecs, quoique les deux empires ſentiſſent déja les approches de la barbarie. Auteurs eccléſiaſtiques.

Il n'eſt pas étonnant que l'on ignorât les vrais principes des finances, puiſque les Romains n'en avoient eu de tout temps qu'une théorie fort imparfaite. Mais la loi de Théodoſe, qui, pour réprimer l'uſure, fixa l'intérêt de l'argent ſur l'ancien pied, à douze pour cent, n'en eſt pas moins remarquable dans un gouvernement chrétien. L'intérêt de l'argent, fixé à douze pour cent.

On rapporte à ſon ſiècle l'invention des vitres : c'eſt une choſe étrange, que le verre étant connu & fort commun depuis pluſieurs ſiècles, on n'eût pas encore imaginé d'en faire cet uſage. Combien Invention des vitres.

d'arts utiles n'avoient pu encore se développer ! Les horloges à roues, les moulins à vent, les moulins à eau, étoient des inventions réservées aux siècles de barbarie, où l'esprit humain devoit bientôt s'ensevelir dans les plus épaisses ténèbres.

Horloges à roues, moulins à vent & à eau.

DERNIÈRE ÉPOQUE.

LES BARBARES ÉTABLIS DANS L'EMPIRE.

ARCADIUS en Orient, & HONORIUS en Occident.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'aux premières expéditions d'Alaric en Italie.

395. Arcadius en Orient, Honorius en Occident, princes foibles & incapables.

DEUX jeunes princes, plus foibles par leur caractère que par leur âge, en qui l'éducation n'avoit rien produit, parce qu'elle avoit trouvé un fonds stérile, vont règner dans un temps d'orages, où de grands hommes auroient peine à soutenir le poids du gouvernement. Leurs

miniſtres, des femmes, des eunuques règneront pour eux; & l'empire, croulant de toutes parts, éprouvera tout à la fois les maux d'une adminiſtration vicieuſe, & les coups d'une infinité d'ennemis étrangers. Arcadius n'avoit que dix-ſept ans, Honorius que dix. Rufin, miniſtre du premier, Stilicon, de l'autre, abusèrent bientôt de l'autorité que Théodoſe avoit miſe imprudemment entre leurs mains.

Rufin & Stilicon, leurs miniſtres.

Rufin, né en Gaſcogne, s'étoit élevé, ſur la fin du dernier règne, à la préfecture d'Orient, par la ruine de Tatien revêtu de cette charge, & de Proculus fils de Tatien, préfet de Conſtantinople, deux hommes recommandables, qu'il accuſa lui-même, & dont il fut lui-même le juge. Comment Théodoſe l'avoit-il ſouffert? Ce miniſtre étoit donc un vil ambitieux, capable de tout ſacrifier à ſon intérêt, en ſe couvrant avec adreſſe des apparences de la juſtice. Stilicon, Vandale d'origine, allié de la famille impériale, paſſe pour n'avoir été ni moins ambitieux ni

moins injuſte ; mais plus circonſpect, plus magnifique, avec de plus grands talens, il avoit réellement un mérite peu commun, & le poëte Claudien, ſon panégyriſte, l'élève au premier rang des héros. Tout fut vénal ſous les deux miniſtres ; & les emplois étoient ſi prodigieuſement multipliés, que les *agens* du prince, réduits à dix-ſept par Julien, ſe trouvoient au nombre de dix mille. Qu'on juge du reſte à proportion.

Tout eſt vénal, & les emplois ſans nombre.

La patrie n'eſt rien pour quiconque n'a en vue que la fortune. Des miniſtres de ce caractère vendront leur prince même, quand ils croiront pouvoir y gagner. Rufin craignoit Stilicon, qui prétendoit avoir reçu de Théodoſe la régence des deux empires. Il devint encore plus jaloux d'Eutrope, vil eunuque, ſorti de la fange, qui prenoit l'aſcendant ſur l'eſprit d'Arcadius, qui même lui fit épouſer Eudoxie, fille du comte Bauton, général des Francs au ſervice de l'empire. Rufin deſtinoit ſa propre fille à l'empereur ; ſon ambition ſe portoit

Rufin, jaloux de Stilicon, ainſi que de l'eunuque Eutrope.

jusqu'à vouloir partager en quelque sorte avec lui le titre d'auguste. Il prit une résolution désespérée, digne d'un caractère si odieux.

Il invite les barbares à une invasion.

Pour arrêter d'une part les entreprises de Stilicon, pour se rendre de l'autre plus nécessaire à Arcadius, il invite secrètement les barbares à pénétrer dans l'empire. Aussi-tôt les Huns passent le Tanaïs, descendent du Caucase, ravagent l'Arménie, la Cappadoce, la Cilicie, la Syrie, & font trembler Antioche. Les Goths en même temps, sous la conduite d'Alaric, ayant passé le Danube, inondent les provinces entre la mer Adriatique & Constantinople. Rufin va dans leur camp négocier avec eux, & les engage à s'éloigner de cette ville. Le succès de sa négociation, quoiqu'il osât s'en faire honneur, n'étoit pas une légère preuve contre lui.

Sa négociation avec Alaric.

Stilicon, abandonné par les troupes d'Orient.

Déja Stilicon avoit, par son habileté, par ses soins infatigables, & par sa réputation de grand capitaine, inspiré la paix aux barbares d'occident. Il marcha bientôt

contre Alaric; il le joignit dans les plaines de la Theſſalie, avec une armée nombreuſe, compoſée des troupes d'Eugène & de celles de Théodoſe. Au moment de la bataille, ces dernières, qui appartenoient à Arcadius, reçoivent ordre de ſe détacher des autres, & de revenir à Conſtantinople; ordre que Rufin avoit dicté pour arrêter les progrès de ſon rival.

Gaïnas ſe venge par le meurtre de Rufin.

Stilicon ne voulut point les retenir; il les renvoya ſous la conduite de Gaïnas, officier goth, confident de ſes projets de vengeance, & réſolu de les exécuter. L'armée d'Orient ſe ſépare avec douleur de celle d'Occident. Arcadius va recevoir l'hommage des troupes hors de la ville, accompagné de Rufin, qu'il devoit le même jour nommer ſon collégue. Gaïnas donne un ſignal; Rufin eſt maſſacré par les ſoldats en préſence de l'empereur. L'eunuque Eutrope le remplace, & s'enrichit de ſes dépouilles, pour devenir, comme lui, le fléau du peuple & de l'état.

396. Alaric tom-

Après la retraite de Stilicon,

be sur la Grèce.

(car il n'avoit pu risquer la bataille après la séparation des deux armées) Alaric tomba sur la Grèce, prit Athènes, & ruina le Péloponnèse. Quoique ce pays appartînt à l'empire d'Orient, le brave Stilicon, sans consulter Arcadius endormi dans la mollesse, vint y attaquer les Goths. Il les serra dans les forêts d'Arcadie, où ils auroient dû périr, si ce général, croyant sans doute que sa proie ne pouvoit lui échapper, n'avoit perdu le temps en plaisirs, au lieu de poursuivre ses avantages. Alaric profita de ses fautes gagna l'Épire, & emporta tout son butin.

Stilicon le repousse; & Eutrope fait déclarer Stilicon ennemi de l'empire.

Eutrope, auparavant lié avec Stilicon par haine de Rufin, devenu déja son ennemi par jalousie, le fit déclarer ennemi de l'empire, pour avoir attaqué les barbares dans la Grèce, que lui-même abandonnoit à leurs rapines. Non content de cette insulte, il eut la bassesse de traiter avec Alaric, & de lui procurer le commandement de l'Illyrie orientale, où la Grèce étoit comprise. Cet esclave

Insolence de cet eunuque.

insolent se rendoit également odieux & ridicule, tantôt proscrivant des têtes illustres, & accablant de vexations les malheureux, tantôt se mettant à la tête des troupes, sans vouloir ni pouvoir exécuter aucune entreprise. Il imagina de faire voyager le prince tous les ans à Ancyre, fort loin de Constantinople. Là, on passoit l'été en fêtes brillantes; après quoi Arcadius revenoit comme en triomphe dans sa capitale. L'eunuque l'amusoit ainsi pour le maîtriser.

Il amuse Arcadius pour le maîtriser.

Dans un de ces voyages, fut publiée une loi terrible, où l'intérêt même de l'empereur se trouve sacrifié à celui de son ministre. Quiconque aura conspiré, ou seulement formé le dessein d'une conspiration, contre la vie des conseillers du prince ou des principaux magistrats, non-seulement est condamné à mort, comme criminel de lèse-majesté, quand même le complot n'auroit pas eu d'exécution, mais ses enfans sont condamnés à une infamie & à une misère perpétuelle; ceux qui intercéderont

Loi tyrannique en faveur des ministres.

pour eux, déclarés infâmes ; & tous ceux qui participent au crime soumis aux mêmes peines, eux & leurs enfans : des récompenses promises à ceux qui donneront avis du complot, dès le commencement, & l'impunité aux complices qui le découvriront. Séjan lui-même n'avoit rien conçu de pareil sous un Tibère. Le crime de lèse-majesté, ainsi étendu, perdoit beaucoup de son horreur par rapport à la personne du prince ; mais Arcadius n'avoit pas assez de raison pour le comprendre : il ne pensoit que d'après Eutrope.

397. Révolte en Afrique contre Honorius.

Honorius ressembloit à son frère. Le mépris qu'inspiroient ces deux princes disposoit à la révolte. En Afrique, le comte Gildon, vieux débauché, scélérat cruel, osa secouer le joug de l'empire. Son frère Mascezil s'étant réfugié à Rome, il égorgea les enfans de ce frère, qui dès-lors fut son ennemi le plus irréconciliable. Stilicon envoya contre lui Mascezil avec une petite armée, & se proposoit d'aller lui-même finir la guerre. La première

première campagne la finit. Gildon fut vaincu ; il s'étrangla de sa propre main. Pour toute récompense, le vainqueur à son retour n'éprouva qu'une noire perfidie. Stilicon, soit par défiance ou par quelque autre motif inconnu, le fit précipiter du haut d'un pont dans une rivière où il se noya. Selon un récit plus vraisemblable, sa chûte fut accidentelle, & Stilicon fit assez voir qu'il ne souhaitoit pas qu'on le secourût.

Ce ministre avoit du moins des talens & du courage. Eutrope n'avoit que de la turpitude avec la méchanceté, & régnoit cependant, maître de l'empereur, encensé par la cour, haï de tout le monde. Arcadius, après l'avoir décoré du titre de patrice, y ajouta celui de consul; car lorsque l'empire étoit partagé, chaque empereur nommoit un consul, l'un pour l'orient, & l'autre pour l'occident. Cet opprobre inoui du consulat excitoit une indignation muette. L'eunuque triomphoit, comme s'il eût été à l'abri des coups de la fortune. Mais il

Eutrope élevé au consulat.

éprouva bientôt la fragilité d'une grandeur odieuse, fondée sur la bassesse même & sur le crime.

399. Tribigilde & Gaïnas ligués contre Eutrope.

Le comte Tribigilde, officier goth, son ennemi secret, se révolte & ravage l'Asie. Gaïnas, parent du comte, d'intelligence avec lui, est envoyé pour le combattre. On envoie une autre armée sous les ordres de Léon, cardeur de laine, digne favori d'Eutrope. Tribigilde, avec trois cents hommes, surprend de nuit ce ridicule général; & secondé par Gaïnas, remporte la victoire la plus complette. Gaïnas écrit ensuite à l'empereur, qu'on ne peut vaincre Tribigilde; mais qu'il offre la paix, à condition qu'Eutrope lui soit livré. Il ajoute qu'on ne doit point balancer entre le salut du prince & la fortune du ministre.

L'eunuque insulte l'impératrice.

Arcadius ne sait quel parti prendre : les Goths l'effraient; Eutrope le captive. L'eunuque pousse un jour l'impudence jusqu'à menacer l'impératrice Eudoxie de la chasser du palais. Cette altière princesse,

Arcadius consent à le faire arrêter.

à force de plaintes, de cris, de

prières, arracha de ſon mari un ordre de l'arrêter. Il ſe réfugia dans une égliſe. L'évêque ſaint Jean-Chryſoſtôme, entraîné par les idées du temps, qui rendoient les aſyles inviolables, défendit l'entrée contre les gardes du prince; & le prince vint conjurer les ſoldats de ne point violer l'aſyle. Eutrope en étant ſorti dans les ténèbres, prêt à s'évader, fut ſaiſi & relégué pour toujours.

Gaïnas vouloit ſa mort; Eudoxie la déſiroit. On fit une eſpèce de procédure extravagante contre l'exilé. On l'accuſa d'avoir uſurpé les droits de la puiſſance impériale, parce que, dans les fêtes de ſon conſulat, il avoit employé les chevaux de Cappadoce, qui ne ſervoient que pour l'empereur. On le condamna ſur ce frivole prétexte, comme ſi les crimes avoient manqué; & on lui trancha la tête.

Procédure extravagante pour le perdre.

Délivré de ce maître impérieux, Arcadius en trouva un autre dans ſa femme. Elle devint l'arbitre de l'empire, qu'elle ne méritoit pas plus de gouverner, gouvernée elle-

400. Gaïnas ſe révolte, & fait la loi à Arcadius.

même par des femmes & des eunuques. Gaïnas, dont la perfidie étoit visible sous quelques dehors de fidélité, se révolte bientôt ouvertement, & marche vers Constantinople. L'empereur se hâte de lui écrire, qu'il est prêt à le satisfaire, dès qu'il connoîtra ses demandes. Le général des Goths demande d'abord qu'on lui livre entre ses mains les trois premiers seigneurs de la cour. On y consent, & ils vont d'eux-mêmes se livrer. Il exige de plus que l'empereur vienne le trouver à Chalcédoine pour conclure le traité de paix. Arcadius se rend à Chalcédoine, conserve au rebelle la qualité de général, y ajoute les ornemens du consulat; & Gaïnas rentre dans Constantinople, toujours disposé à la révolte. Qu'étoit-ce que l'empereur devant lui?

Il se révolte encore, parce que S. Chrysostôme a refusé une église aux Goths.

Comme les barbares changeoient aisément de religion par intérêt, les Goths de l'empire avoient embrassé le christianisme. Mais étant ariens pour la plupart, les églises leur étoient fermées. Gaïnas en de-

mande une pour lui & pour ſes gens. Arcadius repréſente à ſaint Chryſoſtôme combien il ſeroit dangereux de la refuſer. L'intrépide évêque la refuſe; les Goths prennent les armes, irrités d'ailleurs par des marques de défiance. Gaïnas étoit abſent. Une partie de ſes ſoldats fut maſſacrée, & plus de ſept mille brûlés dans une égliſe. Réduit à ſe retirer, pourſuivi par Fravita, Général goth., qui commandoit les Romains, manquant de toutes ſubſiſtances, il tenta le paſſage de l'Helleſpont devant une flotte ennemie, avec de ſimples radeaux. Il ne réuſſit point, & perdit encore beaucoup de monde. Alors il s'avança vers le Danube, pour chercher un aſyle au-delà du fleuve. Les Huns, qui ne vouloient pas de tel voiſin, l'attaquèrent, le défirent: il périt en combattant. Fin de Gaïnas.

Quelques années auparavant, Synéſius, depuis évêque de Ptolémaïs, député à l'empereur par ſa province, lui avoit en vain repréſenté les devoirs du trône, les abus & les déſordres de la cour, le dan- Synéſius, évêque philoſophe.

ger sur-tout auquel on s'exposoit en élevant aux honneurs les ennemis naturels de l'empire. Ce prélat doit être distingué parmi les personnages de son siècle. Né d'un sang illustre, voué par goût à l'étude de la philosophie, il n'étoit pas seulement baptisé, lorsque le peuple de Ptolémaïs le demanda pour son évêque. On voit dans une de ses lettres les raisons qui l'éloignent d'une telle place. Il dit que ses principes de philosophie ne s'accordoient point avec la doctrine chrétienne; & qu'il est bien éloigné de convenir des opinions du vulgaire. Sans doute, selon la remarque de Fleury, les évêques s'assurèrent de sa docilité & de sa foi dans les points essentiels. Il fut ordonné en 410. Sa conduite fut toujours également digne d'un sage évêque & d'un excellent citoyen.

CHAPITRE II.

Alaric en Italie. — La Gaule ravagée, & l'Espagne conquise par les Vandales, &c.

ALARIC, plus grand capitaine que Gaïnas, n'avoit pas été long-temps paisible dans l'Illyrie, où il commandoit. Proclamé roi des Visigoths par ses troupes mécontentes des Romains, il méditoit de pénétrer en Italie & de s'emparer de Rome. Après une première tentative infructueuse, il passa les Alpes, tandis que les légions étoient occupées en Rhétie contre les Germains. Déja la Vénétie, la Ligurie même, étoient en proie aux ennemis. Rome trembloit. Stilicon en répara les murs. Il rassura Honorius qui vouloit quitter Milan & se retirer dans la Gaule. Il assembla des troupes, trompa Alaric en lui promettant au nom de l'em-

401. Alaric, roi des Visigoths, menace Rome.

Stilicon le trompe deux fois, & ne peut le vaincre.

pereur un établiſſement au-delà des Alpes, & l'attaqua bruſquement à Pollentia, ſur le Tanaro. C'étoit le jour de pâques. Les Viſigoths, ſans défiance, étoient occupés d'exercices de religion. Cependant Alaric ſe défendit avec tant d'habileté & de courage, que la victoire fut indéciſe. Sur la foi d'un nouveau traité, il avoit repris le chemin des Alpes Juliennes. Stilicon qui le ſuivoit l'attaqua de nouveau près de Vérone, mais ne put le vaincre. Abandonné de ſes ſoldats que la faim & la ſéduction firent déſerter, il retourna en Illyrie, déteſtant la trahiſon des Romains, & reſpirant la vengeance.

Honorius transfère ſa cour à Ravenne.

C'eſt alors que le timide Honorius, après avoir reçu dans Rome les honneurs pompeux du triomphe, transféra ſa cour à Ravenne, ville très-forte, d'où l'on pouvoit aiſément gagner l'Épire. Elle devint la capitale de l'occident. Autrefois Maximien s'étoit fixé à Milan, pour être à portée de ſecourir ſes provinces. Honorius ne penſoit qu'à la ſureté de ſa perſonne. Milan

& Rome lui envoyèrent d'inutiles députations, pour obtenir la préférence sur Ravenne.

Les barbares ayant trouvé la route de l'Italie; l'empire n'ayant presque plus à leur opposer que des troupes mercénaires, parmi lesquelles se trouvoit une foule de barbares disposés à le trahir; la discipline étant détruite dans les armées, ainsi que les sentimens d'honneur & de patriotisme dans les ames; on devoit s'attendre à voir les désastres renaître les uns des autres. La politique ambitieuse de Stilicon, si l'on peut s'en rapporter à des récits fort suspects, contribua aux malheurs publics. Il espéroit le diadême, du moins pour son fils Euchérius, cousin des deux empereurs; & la stérilité de la femme d'Honorius fortifioit ses espérances. Pour arriver à son but, il vouloit d'une part affoiblir l'empire d'Occident; de l'autre, troubler plus que jamais celui d'Orient. Voilà ce que disent les historiens, dont les conjectures se prennent quelquefois pour des vérités certaines. Alaric, selon eux,

405. Desseins ambitieux de Stilicon.

lui parut un instrument nécessaire: il le gagna par ses offres; il s'unit à lui dans la vue de conquérir l'Illyrie orientale, comme appartenante à Honorius. Une irruption imprévue de Goths suspendit l'exécution de ce dessein.

Invasion de Radagaise en Italie.

Radagaise, leur chef, à la tête de deux cents mille hommes, passa le Danube, & se jeta sur l'Italie. La superstition avoit tellement dépravé les cœurs, que les Romains attachés à l'idolâtrie, se félicitèrent de cette attaque. Persuadés que les dieux alloient venger leurs autels, ils insultèrent au christianisme, qu'ils appeloient *la ruine des états, & le fléau de l'univers.* Leurs espérances furent heureusement trompées. Radagaise assiégeoit Florence; mais sans précaution, sans art militaire. Stilicon renforcé par les Huns & par un capitaine goth, l'attaqua, le vainquit, le fit prisonnier, & le condamna à être décapité. De cette multitude d'ennemis, il n'échappa que douze mille hommes. La faim & les maladies en tuèrent plus que le fer.

Les païens s'en réjouissent; mais Stilicon défait les Goths.

A peine l'Italie étoit délivrée, qu'une fameuse irruption de barbares, Alains, Vandales, Suèves, accabla la puissance romaine dans la Gaule. On raconte sans vraisemblance, que Stilicon les avoit invités à une pareille entreprise; mais qu'il n'avoit pas imaginé qu'elle pût être si prompte, ni qu'elle s'exécuteroit avant la conquête de l'Illyrie, projetée avec Alaric. Étrange moyen pour règner, que de livrer l'état à la fureur de ses ennemis!

406. La Gaule inondée de barbares.

Les Vandales, Goths d'origine, devenus en quelque forte Germains par leur mélange avec les anciens Viniles, avoient communiqué leur nom à plusieurs peuples de Germanie; car on le donnoit aux Bourguignons, aux Ruges, aux Hérules, aux Lombards, aux Angles ou Anglois, aux Thuringiens, &c. Ceux dont nous parlons ici habitoient dans la Pannonie, sous les lois de l'empire. Stilicon étoit né parmi eux.

Vandales.

Les Suèves, d'une nation nomade, avoient anciennement occupé

Suèves.

tout le pays entre l'Elbe, la Viſtule, le Danube & la mer Baltique. Diviſés en pluſieurs hordes ſur la ſurface de la Germanie, ceux qui conſervoient le nom de Suèves, du temps d'Auguſte, habitoient à la droite du Rhin; ils furent contraints de ſe retirer dans la Bohême, dont une partie leur fut enlevée par les Vandales.

Alains. Nous avons déja parlé des Alains. Ils erroient le long du Danube, depuis que les Huns les avoient chaſſés des bords du Tanaïs. Ils avoient ſervi utilement Théodoſe & Stilicon; mais en vendant leurs ſervices, ils avoient appris à vaincre, & à dépouiller ceux qu'ils ſervoient ſans attachement.

Ces peuples ne trouvent point de réſiſtance; & ſont ſuivis des Allemands & des Bourguignons. Ces trois peuples, auxquels ſe joignirent dans la route des Huns, des Sarmates, &c. paſsèrent le Rhin près de Mayence. Ne trouvant aucune garniſon romaine, ils ſe répandirent comme un torrent de toutes parts, juſqu'aux Pyrénées. Les Allemands, les Bourguignons ſuivirent leurs traces; & s'établi-

rent, ceux-là, sur les bords du Rhin, depuis Bâle, jusqu'à Mayence ; ceux-ci dans l'Helvétie, ensuite dans le pays des Séquanois & des Éduens. La Gaule fut toute jonchée de cadavres. Les troupes de la Grande-Bretagne, effrayées de ce déluge d'ennemis, sans espérance de secours, firent empereur un simple soldat, nommé Constantin, qui fut reconnu en Gaule, dont le fils Constant se rendit maître de l'Espagne, & qu'Honorius se vit forcé de recevoir pour collégue.

Un soldat, nommé Constantin, est proclamé empereur.

En même temps, Alaric ennuyé d'attendre Stilicon depuis trois ans pour la conquête de l'Illyrie, s'avance vers l'Italie avec son armée. Il demande une somme en dédommagement de son voyage & de ses préparatifs. L'empereur étoit à Rome. On délibère dans le sénat sur le parti que l'on doit prendre. La plupart proposent la guerre. Stilicon fait décider qu'on donnera quatre mille livres pesant d'or. Un sénateur s'écrie, comme autrefois Cicéron : *Ce n'est point ici un traité de paix ; mais un contrat de servitude,*

408. Alaric repasse en Italie.

Le ministre soutenoit qu'Alaric ne demandoit rien que de juste, ayant demeuré trois ans en Épire pour le service d'Honorius. Un homme qui devoit sa fortune à Stilicon, saisit alors l'occasion de le perdre.

Olympius conjure la ruine de Stilicon.

Olympius, c'est le nom de ce courtisan, représenté par les païens comme un hypocrite, & par des chrétiens comme un sujet fidèle & vertueux, persuade à l'empereur que le ministre veut usurper le diadême; qu'il est l'auteur de l'invasion des barbares; que son fils Euchérius, élevé dans le paganisme, est l'espérance des païens; & que déja on frappe des médailles qui porteront l'empreinte du père & du fils. L'accusateur, se défiant de la foiblesse du prince, trouve moyen de le forcer à un coup d'éclat. Les troupes étoient rassemblées à Pavie, pour une expédition contre le tyran de la Gaule, Constantin. L'empereur se trouvoit dans cette ville avec Olympius. Celui-ci excite une émeute militaire, & fait massacrer tous les amis du ministre. Les sol-

dats mettent la ville au pillage, sans respect pour Honorius, qui tâche en vain de les calmer.

Stilicon apprend à Bologne le soulèvement, mais d'une manière trop confuse pour savoir quel en étoit l'objet. Sarus, fougueux capitaine, vouloit, avec les principaux Officiers, qu'il marchât droit à Pavie. Sur son refus, ces barbares se révoltent; il leur échappe, & se sauve à Ravenne, où il ne pouvoit plus dominer. Là il se réfugie dans une église, sachant qu'Olympius a envoyé de la part de l'empereur un ordre de le saisir. Les officiers vont le trouver, & lui jurent qu'on n'en veut point à sa vie. Sur cette assurance, il se livre entre leurs mains. Aussi-tôt on produit un second ordre, par lequel il est condamné à mort, comme traître au prince & à la patrie; & on lui tranche la tête. Son fils subit le même sort. Ceux de ses principaux amis qui vivoient encore, un secrétaire d'état, un capitaine des gardes, furent mis à la question, mais les tourmens ne leur arrachèrent aucun aveu contre cet

Stilicon arrêté & exécuté.

illuſtre général, dont les crimes paroiſſent fort douteux, & dont le caractère avoit une grandeur impoſante.

Conduite odieuſe d'Olympius.

Enrichi de la dépouille de Stilicon, Olympius gouverna comme lui en maître abſolu, & diſpoſa de tout en faveur de ſes créatures. En ſuppoſant même Stilicon coupable, on ne peut s'empêcher d'appercevoir dans la conduite d'Olympius, le caractère d'un méchant homme.

Maſſacre & révolte.

Les ſoldats romains, pour comble d'inhumanité, maſſacrèrent les femmes & les enfans des barbares, attachés à l'ancien miniſtre. Ceux-ci, au nombre de trente mille, tranſportés d'indignation & de colère, coururent au camp d'Alaric, pour ſe ranger ſous ſes drapeaux.

Olympius, zèlé pour l'égliſe.

Puiſque Olympius a été loué par Symmaque, on ne doit pas être étonné des louanges, que lui prodiguent ſaint Auguſtin & d'autres auteurs eccléſiaſtiques. Ceux-ci trouvoient un aſſez grand motif d'éloges, dans les loix qu'il publia en faveur de l'égliſe & du clergé; car les lois d'Honorius étoient celles de

ſes miniſtres. Tout plaideur fut autoriſé à porter ſa cauſe devant l'évêque, dont la ſentence devoit être ſans appel : les officiers de la juſtice ſéculière eurent ordre de la faire exécuter. Les tribunaux étoient anéantis par cette loi, ſi on l'avoit maintenue. Saint Auguſtin s'étant plaint à Olympius des violences que commettoient les païens & les hérétiques, on les déclara exclus de toutes les charges ; on ordonna que les catholiques fuſſent mis en poſſeſſion de toutes les égliſes ; on abolit toutes les ſolennités païennes ; on chargea les évêques de veiller à l'exécution de ces ordres, & les officiers publics de ſeconder les évêques, ſous peine de vingt livres d'or d'amende. On condamna enfin à mort quiconque troubleroit avec violence l'exercice de la religion catholique, & à l'exil quiconque contrediroit publiquement ſes dogmes. C'étoit le moyen de s'attacher le bon parti ; mais de rendre furieux les autres, qu'il importoit de ménager.

Lois en faveur de la juriſdiction épiſcopale, & contre les païens & les hérétiques.

L'empereur fut obligé en 409 Il fallut révoquer celle

qui excluoit des charges les païens.

de révoquer la loi qui excluoit des charges les païens. Généride, barbare de naiſſance, honnête homme, & brave officier, s'étoit retiré du ſervice plutôt que de trahir ſa religion. *La loi n'eſt pas faite pour vous*, lui dit Honorius; comme ſi les lois ne devoient pas être pour tout le monde. Généride refuſa conſtamment la qualité de général, juſqu'à ce que cette loi fût révoquée.

Alaric, à qui l'on a manqué de parole, revient en Italie.

Après la mort de Stilicon, Alaric prévit bien qu'on lui refuſeroit la ſomme promiſe. Il l'envoya demander, pour paroître auſſi juſte que les Romains ſe montroient perfides. L'empereur mépriſa la demande. Olympius nomma des généraux incapables, ſans pourvoir à rien, ſans raſſembler des troupes ſuffiſantes. Le roi Goth part du Norique (dans les cercles de Bavière & d'Autriche,) où il attendoit, traverſe l'Italie avec la vîteſſe d'un voyageur qui ne rencontre aucun obſtacle, & arrive aux portes de Rome. Telle étoit la barbarie des Romains, que le ſénat fit alors étran-

gler Sérène, veuve de Stilicon & nièce de Théodose ; princesse qu'Honorius avoit long-temps honorée comme sa mère, & qu'on soupçonnoit injustement de s'entendre avec Alaric.

Il réduit Rome à l'extrémité, & impose des conditions de paix.

Cet habile & brave conquérant, maître du Tibre, affama bientôt la ville, & la réduisit à l'extrémité. Une maladie pestilentielle suivit les horreurs de la famine. En vain attendoit-on du secours : Ravenne sembloit être à une distance infinie. Le sénat envoie enfin une députation à l'ennemi. On offre de se rendre, pourvu qu'il n'impose pas des conditions honteuses, autrement, disent les sénateurs, le peuple romain ne demande qu'une bataille. Cette fanfaronade fait rire Alaric, qui de son côté demande toutes les richesses de Rome. *Que laissez-vous donc aux habitans*, répliquent les députés ? Il répond fièrement, *la vie*. On convint que Rome lui donneroit cinq mille livres d'or, trente mille d'argent, & les enfans des principaux citoyens pour otages. A cette condition, ratifiée par l'empereur, il se retira en Toscane.

Trait particulier de ce grand homme.

Le roi Goth n'étoit barbare que de nom. Quelques-uns de ſes ſoldats ayant enlevé un convoi de vivres, il les punit ſévérement, & fit rendre le convoi; action de juſtice, plus humiliante peut-être pour les Romains que ſa victoire. Nous les verrons encore perfides à ſon égard, & traités ſelon leur mérite.

409. La Grande-Bretagne abandonnée.

Le nom de Conſtantin, qui avoit paru de bon augure, quand les troupes de la Grande-Bretagne élurent empereur le ſoldat dont nous avons parlé, étoit un foible obſtacle aux progrès de ces peuples de brigands, répandus dans toute la Gaule. La cour de Ravenne fut obligée d'abandonner la Grande-Bretagne, toujours déſolée par les Pictes & les Écoſſois. On écrivit aux Bretons de ſe défendre eux-mêmes. Ils recouvrèrent ainſi leur liberté, mais en perdant une protection néceſſaire. Les Armoriques, habitans des côtes entre la Seine & la Loire, voulant être libres à leur exemple, chaſsèrent les Romains & ſe gouvernèrent en république. Ces pertes n'égaloient pas celle de l'Eſpagne, qui les ſuivit de près.

Les Armoriques ſecouent le joug.

Conſtant, fils de l'uſurpateur Conſtantin, y étoit alors en guerre avec Géronce, le meilleur de ſes généraux, révolté contre lui; ainſi la fureur des guerres civiles ſe joignoit à tant d'affreuſes calamités. Les Alains, les Suèves & les Vandales, profitant de la diviſion des Romains, franchirent les Pyrénées, & mirent toute l'Eſpagne à feu & à ſang. L'imagination ne pourroit tracer le tableau des horreurs qu'on y éprouva une année entière. La famine & la peſte ſe joignirent aux maſſacres. Les hommes ſe dévoroient les uns les autres. Une mère rôtit & mangea ſes quatre enfans; exemple unique dans toute l'hiſtoire. Enfin, les barbares partagent entre eux leur conquête, & s'y établiſſent. L'Eſpagne conquiſe par les barbares.

On les voit s'humaniſer, dès qu'ils poſsèdent tranquillement. Ils cultivent les terres; ils traitent les habitans avec douceur; ils fourniſſent des ſecours à ceux qui veulent ſe retirer; ils gardent inviolablement leur parole. Leur réputation de juſtice ramène la plupart des fugitifs dans cette fertile con- Ces conquérans s'humaniſent.

trée, que le despotisme opprimoit auparavant. L'Espagne devient presque heureuse sous ses nouveaux maîtres, regardés d'abord comme des monstres féroces. On les a tous confondus sous le nom de Vandales; on a même quelquefois donné ce nom aux Sarasins. Comme Géronce avoit facilité leur entreprise, ils laissèrent aux Romains le pays en-deça de l'Ebre, ce qu'on appelle la nouvelle Castille depuis Tolède, & les royaumes d'Aragon & de Valence jusqu'à l'ancienne Sagonte.

Ils laissent aux Romains quelques provinces.

CHAPITRE III.

Alaric à Rome, &c. — Fin du règne d'Arcadius.

EN perdant de vaſtes provinces, & ſe voyant menacé de tout perdre, l'imbécille Honorius ne devenoit ni plus clairvoyant ni plus ſage. Alaric, campé en Toſcane, attendoit l'exécution du traité conclu avec lui pour ſauver Rome. La cour oſa lui manquer de parole. Olympius ne penſoit qu'à ſe maintenir, en ruinant ceux qu'il haïſſoit, ou qu'il ſoupçonnoit. L'indigne miniſtre fut renverſé à ſon tour par une intrigue d'eunuques. Rétabli quelque temps après, banni enſuite de nouveau, il eut les oreilles coupées, & mourut ſous les coups de bâton. Jovius, ſon ſucceſſeur, n'étoit qu'un brouillon & un traître ſans génie. Ce Jovius entame une négociation avec Alaric; il ne réuſſit point faute de pru-

409. On viole le traité conclu avec Alaric.

Olympius ſupplanté par Jovius.

dence; & de peur d'être soupçonné de trahison, il jure *sur la vie de l'empereur;* il fait jurer pareillement tous les officiers, l'empereur lui-même, de ne jamais consentir à un accommodement avec les Goths. Des propositions équitables d'Alaric sont ensuite rejetées sous ce prétexte extravagant, que si l'on eût juré *par le nom de Dieu*, on pourroit espérer qu'il pardonneroit un parjure; mais qu'ayant juré *par la vie du prince*, violer le serment seroit exposer la vie du prince. Quand de pareils motifs décident les grandes affaires d'état, l'état doit périr, puisque c'est la folie qui gouverne.

Ridicule raison pour ne point s'accommoder avec les Goths.

Alaric fait Attale empereur, & le dépose.

Bientôt Alaric se présente aux portes de Rome, oblige les Romains de se détacher d'Honorius; leur donne pour empereur Attale, préfet de la ville, homme dont il ne craignoit rien. Attale, aussi présomptueux que foible, s'approche de Ravenne, accompagné du Roi Goth. Honorius tremble, & lui propose un partage de l'empire. Il répond qu'il veut tout avoir. Ensuite il fait des fautes si grossières, qu'Alaric perdant

perdant patience, le dépouille du diadême, & renoue la négociation avec Honorius. L'imprudence d'Attale avoit fait manquer la conquête de l'Afrique : sans égard pour les conseils de son protecteur, il y avoit envoyé de mauvaises troupes, & en trop petit nombre; leur défaite avoit été le fruit de cette expédition. Rome ne reçut point les blés d'Afrique, nécessaires à sa subsistance.

La famine y fut si affreuse, que le peuple, dans les jeux du cirque, s'écria, transporté de fureur : *Qu'on mette en vente la chair humaine, & qu'on en taxe le prix.*

Cette ville infortunée se croyoit hors du péril, quand une nouvelle perfidie attira sur elle de plus grands malheurs. Honorius, moins scrupuleux sur son serment, traitoit enfin avec Alaric. Mais Sarus, capitaine Goth, ennemi de ce roi & attaché à l'empereur, le même Sarus qui avoit contribué à la perte de Stilicon, attaqua les Visigoths, tandis que les conférences étoient ouvertes. Il en tua un grand nombre. Alaric furieux assiège Rome

410. Il prend Rome, après avoir essuyé encore une perfidie.

pour la troisième fois, y entre, la livre au pillage. Son cœur généreux avoit toujours craint d'en venir à cette cruelle extrémité. Les soldats eurent ordre d'épargner le sang, de respecter l'honneur des femmes, de ne point brûler les édifices consacrés à la religion. Deux vastes églises furent désignées comme un asyle inviolable.

Son humanité.

Il étoit impossible, en pareille circonstance, de contenir les fureurs de la soldatesque. Les rues & les maisons furent inondées de sang; les flammes firent même de grands ravages. Mais les églises & les édifices publics furent épargnés; & Alaric sauva un grand nombre de Romains. Aucun sénateur connu ne perdit la vie. Des contemporains assurent que dans l'irruption des Gaulois, dans les anciennes guerres civiles, & dans l'incendie même du temps de Néron, la ville avoit incomparablement plus souffert. Elle se repeupla bientôt, sans pouvoir néanmoins réparer une perte si considérable. Son enceinte, qui étoit de vingt & un milles, conserva tou-

Malheurs de la ville.

jours de triſtes monumens de la deſtruction & du maſſacre. Alaric ne demeura que peu de jours à Rome. Il marcha enſuite du côté de la Sicile, & en pillant les plus belles contrées de l'Italie.

Pour réfuter les païens, dont les injuſtes préjugés attribuoient ces malheurs au chriſtianiſme, ſaint Auguſtin écrivit ſon livre *de la Cité de Dieu;* & Oroſe, diſciple d'Auguſtin, compoſa une hiſtoire univerſelle. L'un & l'autre repréſentent les calamités humaines comme la punition des crimes. Salvien, plus éloquent, ſuivit la même route. Quelque pieuſe que ſoit leur idée, quelque utile impreſſion qu'elle puiſſe faire ſur les ames; cependant, puiſque le crime proſpère ſouvent ici-bas, & que les plus vertueux ſont trop ſouvent les victimes des méchans; puiſque la juſtice divine s'exerce dans une autre vie, il importe ſur-tout d'examiner les cauſes morales & phyſiques des événemens naturels. L'action de la cauſe première eſt inviſible : celle des cauſes ſecondes eſt à portée de nos

Saint Auguſtin & d'autres attribuent ces calamités à la vengeance divine.

Mais il importe d'en chercher les cauſes naturelles.

recherches. C'eſt en les obſervant, que ſe forment la prudence & la politique. Rome ſera toujours un grand ſpectacle, où l'on peut voir l'influence néceſſaire des vices, des paſſions, des erreurs, d'un mauvais gouvernement, d'une grandeur exceſſive; en un mot, de tout ce qui peut concourir au malheur des particuliers & à la ruine des empires.

Romains à Carthage.

Les citoyens fugitifs ſe retirèrent en grand nombre à Carthage. Leur premier ſoin fut de courir au théâtre, & d'y prendre parti dans les factions des ſpectateurs. Voilà ce qu'étoient les Romains : faut-il donc s'étonner de leur foibleſſe & de leurs déſaſtres?

Mort d'Alaric.

Si Alaric avoit voulu prendre Ravenne & règner en Italie, il le pouvoit ſans doute. On conjecture qu'il préféroit l'Afrique, dont une victoire lui eût aſſuré la poſſeſſion. Il vouloit auparavant piller la Sicile. Une partie de ſes troupes étoit embarquée; la flotte fut détruite à ſes yeux par une tempête. Pénétré de chagrin, il délibéroit à Coſence ſur les moyens de réparer ce malheur;

mais il y mourut, laissant pour son successeur Ataulfe, son beau-frère, & le compagnon de ses exploits.

Comment les Goths l'enterrèrent.

Les Goths avoient une coutume singulière, fondée apparemment sur quelque superstition : ils cachoient la sépulture de leurs grands hommes, que d'autres peuples décorent de superbes monumens. Ils détournèrent le cours d'une petite rivière, & dans son lit creusèrent une fosse, où le corps d'Alaric fut déposé avec de riches dépouilles. Ensuite on rendit aux eaux leur cours naturel, & l'on égorgea les prisonniers qui avoient fait ce travail.

Plusieurs ambitieux prennent la pourpre dans la Gaule, & périssent.

Une multitude d'événemens rapides se présentent ici, dont les circonstances intéressent peu. Géronce, établi en Espagne, vient attaquer Constantin en Gaule. Il surprend à Vienne Constant, fils de cet usurpateur ; il lui fait couper la tête : il assiège le père dans Arles. Mais Constantius, le seul général d'Honorius qui n'eût pas été choisi parmi les barbares, met en fuite Géronce. Celui-ci se tue de sa propre main.

Maxime, qu'il avoit orné de la pourpre, est tué bientôt après. Constantius force la ville d'Arles. Constantin se réfugie dans une église, où il est ordonné prêtre : on lui promet la vie avec serment, au nom de l'empereur. L'empereur désavoue ce serment, & le condamne à mort lui & son fils. Jovien, illustre Gaulois, qui prit ensuite la pourpre, fut décapité comme les autres. Hercalien tenta la même fortune, fut vaincu, subit le supplice à son tour. Ces exemples tragiques n'arrêtoient pas l'ambition, & ne raffermissoient pas le trône.

Ataulfe épouse Placidie.

Ataulfe, digne successeur d'Alaric, généreux, ami de la paix, ne désiroit qu'un établissement dans l'empire, avec la main de Placidie, sœur d'Honorius, qu'Alaric avoit emmenée captive. Ayant traité avec ce prince, & ayant été trompé selon la coutume, il ravage la Gaule. Il prend Narbonne & Toulouse ; il obtient par ses bonnes qualités le consentement de la princesse ; & il l'épouse. On lui cède enfin un pays en-deçà de l'Ébre, à condition

Honorius lui cède un pays en Espagne.

de ne point avoir de vaisseau, ni faire de commerce avec l'étranger. Il se contente d'un si médiocre établissement, qu'il auroit pu rendre meilleur par les armes. A peine établi, il est assassiné par un de ses écuyers; il meurt en recommandant à son frère de rendre Placidie à l'empereur, & d'entretenir la concorde entre les deux nations. Honorius céda vers le même temps aux Bourguignons une partie de leurs conquêtes dans la Gaule.

Jugement d'un comte contre les donatistes.

Pendant ces vicissitudes, les donatistes, toujours fougueux & obstinés, rempliſſoient l'Afrique de troubles. L'empereur publia de nouveaux édits contre eux, & déclara coupable de crime capital quiconque voudroit altérer la foi. Les évêques catholiques ayant proposé une conférence, comme un moyen de conciliation, il chargea le comte Marcellin d'y présider, de prononcer même un jugement définitif, après avoir entendu les raisons de part & d'autre. Marcellin prononça en faveur des catholiques, déclara les donatistes auteurs du schisme, &

les soumit aux peines portées par les lois. Leurs violences ne firent qu'augmenter.

Les clercs exempts des tribunaux séculiers.

A l'occasion d'un soulèvement du peuple d'Arles contre l'évêque, Honorius, par une loi célèbre, déclara que tous les clercs sans exception ne pourroient être accusés que devant l'évêque, & que les accusateurs seroient notés d'infamie, s'ils manquoient de preuves. Nous verrons de grands abus naître de ces immunités. En y mettant les restrictions convenables, on auroit pu prévenir le mal. Mais on ne prévoyoit rien; & l'ordre civil & la puissance souveraine, tout tomboit en décadence.

Ignorance parmi les chrétiens.

Comme la religion influoit tous les jours davantage sur l'état civil & politique des peuples, on doit remarquer un canon du concile de Carthage, tenu en 398, qui défend aux évêques de lire les livres des païens, & même ceux des hérétiques, sans nécessité. C'est une des plus fortes preuves du progrès de l'ignorance. Il y avoit si peu de temps que l'empereur Julien avoit em-

ployé, pour la ruine du christianisme, la défense d'élever les chrétiens dans l'étude des lettres profanes ! Et les évêques en particulier n'étoient-ils pas obligés de savoir ce qu'ils étoient obligés de réfuter ? De l'ignorance naissoient tous les jours de nouvelles pratiques, beaucoup plus dangereuses qu'édifiantes. Saint Augustin, dans une lettre à Januarius, se plaint qu'on néglige les préceptes des livres divins, & que tout soit plein d'instructions humaines ; il décide qu'on doit retrancher ces pratiques, dont on ne voit pas de raison, qui ne sont ni contenues dans l'écriture, ni ordonnées par les conciles, ni confirmées par l'usage universel, & qui changent en servitude la religion que Dieu a voulu rendre libre. Nulle maxime de sagesse n'a été moins suivie. Aussi les progrès de la superstition abrutiront-ils bientôt le genre humain.

Les affaires d'Orient, que nous avons laissées à l'écart, afin d'éviter la confusion, n'offrent jusqu'ici que des objets tristes, soit pour

En Orient ; exil de saint Jean-Chrysostôme.

l'égliſe, ſoit pour l'état. Deux exils de ſaint Jean-Chryſoſtôme, évêque de Conſtantinople, l'homme le plus éloquent, & l'un des plus vertueux de ſon ſiècle, occaſionnèrent des mouvemens ſéditieux dans cette ville. Le prélat vouloit réformer les mœurs du clergé, des moines, du peuple & de la cour. Il ſe fit par-là beaucoup d'ennemis de tous les ordres. L'impératrice Eudoxie gouvernoit l'imbécille Arcadius, femme impérieuſe & vindicative. On accuſa Chryſoſtôme de la déſigner dans ſes diſcours ſous le nom de Jézabel. Eudoxie l'ayant fait condamner par un conciliabule, l'empereur le bannit. Les cris du peuple obligèrent de le rappeler; & ſon zèle s'anima plus que jamais. Il s'étoit plaint des jeux & des danſes, par leſquels on avoit célébré la dédicace d'une ſtatue d'Eudoxie, & qui avoit troublé indécemment l'office divin. L'impératrice lui en témoigna ſon reſſentiment. Alors oubliant la majeſté impériale, & ne penſant qu'à l'abus que l'on en faiſoit, il commença un ſermon par

Le ſaint invective contre l'impératrice Eudoxie.

ces paroles : *Voici encore Hérodiade en furie ; elle danse encore ; elle demande encore la tête de Jean.* Un second exil suivit de près. Chrysostôme y passa trois ans, & mourut en 407. Eudoxie étoit morte en 404. Arcadius mourut en 408, laissant l'empire à Théodose le jeune, son fils, âgé de sept ans.

Mort d'Arcadius.

Il avoit abrogé une ancienne loi, qui ordonnoit aux juges de prononcer leurs sentences en latin ; langue inconnue dans la plus grande partie de l'Orient : il permit de prononcer en grec ou en latin. Le grec devoit être préféré, comme la langue du pays.

Sentences en latin & en grec.

THÉODOSE II en Orient
HONORIUS en Occident.

412. Anthémius, sage ministre de Théodose le jeune.

SOUS un empereur enfant, tel que Théodose, tout étoit à craindre, & les ennemis du dehors, & les dissensions civiles, & les manèges de cour. Mais Anthémius, préfet du prétoire, qui prit les rênes de l'état, sous Théodose le jeune, possédoit toutes les qualités d'un ministre habile & courageux. S'il ne put pas étouffer les intrigues des eunuques dont le prince fut obsédé, du moins il réprima beaucoup d'abus. Il contint les ennemis de l'empire. Isdegerd, roi de Perse, se déclara le protecteur de Théodose. (Une fable absurde l'en a supposé le tuteur.) Uldès, roi des Huns, fit des courses jusques dans la Thrace, exigeant pour se retirer qu'on lui payât le tribut qu'il imposeroit. Mais on l'attaqua, & il disparut. La Cyrénaïque, contrée de la Libye, en proie aux incursions des barbares Auxuriens, & encore plus

Ennemis du dehors, réprimés.

aux vexations de gouverneurs avides, que les eunuques plaçoient & protégeoient, recouvra enfin la tranquillité, par le zèle sur-tout du sage Synésius.

Anthémius reconstruisit les murs de Constantinople, dont l'enceinte étoit devenue trop petite. (On ne pouvoit pas diminuer, sans doute, l'immense multitude des habitans, source d'une infinité de maux pour l'empire.) En maintenant les lois contre les hérétiques, il tâcha d'en prévenir les abus. Leurs biens étoient dévolus au fisc, faute d'héritiers naturels; il fit défendre aux catholiques de profiter de la confiscation, même en vertu d'une donation du prince, qui seroit regardée comme subreptice. C'est que la dépouille des hérétiques excitoit la cupidité de leurs adversaires, & multiplioit sans doute les accusations d'hérésie.

Loi sur les biens confisqués aux hérétiques.

On ne parle plus d'Anthémius, depuis que Pulchérie se montre à la tête du gouvernement. Cette princesse, sœur de Théodose II, déclarée auguste, n'ayant encore que quinze ans, deux ans plus que lui, se char-

414. Pulchérie gouverne.

gea du poids des affaires, & gouverna comme si elle avoit eu une longue expérience. Elle s'engagea par vœu à garder sa virginité, exemple qu'elle fit suivre à ses deux sœurs. Les exercices d'une piété fervente ne l'empêchèrent pas de se livrer aux soins du gouvernement. Elle parut vivre en religieuse, mais agir en prince éclairé. L'éducation de son frère fut l'objet de ses sollicitudes. Après avoir éloigné l'eunuque Antiochus, précepteur intrigant & avide, elle s'efforça d'inspirer au jeune prince la piété, la vertu, l'amour du travail, les sentimens qui conviennent aux souverains.

Théodose profite peu de son éducation.

Mais Théodose n'avoit qu'un esprit foible, une ame lâche, incapable de se porter aux grandes choses. Il ne fut qu'un dévot sans passions, & qu'un mauvais théologien. Son palais devint une espèce de monastère, où dès la pointe du jour il chantoit l'office avec ses sœurs. Peut-être Pulchérie ne connut point assez elle-même que la piété, sur le trône, doit être moins chargée de pratiques, plus laborieuse que dans le cloître;

qu'elle doit donner l'exemple du culte aux ſujets, & ſans perdre le temps deſtiné à remplir les fonctions publiques, & ſans que la majeſté ſe dégrade par une dévotion mal entendue.

Le trait ſuivant prouve bien que Théodoſe étoit plus ſuperſtitieux que religieux. Un moine choqué de ce qu'il lui refuſoit quelque grace, oſa lui dire en ſe retirant : *Je vous excommunie.* L'empereur, tremblant de ce ridicule anathême, réſolut de ne point manger qu'il n'en eût été abſous. Il conjura un évêque de lui obtenir cette faveur ; & malgré les repréſentations de l'évêque, il s'abſtint de toute nourriture, juſqu'à ce que le moine inſolent lui eût donné l'abſolution.

L'excommunication d'un moine le fait trembler.

Pulchérie ne put jamais vaincre l'aſcendant que les valets de cour prenoient ſur ſon frère. Des eunuques faiſoient les lois & les ordonnances. Il les ſignoit ſans les lire, & ſoutenoit à ſa ſœur qu'il liſoit tout. Pour lui deſſiller les yeux, elle lui préſenta un écrit à ſigner ; c'étoit un acte par lequel il livroit ſa femme

Il ſe livre aveuglément aux eunuques.

en esclavage. Il signa comme à l'ordinaire, sans examen. Pulchérie eut beau l'avertir ; cette expérience l'humilia, mais ne le corrigea point. On peut prédire que son règne, de quarante-deux ans, sera un long tissu de fautes, & ne produira rien de glorieux.

415. Lois en faveur du christianisme.

Des lois sévères en faveur de la religion exclurent les païens de toute charge ; condamnèrent à la perte de leurs biens & à l'exil, ceux qu'on surprendroit faisant des sacrifices ; & ordonnèrent de détruire ou de changer en églises les temples & les autres lieux consacrés à l'idolâtrie, avec peine de mort pour quiconque s'y opposeroit.

Sédition d'Alexandrie.

Les idolâtres, réduits en Orient à un petit nombre, pouvoient être accablés plus aisément qu'autrefois. Mais les chrétiens d'Alexandrie se rendirent odieux par une des plus furieuses séditions qui ait agité cette ville turbulente. Les juifs y formoient contre eux un parti considérable. On prit querelle pour un danseur ; ce frivole sujet aigrit les haines de religion. La querelle fut

suivie d'un complot des juifs pour massacrer les chrétiens, dont il y eut un grand nombre de tués la nuit, au milieu des rues.

Saint Cyrille attaque les Juifs & les chasse.

Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, d'un caractère impétueux, & qui, avec des intentions droites, pouvoit passer les bornes du zèle, attaqua les synagogues & chassa les juifs. Leurs biens furent pillés ; plusieurs périrent dans le tumulte. Les moines du voisinage, habitans des montagnes de Nitrie, étoient des séditieux qui, sous l'évêque Théophile, prédécesseur & oncle de Cyrille, avoient commis toutes sortes de violences. Ils viennent au nombre de cinq cents se signaler de nouveau : ils insultent dans les rues le préfet Oreste, brouillé avec l'évêque ; un d'eux le blesse même d'un coup de pierre. Ammonius (c'est le nom de ce moine) saisi, traîné devant le préfet, est mis à la torture & y rend l'ame. Cyrille prononce son éloge & lui donne le titre de martyr. Le peuple, qu'on venoit de voir défendre Oreste contre les moines, se joint alors à l'évêque par légèreté ou par fanatisme.

Cinq cents moines lui prêtent main-forte.

La fameuse Hypatie, mise en pièces par les chrétiens.

Une atrocité exécrable mit le comble aux horreurs de la sédition. Hypatie, fille du géomètre Théon, plus savante que son père, donnoit des leçons publiques de philosophie avec le plus grand succès. Elle étoit respectable par la pureté de ses mœurs, jointe à une rare beauté & à tous les genres de mérite ; mais parce qu'elle étoit païenne, & qu'elle avoit la confiance des magistrats, on la soupçonnoit d'agir contre Cyrille. Elle devint un objet d'exécration pour ce peuple fanatique. Des furieux, ayant un clerc à leur tête, la saisissent en pleine rue, la traînent dans une église, la dépouillent, la déchirent de coups, la mettent en pièces, & vont brûler publiquement ses membres.

Ce crime reste impuni.

Théodose, touché de cette barbarie, vouloit en tirer vengeance. On acheta la protection des eunuques, & le crime fut impuni. On publia une loi impuissante, pour contenir des clercs audacieux d'Alexandrie, appelés *parabolans*, c'est-à-dire, *qui affrontent les périls*. C'est le seul remède que nous voyons avoir été appliqué au désordre.

Le mariage de l'empereur avec la célèbre Athénaïs (421), fait un contraste frappant avec le meurtre d'Hypatie. Léonce, sophiste d'Athènes, père d'Athénaïs, l'avoit déshéritée en faveur de ses autres enfans, parce que, disoit-il dans un testament bizarre, *son mérite, qui l'élevoit au-dessus de son sexe, étoit, pour elle, une assez grande ressource.* Elle vint à Constantinople demander justice. Ses graces, son esprit, ses mœurs, enchantèrent Pulchérie & Théodose. Le prince l'épousa. Païenne comme son père, elle se fit baptiser; son nom fut changé en celui d'Eudoxie. Elle cultiva toujours les lettres, & Photius vante beaucoup ses poëmes sur des matières de religion.

Mariage de Théodose avec Athénaïs.

Peu après ce mariage, une persécution violente que les chrétiens essuyoient en Perse, rallume la guerre entre les deux nations, si long-temps ennemies. Abdas, évêque du pays, avoit brûlé un temple de Perse, & avoit refusé de le rebâtir, malgré les ordres du roi, qui laissoit aux chrétiens l'exercice de leur religion. La

Le zèle imprudent d'Abdas excite une persécution & une guerre en Perse.

tolérance dès-lors ne subsista plus. Les églises furent détruites, & les bourreaux armés contre les fidèles. Un grand nombre se réfugioit chez les Romains. Varane V, fils d'Isdegerd, les envoya redemander. Sur le refus de Théodose, il retint des sujets de l'empire. On fit la guerre. Après quelques campagnes où les Romains eurent l'avantage, ils demandèrent eux-mêmes la paix; elle fut conclue pour cent ans (422); mais la liberté de religion, qu'Abdas avoit fait perdre, ne se rétablit qu'imparfaitement.

418. Établissement des Visigoths dans la Gaule.

L'état de l'Occident nous intéresse davantage; nous y trouverons les barbares continuant avec succès leurs entreprises. Ataulfe eut pour successeur Sigéric, son ennemi déclaré, qui massacra ses enfans, & ne règna que sept jours. On se hâta d'étouffer la tyrannie par le meurtre du tyran. Wallia, que les Visigoths élurent ensuite, également politique & brave, fit un traité avec le général Constantius, par lequel il s'engageoit à rendre Placidie, & à combattre pour le service de l'em-

pereur, à condition qu'on lui donneroit six cens mille mesures de blé. Il battit en effet les Vandales & les Alains. Soit pour récompense de ses services, soit de peur qu'il ne voulût garder ses conquêtes, on lui accorda en échange de ce qu'il possédoit au-delà des Pyrénées, un établissement bien plus digne de son ambition : on lui céda la seconde Aquitaine & la Novempopulanie ; (aujourd'hui le Poitou, la Saintonge, le Périgord, le Bordelois, l'Agénois, l'Angoumois & la Gascogne.) On y ajouta Toulouse, dont il fit sa capitale. Ce pays fut nommé Gothie, & les Goths y régnèrent quatre-vingt-huit ans, jusqu'à l'invasion de Clovis.

Cession faite à Wallia.

Selon la plupart des auteurs, les Francs s'établirent deux ans après (420) sous leur roi Pharamond, dans le pays situé entre Maestricht & le confluent de la Meuse & du Wahal. Mais l'existence de Pharamond est un problême. De meilleurs critiques attribuent à Clodion en 438, la fondation de la monarchie françoise. Clovis mérite d'en être regardé comme

Etablissement des Francs.

le vrai fondateur, * puisqu'avant lui elle n'offre guère que des fables. Contentons-nous d'observer ici que les Francs, depuis Gordien, avoient fait de fréquentes courses dans la Gaule, & que, selon l'opinion la plus probable, c'étoit une ligue de plusieurs peuples de Germanie entre le Rhin, le Mein & le Weser, réunis pour défendre leur liberté contre les Romains : le nom de *Franc*, dans leur langue, signifioit *libre*. Les Sicambres se distinguoient parmi eux.

421. Constantius épouse Placidie, parvient à l'empire, & meurt.

Constantius, après avoir servi utilement l'empire contre les barbares, épousa enfin Placidie, sœur de l'empereur & veuve d'Ataulfe. Il gouvernoit depuis dix ans les affaires. Il ambitionnoit, ainsi que sa femme le titre de la souveraine puissance. Honorius qui n'avoit point d'enfans, le leur conféra. Mais Constantius mourut la même année. Placidie, brouillée avec son frère,

* Je commence l'Histoire moderne à l'établissement de la monarchie françoise, par Clovis ; mais il faut continuer ici l'Histoire romaine, pour ne pas brouiller ensuite les matières.

eut ordre de quitter Ravenne, & se retira auprès du jeune Théodose.

La mort d'Honorius, arrivée en 423, auroit été un bien pour l'empire, si les malheurs de son règne avoient pu se réparer. Ce prince, presque tyran par foiblesse, plutôt que par inclination, commit toutes les injustices qu'on voulut. Mort d'Honorius.

A en juger par les nombreuses lois d'Arcadius & d'Honorius, (elles se publioient ordinairement au nom des deux empereurs,) on croiroit d'abord que le gouvernement veilloit au bonheur de l'humanité. On y voit de beaux sentimens, de bons principes. Mais ce n'étoient au fond que des paroles. Plusieurs lois vicieuses en elles-mêmes augmentoient les maux publics. Les meilleures tomboient sans exécution. Il falloit sans cesse y déroger, y changer, y ajouter; & la législation, qui doit être simple & précise, devenoit un cahos de ténèbres & d'incertitudes. Ce qu'il faut penser des lois d'Arcadius & d'Honorius.

Les spectacles inhumains des gladiateurs s'étoient maintenus, mal- Spectacles des gladiateurs, abolis.

gré une loi de Constantin. Honorius les abolit en 403, parce qu'un anachorète, nommé Télémaque, venu exprès d'Orient pour en combattre l'abus, s'étant jeté dans l'arène au milieu des combattans, & voulant à toute force les séparer, fut tué à coups de pierres par les spectateurs.

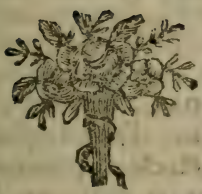
Richesses concentrées à Rome.

On assure qu'avant la prise de Rome par Alaric, il y avoit plusieurs familles dont le revenu montoit à plus de quatre millions de notre monnoie, & que les familles du second ordre avoient communément au moins un million de revenu. Il est facile d'en conclure que cette ville absorboit tout en Occident; que l'extrême opulence des uns y faisoit l'extrême misère des autres; que les peuples étoient foulés au profit de ces hommes insatiables, qui n'ont jamais assez pour leurs plaisirs; enfin, que les richesses & l'indigence contribuoient également à éteindre le courage, à étouffer la vertu, & à faire de mauvais citoyens. Les provinces gémissoient d'un joug accablant & tyrannique:

Les provinces accablées,

les

les lois annonçoient toujours le désir de les soulager ; le gouvernement étoit toujours en contradiction avec les lois. Il ne faut donc pas s'étonner que les barbares aient détruit l'empire.



THÉODOSE II en Orient, & VALENTINIEN III en Occident.

CHAPITRE PREMIER.

Valentinien associé à l'empire. — Lois de Théodose II. — Genséric redoutable en Afrique.

423. Théodose le jeune s'associe Valentinien III.

THÉODOSE, n'ayant point reconnu le titre d'auguste dans Constantius & Placidie, pensa d'abord à réunir dans sa personne les deux empires. Mais Jean, secrétaire d'état d'Honorius, prit la pourpre, donna la liberté aux esclaves, pour en faire des soldats, & envoya le célèbre général Aétius demander aux Huns du secours. L'empereur sentit alors la nécessité d'un partage. Il conféra le titre de *nobilissime*, qui avoit remplacé celui de

césar, à Valentinien, fils de Constantius, âgé de cinq ans, & le titre d'auguste à sa mère Placidie. Il les fit partir avec une armée. Jean fut pris & décapité, après deux ans de règne, & Valentinien III proclamé empereur. Ce prince céda l'Illyrie occidentale, en épousant la fille de Théodose.

Ce dernier se reconnoit soumis aux lois.

Une de ses premières lois renferme la maxime la plus digne des vrais monarques : *La majesté souveraine*, dit-il, *se fait honneur en se reconnoissant soumise aux lois. La puissance des lois est le fondement de la nôtre. Il y a plus de grandeur à leur obéir, qu'à commander seul sans elles.* « C'est, dit M. le Beau, la » plus grande leçon qu'un souve- » rain ait jamais faite à ses pareils. «

Deux lois de Théodose, l'une mauvaise, l'autre bonne.

On trouve vers le même temps une loi de Théodose II, qui n'annonce pas à beaucoup près tant de sagesse. Il défend, comme crime de lèse-majesté, non-seulement de porter des étoffes de la teinture des ornemens impériaux, mais d'en garder chez soi. C'est là qu'on reconnoît le despotisme. Le

motif de cette loi étoit, sans doute, la crainte que des usurpateurs ne prissent la pourpre, & ne se fissent reconnoître pour souverains. Si quelqu'un en avoit formé le dessein, on l'avertissoit par là de bien prendre ses mesures, plutôt qu'on ne l'empêchoit de les exécuter. Et la seule démonstration d'une telle crainte ne rendoit-elle pas le gouvernement mépriſable? Par une autre loi, aussi sage que la première est absurde, il établit la prescription de trente ans, pour assurer les droits dont on a joui paisiblement dans cet intervalle. Rien n'est plus commun, sous les derniers règnes, qu'un mélange de bonnes & de mauvaises lois; preuve certaine d'un gouvernement capricieux, qui flotte au gré de l'opinion & des conjonctures.

Prescription de trente ans.

Parmi beaucoup de faits isolés, confus, choisissons ce qu'il y a d'intéressant, & formons en un tableau, où les objets analogues soient rapprochés sans détails minutieux. En Occident, se trouvent deux grands généraux, dont la rivalité devient

Rivalité d'Aétius & de Boniface.

funeſte à l'état. Aétius, né en Méſie, élevé parmi les gardes de l'empereur, eſt la terreur de ces barbares; mais il eſt jaloux de Boniface, comte d'Afrique, recommandable par ſes ſervices, ſes talens & ſes vertus. Il veut le perdre à la cour; il en vient à bout par la plus noire perfidie.

D'une part, il donne un faux avis à Boniface qu'on veut le rappeler, & enſuite le faire mourir. De l'autre, il perſuade à Placidie de le rappeler en effet, ſous prétexte de quelque projet criminel. Le comte reçoit l'ordre, & n'obéit point.

Les Vandales en profitent & s'emparent de l'Afrique.

Ainſi calomnié & condamné, il appele en Afrique les Vandales d'Eſpagne, qui, ſous les ordres du roi Genſéric, mettent tout à feu & à ſang. L'impératrice rend bientôt ſes bonnes graces au général dont elle a reconnu l'innocence. Il s'efforce de réparer un mal ſans remède. Ne pouvant engager les barbares à la retraite, il prend les armes contre eux. Il eſt battu. Excepté Cirthe & Carthage, les Romains n'ont plus rien en Afrique; les Vandales y

exercent impunément leur cruauté (431).

Révolte d'Aétius.

Boniface, à son retour, eut toute la confiance de Placidie ; l'un & l'autre détestoient la perfidie d'Aétius. Celui-ci prévint les coups de leur haine, en levant l'étendard de la révolte. Il fut vaincu par son rival, mais il le blessa dans la mêlée, & Boniface en mourut peu de jours après. On veut arrêter Aétius. Il va en Pannonie implorer le secours des Huns. La cour tremble; Placidie le rappelle, lui rend toutes ses dignités, & y ajoute celle de patrice. Telle est la punition de la révolte dans un état chancelant & mal gouverné.

Mort de Boniface.

Progrès des barbares.

La Gaule, en proie à l'avarice des magistrats, ainsi qu'aux armes des barbares, éprouvoit sans cesse de nouveaux malheurs. Les payſans, sous le nom de Bagaudes, se soulevèrent, se déchaînèrent comme des bêtes féroces. Les Visigoths rompirent le traité conclu avec les Romains, & assiégèrent Narbonne, que les Huns auxiliaires défendirent avec succès. Clodion, roi des Francs,

s'empara de Cambrai, de Tournai, d'Amiens (438). On lui céda ces conquêtes, parce qu'on ne pouvoit l'en chaſſer. Trèves fut ſaccagée par les Francs pour la quatrième fois, & ils ſe rendirent maîtres de Cologne. Genſéric demeura paiſible poſſeſſeur des meilleures provinces de l'Afrique, où il déploya le zèle de l'arianiſme. Les Suèves ſoumirent à leur domination la Bétique, & les autres pays que les Vandales avoient abandonnés en Eſpagne. On ne voit de toutes parts que maſſacres, révolutions, démembremens de l'empire, dont les détails fatigueroient ſans rien apprendre.

Les Francs s'établiſſent dans la Gaule, ſous leur roi Clodion en 438.

En Orient, la foibleſſe & l'incapacité de Théodoſe fomentent de nouvelles guerres théologiques. Neſtorius, évêque de Conſtantinople, enſeignoit qu'il y avoit deux perſonnes en Jeſus-Chriſt, comme deux natures; & que Marie n'étoit pas la mère de Dieu, mais la mère du Chriſt. Ce prélat, auparavant perſécuteur des hérétiques, s'attira bientôt par cette héréſie ſub-

Neſtorius trouble l'Orient par ſon héréſie.

tile un orage dont il fut accablé. L'empereur lui étoit favorable, quoique Pulchérie fût déclarée contre lui. Le concile général d'Éphèse s'assemble pour décider la question. Saint Cyrille d'Alexandrie y préside. Dès la première séance, on condamne, on dépose l'hérésiarque. Jean d'Antioche, qu'on n'avoit pas voulu attendre, tient un conciliabule, où il dépose à son tour Cyrille & l'évêque d'Éphèse. Les esprits s'échauffèrent de plus en plus; & les accusations réciproques furent également vives & amères. Théodose approuva enfin le jugement du concile. Nestorius fut relégué; mais le nestorianisme ne fut pas détruit. Il subsiste encore de nos jours dans plusieurs pays de l'Orient.

431. Concile d'Éphèse.

L'empereur en 435 ordonna de brûler publiquement les livres des nestoriens; & défendit, sous peine de confiscation de tous les biens, de donner retraite à ces novateurs pour tenir aucune assemblée. Il ajouta ensuite peine de mort contre les réfractaires. Il ordonna que

Rigueurs inutiles contre les Nestoriens.

les évêques & les clercs infectés de cette erreur fussent chassés de leurs églises, & les laïques anathématisés. On oublioit que de pareilles rigueurs avoient augmenté les progrès & les violences de l'arianisme. L'expérience prouva, & tout le monde convient aujourd'hui, qu'avec plus de modération, on auroit mieux servi l'église.

La dévotion de Théodose dicta une loi, par laquelle les biens des ecclésiastiques & des moines, morts sans héritiers, furent donnés aux églises ou aux monastères. Jusqu'alors ils avoient été dévolus au fisc. Les moines conservèrent encore long-temps l'usage & la propriété de leurs biens.

Loi pour enrichir les églises.

Quoique peu d'hommes fussent moins capables que Théodose II de soutenir le rôle de législateur, il exécuta cependant un projet de législation, qui mérite de nous occuper quelques instans. Des lois sans nombre, parmi lesquelles on en trouvoit beaucoup de contradictoires, de peu sensées, embarrassoient & dégradoient la jurisprudence. Il

438. Code Théodosien.

fit composer un code où l'on ne plaça que les lois des empereurs chrétiens, édits, rescrits, ordonnances, actes & décrets du conseil, &c. Il déclara en le publiant, que ces lois auroient seules autorité dans l'empire. Valentinien III adopta le code pour l'Occident; & les lois qu'on y ajouta depuis furent appelées Novelles.

Remarques sur ce code.

Les critiques relèvent de grandes imperfections de ce recueil, plusieurs lois tronquées, obscures, mal choisies, mal arrangées, quelques-unes marquées au coin de la superstition. Ils le jugent néanmoins préférable, pour ce qu'il renferme, à celui que Justinien y substitua. C'est une chose singulière que le code Théodosien n'ait subsisté que quatre-vingt-dix ans parmi les Orientaux; & qu'il ait subsisté en Occident après la ruine de l'empire. Les Visigoths l'adoptèrent. Il disparut dans les siècles d'ignorance. On le retira de l'obscurité au seizième siècle, & Jacques Godefroy, jurisconsulte parisien, l'enrichit d'un commentaire fort estimé.

Peu de temps après la publication de son code, l'empereur abrogea une mauvaise loi de Constantin, qui défendoit à ceux qui avoient certaines terres en Asie, d'en disposer, même par testament, à moins qu'ils n'eussent une maison à Constantinople. Les capitales ne s'agrandissent que trop sans des voies si odieuses.

Abrogation d'une loi qui tendoit à l'agrandissement de Constantinople.

On doit s'étonner qu'un prince dévot ait facilité le divorce, que Constantin & Honorius avoient rendu plus difficile qu'autrefois. Il abolit leurs lois à cet égard comme trop dures, déclarant qu'il falloit s'en tenir aux anciennes lois romaines, & aux décisions des anciens jurisconsultes. Nous verrons l'usage du divorce subsister encore longtemps.

Loi de Théodose en faveur du divorce.

Selon toute apparence, Théodose, quand il fit cette dernière loi, étoit déja infecté du poison de la jalousie, dont sa femme éprouva bientôt les effets. Il aimoit dès l'enfance Paulin, un des principaux personnages de sa cour. L'impératrice Eudoxie (Athénaïs), plei-

Ce prince fait tuer Paulin par jalousie.

ne d'estime & de reconnoissance pour ce favori, qui avoit contribué à sa fortune, le voyoit volontiers, lui confioit ses pensées & profitoit de ses conseils. Leur commerce innocent parut un crime à l'empereur. Paulin est tué par ses ordres. Eudoxie se croit déshonorée, & obtient la permission de se retirer à Jérusalem, où elle avoit été auparavant en pélerinage. Un prêtre & un diacre qu'elle a emmenés avec elle, sont encore un objet de soupçons pour le prince; le comte Saturnin, chargé d'ordres sanguinaires, les fait mourir ignominieusement sans aucune forme de procès.

Retraite d'Eudoxie ou Athénaïs.

La princesse ne contient plus sa colère; elle fait assassiner Saturnin. On la prive alors de ses officiers. Réduite à une condition privée, elle consacre le reste de ses jours aux bonnes œuvres. Cyrus, savant égyptien & bon poëte, qui par sa protection étoit parvenu à la dignité de patrice, fut dépouillé quelque temps après de tous ses biens; parce que les acclamations du peuple

à sa louange blessèrent la vanité ombrageuse de Théodose. L'eunuque Chrysaphe s'empara, & de l'esprit du prince & de l'autorité du gouvernement. Pulchérie elle-même n'eut plus de crédit auprès de son frère. Ce législateur se montra digne de haine & de mépris : tout alla au gré des passions.

L'eunuque Chrysaphe, maître de tout.

Cependant les barbares gagnoient du terrein de jour en jour. Genséric avoit pris Carthage, capitale superbe & florissante. Quoiqu'il n'eût pas un vaisseau au commencement de son expédition d'Afrique, il s'étoit formé une marine formidable, avec laquelle il avoit déja porté en Sicile la terreur. L'eunuque Chrysaphe s'imagina pouvoir le vaincre, & lui enlever ses conquêtes. Il épuisa l'empire, pour équiper une flotte de onze cents voiles. Genséric entama une négociation, la fit traîner adroitement en longueur. L'armée romaine s'étant affoiblie, Théodose ayant besoin de ses forces contre les Huns, le Vandale donna la loi, & fut reconnu souverain de l'Afrique. Le fruit de ce

441. Genséric formidable par la marine en Afrique.

Armement

perdu contre lui. grand armement fut que les barbares fondirent de tous côtés sur les terres des Romains, tandis qu'ils perdoient le temps, & se consumoient pour une vaine entreprise.

CHAPITRE II.

Conquête des Huns sous Attila. — Fin du règne de Théodose le jeune.

LES plus terribles des peuples barbares étoient les Huns, gouvernés alors par Bléda & Attila, deux frères, égaux en autorité & rivaux de valeur. Depuis six ou sept ans, ils avoient réduit Théodose à faire un traité ignominieux, par lequel il s'obligeoit à rendre les transfuges, à payer tous les ans un tribut de sept cents livres d'or, (c'étoit le double de l'ancien tribut,) & à ne point secourir les ennemis des Huns. Les deux rois, après ce traité, avoient porté leurs armes dans la Tartarie, jusqu'au voisinage de la Chine; la férocité de leurs troupes s'étoit encore endurcie par les rigueurs du climat. Revenus en Europe, plus fiers & plus entreprenans que jamais, méprisant les Romains comme des lâches, ils ron-

Ravage des Huns; tribut qu'on leur paye.

441

pirent le traité en se plaignant qu'on leur avoit manqué de parole; ils passèrent le Danube, saccagèrent la haute Mésie, pénétrèrent jusqu'à Naïsse, ensuite dans la Thrace, laissant par-tout des ruines & des monceaux de cadavres. Un nouveau traité ne fit que suspendre leurs fureurs pour quelques années.

Leur roi Attila fait des conquêtes immenses.

Attila né avec autant de génie que d'ambition, rusé politique, général prudent malgré l'ardeur de son courage, formant les plus vastes projets de conquêtes, avoit fait mourir son frère Bléda, pour ne point partager le pouvoir suprême. Il étendoit sa domination sur des pays immenses, jusques vers la mer Baltique, d'un côté, & l'Océan oriental, de l'autre. Il avoit reçu des ambassadeurs de la Chine; il ser roit l'empire romain qu'il menaçoit d'écraser. Sans religion, mais sachant mettre à profit la superstition vulgaire, il feignit d'avoir trouvé miraculeusement une épée que les Scythes adoroient autrefois comme le symbole de leur divinité : on le croyoit inspiré dans ses

Il profite de la superstition de ses soldats.

entrepriſes, par le dieu même des combats; & ſes ſoldats n'en étoient que plus braves & plus féroces.

Théodoſe lui ayant donné le titre de général des Romains, il dit, en l'acceptant, que ce titre ne l'empêcheroit point de combattre les Romains, s'ils manquoient de le ſatisfaire; & qu'il avoit pour eſclaves des rois ſupérieurs, non-ſeulement aux généraux de l'empire, mais aux empereurs eux-mêmes.

Il eſt nommé général des Romains.

447. Bientôt l'Illyrie, la Thrace, la Dacie, la Méſie, eſſuyèrent de nouveaux ravages. Soixante & dix villes furent forcées par les Huns. Ils défirent deux armées. On acheta encore la paix pour ſix mille livres d'or, & pour un tribut annuel, du tiers de cette ſomme. On ne put ramaſſer l'argent, qu'à force de vexations & de violences. Les exacteurs devinrent, en quelque ſorte, pires que les barbares. Des familles opulentes tombèrent dans le beſoin, & pluſieurs citoyens ſe pendirent de déſeſpoir, ou ſe laiſsèrent mourir de faim.

Il les accable, & leur vend la paix.

Combien il les mépriſe.

Plus l'empereur craignoit & ménageoit Attila, plus il s'en faiſoit mépriſer. On combloit de préſens les ambaſſadeurs du roi Hun; & s'il vouloit enrichir quelqu'un de ſes officiers, il ne lui en coûtoit que de l'envoyer à Conſtantinople. Ses prétentions ſe multiplioient, à meſure qu'on donnoit des preuves de lâcheté: en menaçant de la guerre, il étoit sûr de tout obtenir.

449. Théodoſe veut le faire aſſaſſiner.

La perfidie, ſi ſouvent employée depuis qu'il n'y avoit plus d'honneur ni de vertus, parut enfin la ſeule reſſource contre un ennemi invincible. Théodoſe, par le conſeil de Chryſaphe, réſolut de le faire aſſaſſiner. On promet des tréſors à Édécon, envoyé d'Attila, s'il veut être l'exécuteur de ce complot. Il s'y engage en apparence. Il part, ſuivi d'une ambaſſade; il révèle le ſecret à ſon maître. Attila diſſimule, reçoit les ambaſſadeurs ſur un ſiège de bois, leur parle avec ſa fermeté ordinaire, les traite cependant avec bonté, & prend toutes les meſures poſſibles pour conſtater la trahiſon des Romains.

L'hiſtorien Priſcus, témoin oculaire, rapporte dans ſa relation de l'ambaſſade, des particularités qui font connoître le génie de ce conquérant, & le caractère de ſa nation. Le roi donna un feſtin à toute ſa cour, où les convives furent ſervis en vaiſſelle d'or & d'argent; mais où il n'uſa lui-même que de vaiſſelle de bois, & ne mangea que d'une ſeule viande. Deux poëtes vinrent chanter ſes victoires. Leurs chants tranſportèrent la jeuneſſe d'un enthouſiaſme martial, tandis que les vieillards pleuroient de ne pouvoir plus ſe ſignaler à l'exemple du héros. Deux bouffons terminèrent la fête. Au milieu des éclats de rire qu'ils excitoient, le roi conſerva toujours ſa gravité; il ne parut gai qu'en careſſant le plus jeune de ſes fils, objet particulier de ſa tendreſſe.

Particularités d'un feſtin d'Attila.

Ce héros terrible envoya des députés à Conſtantinople, avec ordre de dire à l'empereur, qu'*Attila & Théodoſe étoient également de noble race; mais que Théodoſe s'étoit dégradé en devenant eſclave d'Attila*,

Ce héros traite l'empereur avec mépris.

auquel il payoit tribut ; qu'il n'étoit qu'un esclave lâche & perfide, puisqu'il employoit la trahison pour faire périr son maître ; & qu'Attila ne lui pardonneroit, qu'après que Chrysaphe lui auroit été remis entre les mains, pour être puni comme il le méritoit. Ces reproches annonçoient plus de grandeur que la victoire même. Le fier vainqueur se laissa fléchir par des soumissions & des présens ; & l'eunuque conserva son autorité arbitraire.

Nouveaux troubles excités par l'hérésie d'Eutychés.

Telle étoit la fureur des Grecs pour les subtilités & les disputes théologiques, malgré les périls dont ils se voyoient environnés, qu'une nouvelle hérésie sur le mystère de l'Incarnation vint encore troubler l'empire. Nestorius, en poursuivant l'arianisme, avoit imaginé que deux natures en Jésus-Christ faisoient deux personnes. Eutychès, moine enthousiaste, en se déchaînant contre le nestorianisme, imagina que l'unité de personne supposoit l'unité de nature ; & que la divinité absorboit la nature humaine.

L'empereur

Le ministre eunuque, & par con-

séquent l'empereur, se déclarent ses partisans. Un concile de cent trente évêques, tenu à Éphèse sans liberté, condamne la doctrine des deux natures en une seule personne. Les anathêmes, les dépositions, les exils, sont le fruit des sophismes d'Eutychès. Son hérésie, condamnée sous l'empereur Marcien par le concile de Chalcédoine tenu en 451, a encore de nombreux sectateurs en Orient, comme celle de Nestorius. Le concile fut extrêmement tumultueux : des cris continuels troubloient les délibérations, au point que les magistrats déclarèrent que la foi seroit examinée par des commissaires, & que c'étoit la volonté de l'empereur. On y consentit après quelques oppositions. Il faut convenir que dans toutes ces assemblées, comme saint Grégoire de Nazianze le disoit de celles de son temps, les vices de l'humanité ne se mêloient que trop aux choses saintes ; mais les fautes de l'homme peuvent-elles mettre obstacle aux desseins de Dieu ? Jusqu'à la ruine de l'empire Grec, on

& son eunuque Chrysaphe la favorisent.

Concile d'Éphèse.

Concile de Chalcédoine.

verra les disputes théologiques, variées sous toutes les formes, produire des dissentions intestines, aussi funestes que les armes des barbares.

450. Mort de Théodose II.

Au retour d'un voyage de dévotion, Théodose mourut après un règne de quarante-deux ans, sans avoir mérité d'autre titre que le surnom de *Calligraphe*, parce qu'il formoit bien les caractères de l'écriture. Les murs de Constantinople, renversés en 447 par un horrible tremblement de terre, furent promptement rétablis; mais on l'attribue à l'ardeur dont se piquèrent les deux factions *verte* & *bleue*, qui divisoient le peuple dans les jeux du cirque. Tout portoit l'empreinte de la frivolité ou du fanatisme chez cette nation bizarre.

Frivolité des Grecs.

Vices du gouvernement.

Quels devoient être les sentimens des citoyens capables de réfléchir sur les maux publics? On en peut juger par ce fait particulier que rapporte l'historien Priscus. Il vit avec étonnement dans le camp même d'Attila, un grec transformé en Officier tartare. Cet homme avoit

tout perdu, ſes biens & ſa liberté, au ſiège d'une ville; mais il avoit réparé cette double perte par ſes ſervices : il ſe félicitoit d'avoir mérité que les Huns l'euſſent en quelque ſorte adopté. Dans une longue converſation avec Priſcus, il s'étendit ſur les vices du gouvernement romain; ſur la foibleſſe des princes qui accabloient les peuples d'impôts, ſans pouvoir les défendre; ſur le chaos de tant de lois obſcures & contradictoires; ſur la mauvaiſe adminiſtration de la juſtice; enfin ſur les abus innombrables, ſur la corruption univerſelle, qui annonçoient la ruine de l'empire en faiſant le malheur des ſujets. Les réponſes de Priſcus ne détruiſent pas les objections.

VALENTINIEN III en Occident ; MARCIEN en Orient.

450. Pulchérie épouse Marcien pour le faire empereur.

THÉODOSE le Jeune n'ayant laissé qu'une fille, mariée à l'empereur d'Occident Valentinien, celui-ci sembloit devoir lui succéder. Sa foiblesse l'empêcha d'agir. Pulchérie se rendit maîtresse de l'état, fit faire le procès à Chrysaphe ; & après la juste condamnation de cet eunuque, le livra injustement à la vengeance particulière d'un homme dont il avoit assassiné le père plusieurs années auparavant. Ensuite, comme la puissance souveraine n'avoit pas encore été entre les mains d'une femme seule, Pulchérie jeta les yeux sur Marcien, soldat de fortune qu'elle estimoit ; elle lui offrit sa main, à condition qu'il respecteroit sa virginité. Marcien, âgé de cinquante-huit ans, promit ce qu'elle exigeoit, l'épousa & fut empereur.

Bon gouver-

Ce prince infirme, mais courageux,

geux, zélé, vigilant, plein de respect pour l'impératrice, s'appliqua au soin de réformer les abus. Il donna l'exemple de la frugalité & de la justice. Il fit des lois pour le soulagement des peuples. Sa piété lui en dicta quelques-unes peut-être moins dignes de la politique. Contre l'ordonnance de Valentinien I, qui avoit déclaré nulles les donations des femmes en faveur des clercs & des moines, il ordonna que ces donations eussent leur effet. Il défendit, sous peine de mort, tout exercice extérieur du paganisme. Il se montra cependant modéré à l'égard des hérétiques, favorisant les orthodoxes, & s'efforçant de concilier les esprits. Son ignorance étoit éclairée par les conseils du pape saint Léon & de Pulchérie.

nement de ce prince.

Ses lois en faveur de la religion & du clergé.

L'Occident, que Placidie gouvernoit au nom de son fils, à la veille de succomber sous les barbares, gémissoit sous le poids intolérable des impôts, qui, en aigrissant les cœurs, disposoit toujours à un changement de maître. Valentinien III, après avoir long-temps promis de soula-

Valentinien fait une loi pour soulager les peuples.

ger les provinces, publie enfin une loi par laquelle il remet les sommes que l'on devoit au fisc. Il se reproche à lui-même d'avoir différé l'accomplissement de ses promesses ; il expose la misère des peuples & les vexations de ses propres officiers ; il avance cette maxime, si vraie, & si négligée : *Tout ce que perd le laboureur est perdu pour le prince ; la prospérité du prince dépend de celle du laboureur.* L'opprobre d'un mauvais gouvernement étoit d'étaler de bonnes maximes, & de les démentir par la pratique. Valentinien continua toujours à ruiner par son luxe & les villes & les campagnes, en même temps que sa stupide indolence favorisoit les ravages des ennemis. Placidie mourut. Quoiqu'elle eût des vices, tout empira après sa mort.

Mais il continue de le ruiner.

Les Saxons & les Anglois subjuguent la Grande-Bretagne.

Nous avons vu la Grande-Bretagne abandonnée par les Romains, qui ne pouvoient la défendre. En vain les Bretons implorèrent plusieurs fois leur secours contre les Pictes & les Écossois. Aétius lui-même, ce grand général, n'ayant

pas cru pouvoir se rendre à leurs vœux, ils s'adressèrent aux Saxons, établis à l'embouchure de l'Elbe, qui, avec les Angles ou Anglois, subjuguèrent bientôt le pays qu'ils étoient venus délivrer. Leur heptarchie se forma sur les ruines de la liberté des insulaires. Ces sept royaumes ne furent réunis en un seul que par Egbert, contemporain de Charlemagne. J'en parlerai dans l'histoire moderne.

Genséric attire Attila sur la Gaule.

On pouvoit se consoler de la perte d'une province fertile, dont l'éloignement ne permettoit plus alors d'en tirer les mêmes avantages qu'autrefois. Mais Attila menaçoit le cœur de l'empire. Après avoir balancé s'il attaqueroit l'Orient ou l'Occident, il se décida contre la partie la plus foible, déja entamée par tant d'endroits. Genséric, brouillé avec Théodoric roi des Visigoths, & voulant lui susciter des affaires, invitoit le roi des Huns à pénétrer dans la Gaule. Celui-ci trouva aisément un prétexte d'invasion.

Demandes du roi Hun

Honoria, fille de l'impératrice Pla-

à Valentinien III. cidie, qu'on vouloit réduire malgré elle à l'état de Vierge, avoit eu une secrète correspondance avec Attila; lui avoit même envoyé un anneau, pour gage de la résolution où elle étoit de l'épouser, & de lui transmettre ses prétentions à la couronne. Il fit demander cette princesse, & la moitié de l'empire, dont il la supposoit héritière. Valentinien répondit qu'Honoria étoit déja mariée; que d'ailleurs elle n'avoit aucun droit à l'empire, qui appartenoit aux hommes seuls. En négociant tout à la fois avec les Romains & avec les Visigoths, Attila couvrit son dessein de les écraser les uns & les autres. Malgré ses forces, il savoit employer les ruses de la politique.

A Tr. La Gaule ravagée par les Huns. A la tête d'une armée de cinq cents mille hommes, où se trouvoit une infinité de peuples conduits par leurs rois, Gépides, Ruges, Turcilinges, Ostrogoths, &c. il cotoya le Danube & passa le Rhin. On ne peut dépeindre les ravages qu'essuya la Gaule entre le Rhin, la Seine, la Marne & la Moselle.

Tout ce pays fut saccagé, les villes détruites par le feu, les campagnes couvertes de cadavres.

Aétius les fait reculer.

Le général Aétius, qui avoit eu auparavant des liaisons avec Attila, ne vit plus en lui qu'un destructeur dont il risquoit d'être la victime à son tour. Il s'étoit rendu à Arles avec une petite armée. Il persuada heureusement au roi Visigoth, que le péril devenoit commun aux deux peuples; qu'Attila cherchoit à les diviser pour les anéantir. Théodoric se joint aux Romains ; Mérovée, roi des Francs, les Bourguignons, les Armoriques & d'autres peuples grossissent l'armée d'Aétius. Il précipite sa marche ; il surprend Attila qui s'emparoit d'Orléans, il le force à se retirer vers la Belgique.

Sanglante bataille en Champagne.

Furieux de cet affront, résolu d'en tirer vengeance par une bataille, Attila s'arrête dans les plaines de Champagne, du côté de Châlons. C'est-là que les deux armées en vinrent aux mains avec une égale fureur. Les uns comptent cent soixante mille hommes, les autres

jusqu'à trois cents mille, tués dans l'action. De ce nombre fut le roi Théodoric, d'autant plus digne d'être regretté qu'il contribua beaucoup à la victoire. Elle fut longtemps en balance, & ne parut décidée que par la retraite d'Attila.

Danger & retraite d'Attila.

Les chariots de l'armée formoient une espèce de rempart autour de son camp : c'étoit la méthode des barbares. Il y placa des troupes de tous côtés. Les ennemis exposés en l'attaquant, à une grêle de flèches, se proposèrent enfin de le réduire par la famine. Il avoit fait entasser au milieu du camp, en forme de bûcher, les selles & les plus riches harnois pour se brûler lui-même en cas qu'il fût sans espérance. Mais Aétius, craignant peut-être que la défaite des Huns ne rendît les Visigoths & les Francs trop redoutables, engagea Torismond & Mérovée, leurs rois, à se retirer dans leurs états. Attila se mit aussitôt en marche, repassa le Rhin, gagna la Pannonie, alla enfin se préparer à la vengeance. Cette sanglante bataille & les pertes précédentes,

(car il prodiguoit le sang de ses troupes), avoient détruit une grande partie de son armée, qui montoit à environ 500,000 hommes.

A peine les Romains commencoient à respirer, qu'il vient fondre sur l'Italie avec de nouvelles forces. L'alarme se répand par-tout. On accuse Aétius de n'avoir pas défendu les Alpes, d'avoir conseillé à Valentinien de prendre la fuite. Ce grand général étoit-il capable de lâcheté? Il manquoit de forces & de secours. Les Visigoths & les Francs, qui l'avoient si bien secondé en Gaule, refusoient de venir défendre l'Italie. Il tint néanmoins la campagne autant qu'il étoit possible. Mais l'empereur quitta Ravenne, s'enferma dans Rome, & abandonna tout le pays au-delà du Pô, comme une proie suffisante pour assouvir les barbares. 452. Il ravage bientôt l'Italie.

Déja les Huns ont pillé la capitale des Vindéliciens (aujourd'hui Augsbourg). Ils franchissent les Alpes Juliennes; ils assiègent, prennent d'assaut, réduisent en cendres la puissante ville d'Aquilée; ils ren-

versent tout en Vénétie & en Ligurie. Attila trouve à Milan un tableau où l'empereur étoit peint sur un trône d'or, avec une multitude de Huns tués à ses pieds. Il fait effacer ce tableau, & se fait peindre lui-même sur un trône devant lequel étoit l'empereur chargé d'un sac plein d'or, & le répandant aux pieds du vainqueur.

Ce qu'il fait à Milan.

Pendant ces ravages, les habitans de la Vénétie & de l'Emilie, réfugiés dans les petites îles du golfe, y construisirent des cabanes, dont se forma peu à peu Venise, l'un des prodiges de l'industrie humaine.

Commencemens de Venise.

Aétius, avec des secours de Marcien, tailloit en piéces les détachemens de Huns qu'il pouvoit surprendre; mais ces petits avantages ne dissipant guère la terreur, Valentinien envoya demander la paix à Attila. Saint Léon, pontife respectable par ses talens, ainsi que par ses vertus, accompagné de deux autres députés, adoucit cette ame cruelle. On convint d'une trêve & d'un tribut. Le vainqueur se retire, en menaçant de revenir en

Attila épargne Rome.

Italie, si on ne lui envoie Honoria, & ce qui appartenoit à la princesse. Au grand nombre de ses femmes, il en ajouta cependant une nouvelle. Mais la nuit même des noces, il mourut dans le lit nuptial, étouffé par une hémorragie. S'il mérita le surnom de *fléau de Dieu*, les Romains méritèrent encore plus d'être abattus sous ses coups.

452. Sa mort.

Il laissoit plusieurs fils, dont les discordes ruinèrent sa vaste puissance : c'est la suite ordinaire des grandes conquêtes. Le roi des Gépides & après lui les autres vassaux se révoltèrent. Des guerres sanglantes affoiblirent ces barbares. Ils formèrent plusieurs établissemens dans l'Illyrie, la Mésie, la Dacie, la petite Scythie, (aux embouchures du Danube ;) & devinrent confédérés de l'empire qu'ils déchiroient. Les Ostrogoths, sujets d'Attila, gagnèrent plus que les autres à la révolution. Marcien leur accorda la Pannonie entière, depuis la haute Mésie jusqu'au Norique, & depuis la Dalmatie jusqu'au Danube. Nous les verrons dominer glorieusement en Italie.

Ruine de son empire.

Les Ostrogoths établis en Pannonie.

454. Vices de Valentinien.

Les vices de Valentinien III ne lui furent pas moins funestes que les armes des barbares. Livré à une stupide indolence & à la débauche, il avoit violé la femme de Maxime, personnage illustre & puissant, qui ne respiroit que la vengeance de cet affront. Aétius pouvoit seul sauver le prince & l'état. Sa fortune paroissoit inébranlable ; son fils Gaudentius alloit épouser la fille de Valentinien. Mais quel homme est à l'abri des intrigues & des trahisons d'une cour perfide ? Maxime, par le moyen de l'eunuque Héraclius, le rendit suspect de révolte. Le lâche empereur assassina de sa propre main Aétius, le héros, le défenseur de l'empire. Il lui porta le premier coup ; les courtisans l'achevèrent. Il trouva du moins la vérité dans la bouche d'un de ses officiers, dont il sembloit solliciter le suffrage sur le meurtre d'Aétius. La réponse qu'il en reçut mérite d'être citée : *Il ne m'appartient point de juger de vos actions, mais je pense que vous vous êtes coupé la main droite avec la main gauche.*

Il tue le brave Aétius.

Rien n'arrêtant plus Maxime, il fait assassiner l'empereur, & se fait proclamer lui-même. Le poids de la souveraineté l'accable d'abord. Tout le dégoûte & l'épouvante. Son règne devoit passer comme un songe. Il avoit forcé Eudoxie, veuve de Valentinien, de l'épouser. Il se flatta follement de gagner son cœur, en lui protestant que l'amour étoit la cause du meurtre qu'il avoit commis. La princesse frémit d'indignation; elle invita secrètement Genséric à venir la délivrer, & promit de l'introduire dans Rome par la main.

455. Maxime fait assassiner l'empereur & lui succède.

Le roi vandale saisit avec ardeur cette occasion. A la nouvelle de son approche, Maxime veut prendre la fuite, mais on l'assassine dans la rue. Trois jours après Genséric arrive, entre à Rome sans résistance, la livre au pillage. Elle fut pillée quatorze jours entiers. Genséric emporta d'immenses richesses; les vases sacrés qu'Alaric avoit respectés religieusement; la moitié de la couverture précieuse, de bronze doré, du temple de Jupiter Capitolin;

Il est lui-même assassiné.

Pillage de Rome par Genséric.

une infinité de ſtatues; beaucoup d'illuſtres captifs, parmi leſquels ſe trouva Eudoxie elle-même avec ſes deux filles. Marcien redemanda les princeſſes, & eſſuya un refus: tant Genſéric craignoit peu l'empire même de Conſtantinople.

Avitus prend la pourpre; & Ricimer le détrône.

Maxime n'avoit règné que trois mois. Avitus, Auvergnat d'origine, fort eſtimé, fort heureux dans l'état de particulier, prit la pourpre & ne règna guère qu'un an. Le comte Ricimer, fils d'un prince ſuève, mépriſa ce nouvel empereur que ſes déſordres rendirent mépriſable. Il excita contre lui des ſéditions; il l'attaqua & le prit aux environs de Plaiſance; il le fit ſacrer évêque. (Ce fut une manière aſſez commune de punir ceux qu'on détrônoit, ou de les rendre incapables de nouvelles entrepriſes. La coutume de les faire moines, établie enſuite chez les barbares, paroît meilleure: elle ne compromettoit point l'épiſcopat.) Avitus, craignant d'être mis à mort, voulut ſe ſauver dans ſa patrie, & mourut en chemin. Il avoit pour gendre Sidoine Apolli-

naire, alors célèbre par des poésies qu'on ne lit plus, élevé depuis à la dignité de préfet de Rome, ensuite évêque de Clermont en Auvergne. Le trône resta vacant plusieurs mois. Pouvoit-on y aspirer avec une ambition raisonnable?

Depuis Théodose, Marcien seul s'étoit montré digne de gouverner un état, quoique trop ignorant pour ne pas faire des fautes. Il mourut dans la septième année de son règne. Pulchérie étoit morte quatre ans avant lui. L'église grecque célèbre leur fête.

457. Mort de Marcien & de Pulchérie.

Le concile général de Chalcédoine, convoqué par le zèle de Marcien & de Pulchérie, en 451, après avoir condamné la doctrine d'Eutychès, fit des réglemens qu'il importe d'observer ici. Il soumit les moines à la juridiction de l'ordinaire; & leur défendit de se mêler d'affaires, soit ecclésiastiques, soit séculières, à moins que l'évêque ne les en chargeât expressément dans le cas de nécessité. Il défendit, sous peine d'excommunication, aux clercs d'u-

Réglemens du Concile de Chalcédoine.

ne égliſe de paſſer au ſervice d'une autre. Il donna au ſiège de Conſtantinople le premier rang après celui de Rome. (Les grecs voulurent dans la ſuite que tout fût parfaitement égal entre les deux ſièges, puiſque Conſtantinople étoit la capitale de l'Orient, ainſi que Rome de l'Occident.) Saint Léon rejeta conſtamment le décret, & ſoutint qu'Alexandrie & Antioche devoient conſerver leur prééminence. Le titre de Patriarche a été donné, depuis ce concile, aux égliſes de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche, de Conſtantinople & de Jéruſalem.

Le ſiège de Conſtantinople déclaré le premier après Rome.

Valentinien III, au ſujet de ſaint Hilaire d'Arles, condamné par ſaint Léon, déclara, en 446, qu'aucun évêque ne pourroit rien innover, ſans l'autorité du pape; que toutes les ordonnances du ſiège de Rome ſeroient une loi pour tous les évêques; enfin, que ſi un prélat, cité par l'évêque de Rome, refuſoit de comparoître à ſon tribunal, il y ſeroit contraint par le gouverneur de la province. Léon, en obtenant cet édit, augmenta conſidéra-

Loi de Valentinien III, en faveur des papes, obtenue par ſaint Léon.

blement son autorité. Les appels à Rome étoient inconnus avant le concile de Sardique, en 347; & ce concile ordonne seulement que, si un évêque condamné veut être jugé de nouveau dans un concile, ceux qui ont examiné la cause s'adresseront à l'évêque de Rome, lequel nommera des juges, s'il trouve à propos de renouveler le jugement. Plus les papes acquerront de crédit, plus on doit s'attendre à les voir étendre leurs prérogatives. Tous n'en seront pas dignes comme saint Léon.

Appels à Rome.

Le même empereur en 452, fatigué des plaintes fréquentes contre les jugemens des évêques, défendit aux ecclésiastiques de se mêler d'aucune cause, excepté celles de religion; permettant néanmoins de prendre l'évêque pour arbitre, si les deux parties en convenoient; mais déclarant qu'un demandeur laïque, en matière civile ou criminelle, peut poursuivre un clerc devant les juges séculiers. Baronius taxe d'impiété cette loi; comme si Jésus-Christ étoit venu soustraire

Autre loi pour restreindre la juridiction ecclésiastique.

une grande partie des citoyens à la juridiction des tribunaux. Il eſt étrange qu'on juge des choſes, non par leur nature, mais par ce qu'elles ont été accidentellement, contre leur nature.

Défenſe de détruire les tombeaux.

Valentinien défendit par une loi très-rigoureuſe de détruire les tombeaux où l'avarice alloit chercher des tréſors, ſous prétexte de pourſuivre l'idolâtrie.

SUCCESSEURS
DE VALENTINIEN III & de MARCIEN, jusqu'à ANASTASE.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'à l'établissement du royaume d'Italie par Odoacre.

L'HISTOIRE devient plus obscure, moins intéressante, à mesure que la barbarie fait du ravage, & que les mœurs, l'humanité, les sciences, la raison disparoissent ensevelies sous les ruines de l'empire. Il suffit d'avoir une idée générale des principaux traits. Les détails superflus seroient également inutiles & ennuyeux : ce qui ne mérite point d'être su, mérite aussi peu d'être écrit. L'histoire devient moins intéressante.

Aspar, général des troupes d'Orient, alain de naissance & attaché Le général Aspar.

à l'arianisme, vouloit règner sous le nom d'un autre, n'espérant pas réunir les suffrages en sa faveur. Il fit élire Léon, simple tribun, que le patriarche de Constantinople couronna : (c'est le premier souverain couronné par un évêque.) Léon avoit promis au général de nommer césar un de ses enfans, & n'exécutoit point sa promesse. *Convient-il à un empereur*, lui dit un jour Aspar, *de manquer à sa parole ? — Il lui convient encore moins*, répondit Léon, *de recevoir la loi comme un esclave.*

457. Léon, empereur d'Orient.

En Occident, Ricimer, qui avoit détrôné Avitus, fit aussi un empereur qu'il se flattoit de gouverner, & se trompa aussi dans son choix. Majorien (c'est le nom de cet empereur) ne fut pas plutôt proclamé, qu'on le vit très-capable du gouvernement. Il commença par des lois pour rétablir le bon ordre. Il accorda une remise de tout ce qui étoit dû au fisc. Il voulut que les gouverneurs des provinces levassent les impôts, à la place des officiers du fisc, dont les exac-

Majorien, proclamé en Occident.

Ses lois, sur les impôts ;

tions étoient pires que les impôts mêmes.

Comme les monastères devenoient des prisons, où l'avarice & les vues ambitieuses de plusieurs parens renfermoient dès l'enfance les filles souvent les moins propres à honorer la vie religieuse; il défendit de donner le voile avant l'âge de quarante ans, & condamna les parens à perdre le tiers de leurs biens, s'ils commettoient cette violence, qu'il traite de parricide. Saint Léon fit un réglement pareil. Le successeur de Majorien l'abrogea, ainsi qu'une autre loi par laquelle les veuves au-dessous de quarante ans devoient se remarier dans l'espace de cinq ans après la mort de leur mari, ou céder la moitié de leurs biens à leurs héritiers naturels. De temps en temps on a voulu remettre en vigueur la loi concernant les monastères, mais inutilement.

pour empêcher de faire des religieuses avant quarante ans;

pour le mariage des veuves.

L'empire avoit besoin d'un prince guerrier encore plus que d'un législateur; car les lois étoient impuissantes au milieu des convulsions

Il réprime les Visigoths dans la Gaule.

que lui causoient les barbares. Les côtes de la Campanie furent attaquées par les Vandales & les Maures. On les défit à Sinuesse, & Majorien résolut de porter la guerre chez eux. Il falloit d'abord rétablir le calme dans la Gaule, où Théodoric II, roi des Visigoths, soulevoit les peuples, attaquoit le centre des provinces, étoit même devenu maître de Lyon. Égidius ou Gilles, général des Romains, que les Francs avoient élu pour roi, après avoir expulsé le fils de Mérovée (qu'ils rappelerent ensuite) Égidius remporta de grands avantages sur Théodoric. L'empereur arriva quelque temps après. Ayant battu les Visigoths, il conclut un traité par lequel ils s'engagèrent à le secourir contre les Vandales. Il passa les Pyrénées; il devoit s'embarquer à Carthagène. Mais Genséric qui avoit des intelligences sur sa flotte, vint à bout de la détruire : l'expédition n'étant plus possible, on fit la paix.

Il passe inutilement les Pyrénées.

461. Ricimer se défait de Majorien.

Ricimer, mécontent d'un empereur qui ne le laissoit pas dominer, forma un complot contre sa vie.

Majorien fut assassiné malgré ses vertus. On lui substitua Sévère, homme si obscur que l'histoire ne le nomme qu'une fois. Ce fantôme ayant disparu quatre ans après, sans qu'on sache comment, Ricimer gouverna un an & demi avec une autorité absolue. Nous supprimons plusieurs guerres des barbares, soit entre eux, soit avec les Romains, parce qu'elles n'offrent rien d'intéressant. Il suffira de remarquer qu'Égidius, étant devenu odieux par sa tyrannie, les Francs le chassèrent, & rappellèrent leur roi Childéric; dont ils lui avoient donné la couronne.

467. Anthémius empereur.

Quelque avilis que fussent les Romains, ils ne purent supporter long-temps la tyrannie d'un Suève. Ils s'adressèrent à la cour de Constantinople pour avoir un empereur. Léon leur donna Anthémius, petit fils de celui qui gouvernoit sous Théodose le Jeune. Le comte Ricimer épousa une de ses filles, & lui laissa le titre de souverain, jusqu'à ce qu'il eût un motif de l'en dépouiller.

Belle maxime de Léon, démentie par sa conduite.

Léon manquoit de génie & de politique, comme les foibles princes à qui l'on doit attribuer la décadence de l'empire. Une de ses lois renferme à la vérité cette maxime admirable : *La justice étant le plus noble partage de la majesté souveraine, les princes ne doivent se croire permis que ce qui l'est aux particuliers.* Mais depuis long-temps on s'en tenoit aux belles maximes, sans y joindre l'essentiel, une conduite juste & prudente. Léon commanda le bap-

Il commande le baptême,

tême, sous peine d'exil ; & défendit, sous peine de mort, la pratique de l'idolâtrie à ceux qui l'auroient reçu. Enfin, il fonda des églises, mais il ne sut point gouverner.

Il fait un armement ruineux contre Genséric,

Voyant que les flottes de Genséric insultoient la Grèce, il s'épuisa en préparatifs de guerre contre ce terrible ennemi. L'armement lui coûta cent trente mille livres pesant d'or. Il mit à la tête Basilisque, son beau-frère, homme sans courage, sans talens, qui se laissa corrompre par les promesses des ariens, & par l'argent des barbares. Sa flotte fut brûlée près de Car-

thage ; les Romains furent taillés en pièces. Genséric triomphant, resta tranquille jusqu'à la fin de son règne ; on n'osa plus l'attaquer. Les barbares avoient fondé leur puissance avec les armes : ils savoient joindre les armes & la politique pour la soutenir.

Ses fautes se multiplient.

Après ce désastre, tout devient suspect à Léon. Il cherche un appui chez les Isaures, montagnards brigands, qui avoient souvent ravagé les provinces de l'Asie. Il attire Zénon *, distingué parmi eux par sa naissance, mais dépourvu de toute espèce de mérite. Il lui donne une de ses filles en mariage ; il le fait général d'armée, ensuite consul ; il excite par-là contre lui la jalousie du fier Aspar. Celui-ci trame la perte de ce rival odieux. Zénon s'enfuit bientôt à Sardique, pour échapper aux meurtriers. Aspar avoit trois fils, tous consulaires. Il pressoit l'empereur de donner à l'un d'eux la qualité de césar, com-

* C'est un nom qu'il prit & qui ne ressemble en rien à son nom barbare, *Trascalisée* ou *Tarasiscodisée*.

me il s'y étoit engagé en prenant le diadême. Léon y consentit malgré lui, & se décida en faveur de Patricius, le puîné. Peu de temps après, il fit assassiner Aspar & l'aîné de ses enfans : Patricius se sauva, couvert de blessures. Ce meurtre ne pouvoit que rendre le gouvernement plus méprisable.

Massacre d'Aspar & de ses fils.

472. Révolte & mor de Ricimer.

Ricimer, craignant de subir en Italie le même sort qu'Aspar à Constantinople, prit les armes contre l'empereur Anthémius. Léon envoya Olybrius pour les reconcilier. Celui-ci, avoit épousé une des filles de l'empereur Valentinien : c'étoit un titre favorable à l'ambition. Au lieu de remplir sa commission pacifique, il se laissa proclamer par les rebelles. Ricimer gagne une bataille, prend Rome, la livre au pillage, voit Anthémius égorgé, jouit de ce nouveau triomphe digne d'un tyran. Mais quarante jours après, une maladie violente mit fin à sa vie & à ses fureurs. Il avoit disposé de l'empire quatre fois, traitant les souverains comme des esclaves, dont la désobéissance étoit

un

un crime capital à ſes yeux. Olybrius lui ſurvécut à peine trois mois. Il eut pour ſucceſſeur Glycérius, qui n'eſt connu que de nom. L'empire d'Occident ſe réduiſoit à l'Italie, la Dalmatie, & une petite partie de la Gaule. Encore les Oſtrogoths, établis dans la Pannonie, le menaçoient-ils de nouveaux démembremens. Au bout d'un an, Glycérius fut détrôné par Népos, officier de l'empereur d'Orient; on le fit évêque de Salone.

Olybrius & Glycérius.

Népos.

A Conſtantinople, Léon meurt, laiſſant un fils du même nom, qui meurt auſſi, après avoir déclaré Zénon empereur. Zénon, ſouillé d'infamies, pillant ſes ſujets, & affectant une dévotion bizarre, ſe fait déteſter, même de ſa belle-mère, à laquelle il étoit redevable de ſa fortune. Auſſi-tôt elle forme une conſpiration. Le lâche Baſiliſque eſt mis ſur le trône; le lâche Zénon s'enfuit dans les montagnes d'Iſaurie. Deux ans après il fut rétabli; il jura de conſerver la vie à Baſiliſque & à ſes enfans; & il crut n'être point parjure, en ordonnant

474. Zénon, mauvais empereur d'Orient.

qu'on les laissât mourir de faim. (477.)

Progrès des Visigoths en Espagne & dans la Gaule.

Ainsi le désordre & la confusion règnoient dans l'un & dans l'autre empire. Mais celui d'Occident touchoit au moment de sa ruine. Euric, roi des Visigoths, avoit subjugué toute l'Espagne; excepté la Galice, où les Suèves se maintinrent. Il ne lui manquoit que l'Auvergne pour être possesseur de toute la Gaule méridionale jusqu'au Rhône. Népos fut contraint de la lui céder en 474. L'empereur, voulant mettre en sûreté le reste de la Gaule, commande au patrice Oreste de s'y rendre avec une armée. Ce patrice, ancien secrétaire d'Attila, rassemble des troupes, & les destine à détrôner l'empereur. Il marche à Ravenne; Népos s'enfuit; Oreste fait proclamer son propre fils Romulus, surnommé Auguste, qu'on appela communément Augustule, à cause de sa jeunesse, ou par mépris pour sa personne. C'est en lui que devoit finir l'empire d'Occident.

Augustule, dernier empereur d'Occident.

CHAPITRE II.

Odoacre détruit l'empire d'Occident. — Théodoric le détrône.

ODOACRE à la tête de plusieurs peuples barbares, en particulier des Hérules, sortis de la Prusse, pénètre en Italie, avec le dessein de s'y établir. On prétend que ses soldats étoient au service de l'empire; qu'ils avoient demandé le tiers des terres, comme une juste récompense; que le refus d'Oreste les révolta; & qu'alors ils choisirent pour chef Odacre, simple soldat de la garde impériale, homme de basse naissance, mais né pour de grandes choses. D'autres historiens le supposent fils de ce même Edécon, qu'Attila avoit envoyé en ambassade à Constantinople. Peu importe sa naissance, venons aux faits. Il attaque Pavie, où Oreste s'étoit renfermé; il prend la ville d'assaut, & fait trancher la tête au patrice;

476. Conquête de l'Italie par Odoacre.

de-là, il vole à Ravenne ; Auguſtule ayant de lui-même quitté la pourpre, il le relègue dans un château avec une penſion conſidérable ; il ſubjugue l'Italie entière, & prend le titre de roi. Un habile conquérant n'avoit qu'à paroître : cette révolution rapide étoit devenue inévitable. Genſéric lui céda la Sicile, à l'exception de Lilybée ; ſe réſervant les droits de ſouveraineté & un tribut annuel.

Obſervation ſur la chûte de l'empire.

Telle fut la fin de l'empire d'Occident, douze cents vingt-neuf ans après la fondation de Rome. » Rome s'étoit agrandie, dit Monteſquieu, parce qu'elle n'avoit eu » que des guerres ſucceſſives, chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que » quand l'autre avoit été ruinée. » Rome fut détruite, parce que » toutes les nations l'attaquèrent » à la fois & pénétrèrent par tout. « Nous avons obſervé en pluſieurs endroits les cauſes particulières qui préparoient de loin ſa chûte.

Odoacre ou verne ſagement.

Les peuples gagnèrent au changement de maître. Odoacre leur

procura l'abondance & la paix. Il conserva les lois, les magistratures, la forme du gouvernement; il diminua les impôts. Quoique arien, il honora de saints évêques, & ne causa aucune inquiétude aux catholiques. C'est un spectacle intéressant de voir les barbares faire chérir leur domination, après que tant de Romains ont règné ou en barbares ou en imbécilles. Le conquérant eut même la politique de renvoyer à Zénon les ornemens impériaux, & de lui demander la dignité de patrice, comme ayant été choisi par le sénat pour défendre l'Occident. Par-là il pouvoit plus facilement gagner les cœurs du peuple vaincu. L'empereur répondit aux députés d'Odoacre de s'adresser à Népos, légitime souverain; & cependant il donna le titre de *patrice* à Odoacre, dans une lettre qu'il lui écrivit; lettre dictée sans doute par la crainte.

Il demande le titre de patrice à Zénon.

Ce lâche empereur, autant par ses perfidies que par sa stupidité & sa foiblesse, s'attira la haine & le mépris des Ostrogoths, établis soit

Zénon s'attire la haine & le mépris des Ostrogoths.

en Pannonie, soit en Thrace; dangereux confédérés, toujours ennemis, dès qu'on leur fourniſſoit quelque prétexte de révolte. Ils avoient pour rois deux Théodorics; le premier, ſurnommé le Louche, le ſecond, l'Amale. Celui-ci étoit un jeune prince d'un rare mérite. Il avoit été élevé à Conſtantinople, où il fut envoyé en otage preſque au ſortir du berceau. Fidèle à Zénon, il avoit reçu de lui de grands honneurs, le rang de patrice, de général, la qualité même de ſon fils d'armes; eſpèce d'adoption, par laquelle le père & le fils d'armes s'obligeoient à ſe ſecourir mutuellement dans la guerre. Cette coutume des barbares eſt peut-être l'origine de l'ancienne chevalerie militaire.

Commencemens du fameux Théodoric.

Adoption d'armes.

Les deux Théodorics contre l'empereur.

Zénon arma les deux Théodorics l'un contre l'autre; les trahit, les irrita contre lui-même. Les provinces furent ravagées juſqu'aux portes de la capitale. Il acheta toujours la paix, & ne ſut jamais la maintenir. Après la mort du Louche, il s'efforça de gagner l'Ama-

le, en lui conférant de nouveaux titres, en lui érigeant une ſtatue, & en lui cédant des terres. C'eſt par l'eſtime & la confiance qu'il auroit fallu ſe l'attacher. Pouvoit-on inſpirer ces ſentimens?

483. *Hénotique* de Zénon, pour concilier les théologiens.

Au milieu de tant de périls, Zénon voulut pacifier les théologiens, & ne fit qu'attiſer le feu des diſputes. Le concile de Chalcédoine étant attaqué par une foule d'enthouſiaſtes, ainſi que le concile d'Éphèſe, il publia un édit d'union, appelé l'*Hénotique*, pour établir l'uniformité de croyance; choſe plus difficile encore que de ſe défendre contre les barbares. Par cet édit, il anathématiſa Neſtorius & Eutychès; il propoſa un formulaire de foi, auquel on devoit ſe conformer. Mais quoique le formulaire fût catholique, les orthodoxes ſe récrièrent preſque généralement. Ils étoient indignés de ce que le prince prononçoit ſur des matières de foi, de ce qu'il revenoit ſur les déciſions de Chalcédoine. Les querelles continuèrent, produiſant toujours les mêmes effets.

Cabales & révoltes.

Le reste du règne de Zénon n'est qu'une suite perpétuelle de troubles & d'horreurs. Sa belle-mère & sa femme conjurent la perte d'Illus, maître des offices, qui l'avoit rétabli sur le trône. Illus se révolte & donne le titre d'empereur à Léontius. Théodoric, envoyé contre ces rebelles, remporte la victoire; tous deux ont la tête tranchée. Le roi ostrogoth repoussa ensuite les Bulgares, établis anciennement aux bords du Wolga, qui s'avançoient vers le Danube, & faisoient déja trembler l'empire. Ce nouveau service fut suivi de nouveaux mécontentemens. Zénon se brouilla bientôt avec son défenseur.

Théodoric demande à conquérir l'Italie.

Théodoric ayant pris les armes, menaça de près Constantinople. On lui proposa une entrevue. Il y demanda la permission de conquérir l'Italie. *Si je réussis*, dit-il à Zénon, *je tiendrai de vous mon nouveau domaine : si je péris, vous y gagnerez la pension que vous êtes obligé de nous payer.* L'empereur lui céda ses droits. Les Goths ont toujours regardé cette cession comme absolue & perpétuelle, quoique les Ro-

mains prétendissent le contraire. Il est certain que le royaume d'Italie sembla reconnoître la souveraineté de l'empire d'Orient; mais ce fut sans aucune dépendance réelle. Zénon mourut en 491, avant la fin de la conquête de Théodoric.

Il bat trois fois Odoacre.

Ce conquérant, digne d'être mis au nombre des plus grands rois, suivi de presque toute sa nation, vieillards, femmes & enfans avec les soldats, après avoir défait les Gépides, qui lui disputèrent le passage, remporta une première victoire sur Odoacre entre Aquilée & les Alpes Juliennes; une seconde à Vérone; une troisième au bord de l'Adda. Odoacre ne démentit point sa valeur. Voyant ses efforts inutiles, il s'enferma dans Ravenne sa capitale; il y fut bientôt assiégé. Le siège dura deux ans & demi. Le port étoit fermé; une famine affreuse réduisoit les habitans à manger les cuirs. Il falloit périr ou se rendre. On entra en négociation. Odoacre céda Ravenne & toute l'Italie à Théodoric, à condition de partager les honneurs de la royauté.

Siège de Ravenne.

494 Théodoric tue Odoacre, mais il règne en grand homme.

Quelques jours après, le vainqueur l'ayant invité à un repas, le tua de sa propre main. Cette atrocité fut comme un signal de massacre. Le fils, les parens, les amis du malheureux Odoacre, furent autant de victimes. Ceux qui tâchent de justifier Théodoric, prétendent qu'il avoit découvert un complot contre sa personne. Des auteurs sans préventions lui laissent toute la tache d'une perfidie. Elle paroît du moins effacée par un règne éternellement mémorable. Dans toute l'histoire des empereurs, il y a peu de modèles de gouvernement aussi parfait que celui de Théodoric; nous devons en recueillir quelques traits.

CHAPITRE III.

Théodoric le Grand établi en Italie.

SI Théodoric, comme un ancien auteur anonyme l'assure contre toute vraisemblance, ne savoit ni lire ni écrire ; c'est un prodige de jugement & de sagesse, qu'il ait su gouverner en homme parfaitement instruit. Selon Procope, il ne vouloit pas que les enfans goths étudiassent, sous prétexte qu'*après avoir eu peur d'une férule, ils trembleroient à la vue d'une épée.* Mais ces récits sont plus que douteux. Outre qu'il avoit passé dix ans de sa jeunesse à Constantinople, où son génie ne pouvoit guère manquer de prendre une teinture des lettres ; il témoigna trop d'estime aux savans, il leur accorda trop de faveur, pour être soupçonné d'une grossière ignorance. Les premières places furent remplies par Boëce, Cassiodore, & d'autres habiles personnages. Les

On ne peut croire Théodoric ignorant, comme quelques uns le disent.

Boëce, Cassiodore, & autres.

lettres de Théodoric renferment les plus grands éloges des connoissances humaines. Cassiodore, son secrétaire, l'auroit-il exposé au ridicule de louer avec affectation ce qu'il ignoroit ? On observe d'ailleurs que Dion Cassius, dans une histoire des Goths qu'il avoit écrite, les supposoit aussi éclairés que les Grecs ; ce qui prouve au moins qu'ils l'étoient beaucoup plus que le reste des peuples barbares.

Il fait le bonheur de l'Italie.

L'Italie, heureuse sous Odoacre, le fut davantage sous le nouveau roi. Les Goths n'eurent que le tiers des terres, & la distribution se fit de la manière la plus douce. Ils furent soumis aux taxes comme les Romains. *Ce n'est pas la force qui doit régner*, disoit Théodoric à ses sujets en général ; *c'est la justice : vous vivez dans le même empire, vivez amis : que les Goths chérissent les Romains comme leurs voisins & leurs frères ; que les Romains chérissent les Goths comme leurs défenseurs.*

Égalité entre les Goths & les Romains.

Économie & abondance.

Une sage économie remplit le trésor, & fournit à de grandes entreprises, qui ne furent point à charge au peuple. L'abondance fut

telle, que soixante sacs de blé se donnoient communément pour une pièce d'or, évaluée à treize ou quatorze livres de notre monnoie. La sûreté publique permit de voyager sans crainte le jour & la nuit.

Législation & justice.

Enfin, la police, les coutumes, les lois romaines subsistèrent. Les Goths y étoient assujettis pour les objets essentiels, en conservant du reste leurs usages. Ils étoient jugés par un comte goth, qui prenoit un assesseur romain, si quelque Romain étoit partie dans le procès. Deux plaideurs avoient pour juges les magistrats de leur nation. *Que les autres conquérans*, dit Théodoric dans une de ses lettres, *pillent ou détruisent les villes de leur conquête : pour nous, nous voulons faire regretter aux vaincus de ne l'avoir pas été plus tôt.* Il avoit si fort à cœur l'administration de la justice, qu'il fit trancher la tête à des juges, pour avoir différé trois ans le jugement d'un procès.

Le duel défendu.

Presque toutes les nations barbares décidoient les différends par le duel. Théodoric proscrit cet

uſage, comme abominable. Il veut que dans les Goths, on reconnoiſſe l'humanité romaine, jointe à la valeur gothique. Il dit *que ce n'eſt pas perdre, quoiqu'il en coûte, quand on gagne la vie d'un homme.* Jamais les Romains avoient-ils eu tant d'humanité ?

Tolérance pour la religion.

Sa conduite, à l'égard de la religion, fut toujours réglée par cette maxime, qu'on trouve dans ſes lettres : *Nous n'avons aucun empire ſur la religion, parce que la croyance doit être libre.* Partiſan de l'arianiſme, il honora les catholiques vertueux, il maintint l'ordre & la paix. Symmaque & Laurent ſe diſputoient à main armée le ſiège de Rome. Il décide d'abord que l'on doit tenir pour évêque légitime celui qui a été élu le premier, & qui a réuni le plus de ſuffrages. Le ſchiſme continuant, il aſſemble des conciles pour juger l'affaire ; & il emploie ſon autorité pour l'exécution du jugement en faveur de Symmaque.

Théodoric juge qui eſt le vrai pape.

Symmaque ſe juſtifie, & fait déclarer

Dans un de ces conciles, le pape ſe purgea par ſerment des accuſa-

tions qu'on lui intentoit, & fit paſſer en décret un écrit du diacre Ennodius, portant : *Que le ſaint ſiège rend impeccables ceux qui l'occupent, ou plutôt, que Dieu ne permet d'y monter que ceux qu'il a prédeſtinés à être ſaints.* Preuve frappante de l'empire que prenoient déja les préjugés les moins raiſonnables. Ce décret ſervit dans la ſuite de fondement à quelques unes des prétentions de Grégoire VII.

par un concile le pape impeccable.

Peu de politiques ont égalé Théodoric dans l'art de ménager les intérêts d'un royaume, d'en affermir les fondemens, & de prévenir les entrepriſes de ſes voiſins. Sans tirer l'épée depuis la mort d'Odoacre, il jouit de ſa conquête comme d'un héritage paiſible. Il s'unit par des alliances aux barbares dont il étoit environné. Il épouſa la ſœur de Clovis qui, en 486, avoit anéanti la puiſſance romaine dans la Gaule par la défaite de Syagrius. Il donna une de ſes filles en mariage au roi des Viſigoths, Alaric ; une autre, au fils de Gondebaud, roi des Bourguignons ; & ſa ſœur, à Traſamond roi

Politique & alliances de Théodoric.

des Vandales. Loin de fomenter les querelles de ces princes pour les affoiblir l'un par l'autre, & pour s'agrandir à leurs dépens, il s'efforça de leur inſpirer la paix, la concorde, l'humanité. Mais l'ambitieux Clovis, malgré ſes conſeils & ſes inſtances, ayant défait Alaric, & ſubjugué une grande partie de ſes états, il envoya une armée au ſecours des Viſigoths; il ſauva les débris de leur monarchie, moins pour ſe l'approprier que pour mettre des bornes à l'ambition de ce conquérant.

Il ſecourt les Viſigoths contre Clovis.

C'eſt ſur-tout par le talent de diſcerner le vrai mérite, par le ſoin de le récompenſer & de l'employer, que ce grand roi aſſura le ſuccès de ſes entrepriſes. Il eut un favori dans Artémidore, Grec illuſtre, avec qui il s'étoit lié à Conſtantinople; mais un favori ſans intrigue, ſans flatterie, dont le crédit fut uniquement conſacré au bien des ſujets. Libérius, inviolablement attaché à Odoacre juſqu'à la révolution, devenu enſuite préfet du prétoire, ſervit le nouveau ſouverain comme il

Il emploie des hommes d'un rare mérite.

Artémidore & Libérius.

avoit servi le premier ; administra les finances avec une intégrité & une économie admirables ; soumit les barbares au joug de la discipline ; présida au partage des terres, & unit étroitement les deux nations, par une équité dont il y a très-peu d'exemples. Ibas, Tolonic, & les autres généraux, revinrent toujours de leurs expéditions avec la victoire.

Cassiodore.

Enfin, Cassiodore, revêtu de toutes les dignités ; questeur, (c'étoit alors ce que nous appelons chancelier,) maître des offices ; (aujourd'hui grand maître,) patrice, consul, préfet du prétoire, & même général d'armée ; Cassiodore, dis-je, signala dans toutes les fonctions sa capacité & sa vertu. Si *la main du secrétaire se montre trop souvent* dans les lettres qu'il écrivit pour Théodoric, *s'il prête à un grand roi un ton de déclamateur qui le dépare*, comme l'observe M. le Beau, c'est une suite de la corruption du goût, dont les génies du premier ordre ne se garantissent point. Mais on n'en doit que plus admirer les principes de

Ses lettres sous le nom de Théodoric.

cette politique vertueuſe, qui dirigeoit le prince goth, & qui s'exprimoit par l'organe de ſon miniſtre. Depuis long-temps la plupart des lois impériales n'étoient, ou que les caprices d'un deſpotiſme dur, avide, ſuperſtitieux & inſenſé, ou que les fauſſes expreſſions d'une ſageſſe idéale, jamais réduite en pratique : les unes faiſoient le malheur des peuples, & les autres ne leur offroient que des mots pour ſoulagement. Il falloit qu'un Goth rétablît ou réaliſât les idées de bonne légiſlation & de gouvernement équitable !

Revenons à l'hiſtoire de l'empire. Elle nous intéreſſera peu déſormais, & nous la réduirons à quelques idées générales juſqu'à Juſtinien.

ANASTASE.

LONGIN, frère de Zénon, auſſi mépriſable & odieux que cet empereur, ſe flatta en vain de lui ſuccéder. L'impératrice Ariadne aimoit Anaſtaſe, *ſilentiaire* du palais, officier ſubalterne, & d'une naiſſance fort obſcure. Elle vint à bout de le faire proclamer. Le patriarche Euphémius, qui le haïſſoit comme Eutichien, l'avoit autrefois chaſſé de l'égliſe; il l'avoit menacé même de lui couper les cheveux, & de l'expoſer à la riſée du peuple. Ce prélat ne conſentit à le couronner qu'après lui avoir fait ſigner une profeſſion de foi, & une promeſſe de ſoutenir le concile de Chalcédoine. Peu de temps après, Euphémius ſe rendit ſuſpect de favoriſer les Iſaures, qui étoient alors diſgraciés & rebelles. Anaſtaſe les ayant vaincus, lui envoya dire: *Vos prières en faveur de vos amis n'ont pas été exaucées.* Enſuite il aſ-

491. Anaſtaſe, empereur d'Orient, brouillé avec le patriarche Euphémius.

sembla les évêques, accusa devant eux le patriarche, & l'exila, quand on eut prononcé contre lui la sentence de déposition.

Il prend parti dans les factions du cirque.

Ces préludes annonçoient de nouveaux troubles au sujet des matières ecclésiastiques, dont les empereurs se mêloient avec trop peu de jugement. Une faute encore plus insigne étoit de prendre parti pour une des factions, que la fureur des spectacles avoit produites. Les *verts*, les *bleus*, les *rouges*, (on distinguoit par les couleurs les cochers du cirque & leurs partisans) s'acharnoient les uns contre les autres, comme autrefois les partis de Marius & de Sylla, lorsqu'il s'agissoit de la liberté romaine & de l'empire du monde. Anastase, au lieu d'étouffer avec sagesse, des haines aussi funestes qu'extravagantes, favorisa une des factions, & les rendit par conséquent plus furieuses. Il y eut d'horribles massacres, dans l'un desquels périrent plus de trois mille hommes.

Traits de sagesse & de

On peint ordinairement Anastase comme un mauvais prince, dévot

hypocrite, injuſte, avare, perſécuteur. Son règne offre néanmoins des traits fort louables. Appliqué aux affaires, ſans paſſion pour les plaiſirs, économe & bienfaiſant, il chaſſa tous les délateurs de Conſtantinople; il défendit aux Juges de ſuivre les reſcrits particuliers du prince, qui ſeroient contraires au bien public & au droit reçu; il abolit les combats inhumains des hommes avec les bêtes, & la vénalité des charges, que l'avarice avoit introduite contre les lois; il ſupprima le *chryſargyre*, déteſtable impôt qu'on levoit avec rigueur ſur toute ſorte de trafic, dont la mendicité même n'exemptoit point, & dont le fiſc tiroit des tréſors. On établit à Édeſſe une fête pour célébrer l'abolition du chryſargyre. bonté d'Anaſtaſe.

L'empereur avoit dompté & puni les Iſaures. Il fut moins heureux contre les Perſes. Depuis l'expédition malheureuſe de Craſſus, la haine ſubſiſtoit entre ce peuple & les Romains, ſans qu'aucun traité pût l'éteindre. Péroſe, roi des Per-

ſes, venoit de mourir dans une guerre contre les Huns Nephtalites, qu'il avoit irrités par une lâche perfidie. Son fils Cabadès avoit été détrôné, parce qu'il aboliſſoit les coutumes de la nation, juſqu'à vouloir rendre les femmes communes. Rétabli enſuite, & profitant de ſa diſgrace, il prit un meilleur ſyſtême de gouvernement. Les Arméniens, qu'on vouloit ſoumettre, quoique chrétiens, au culte des Perſes & à l'adoration du feu, s'étoient révoltés : Cabadès les pacifia, en leur rendant la liberté de religion. Son activité guerrière ſe tourna contre les Romains.

Cabadès, roi de Perſe, chaſſé & rétabli.

Anaſtaſe ayant refuſé une ſomme qu'il exigeoit, il prit les armes, & força la fameuſe ville d'Amide, contre laquelle Sapor avoit échoué. Il y entra par une tour que des moines ivrognes gardoient ou plutôt devoient garder : ſelon quelques auteurs, les moines lui en ouvrirent l'entrée par trahiſon. L'empereur envoya contre lui des généraux, dont la méſintelligence devint une ſource nouvelle de diſgraces,

Guerre avec les Perſes, ſuivie d'une paix honteuſe.

Amide fut assiégée sans succès. On acheta enfin la paix pour une grosse somme d'argent. Le traité fut conclu en 505, après trois années de guerre. Les ennemis rendirent Amide; elle n'avoit plus de subsistance que pour sept jours, lorsque les Romains qui l'assiégeoient, achetèrent cette paix honteuse. *

505. Les Ostrogoths s'emparent de la Pannonie.

La même année, l'empire essuya un malheur non moins humiliant. Théodoric s'empara de la basse Pannonie; & Pitzia, un de ses généraux, avec deux mille cinq cents hommes, y remporta une victoire complette sur les troupes d'Anastase. La harangue qu'il fit à ses soldats avant la bataille, mérite d'autant mieux d'être rapportée, qu'elle ne ressemble point aux harangues étudiées des historiens. C'est l'expression forte & naïve du sentiment. *Camarades*, leur dit-il, *vous connoissez votre roi; nos ennemis le connoissent aussi : ils l'ont vu combattre.*

Harangue de leur général.

* Le nom de *Romains* se donne communément aux Orientaux, jusqu'aux temps de Charlemagne, temps où le nom d'empire *Grec* fut en usage.

Montrez-leur que vous lui reſſemblez. Il vous voit, quoique abſent; aucune des belles actions que vous allez faire ne lui ſera inconnue. Ce général défendit d'enlever les dépouilles, & laiſſa les morts avec leurs armes, pour prouver que la gloire ſeule excitoit le courage de la nation gothique. Les Goths paroiſſent ici des Spartiates.

Muraille d'Anaſtaſe pour garantir Conſtantinople.

Tant de victoires des barbares faiſant craindre de nouvelles entrepriſes, l'empereur exécuta le projet d'une muraille qui pût arrêter leurs incurſions. Elle s'étendoit du Pont-Euxin à la Propontide, dans une eſpace de quatre cents vingt ſtades, ou dix-huit lieues, éloignée d'environ treize lieues de Conſtantinople, large par-tout de vingt pieds, & flanquée de tours. Un ſi grand ouvrage étoit moins utile qu'impoſant : par-tout où il s'en eſt fait de pareils, à la Chine en particulier, ces immenſes remparts, trop difficiles à garder, n'ont pu arrêter les invaſions. Anaſtaſe ſe vengea foiblement de Théodoric, en envoyant une flotte inſulter les côtes

côtes d'Italie, & en décorant Clovis du titre de patrice, ou, selon quelques auteurs, de consul. Clovis ne combattit pas pour les Romains; Théodoric équipa une flotte qui arrêta leurs pirateries.

La première guerre de religion va s'allumer sous ce prince.

Les querelles théologiques avoient ensanglanté plusieurs fois l'église, ennemie du sang; mais on ne connoissoit pas encore les guerres de religion. Cet horrible fléau, que tant de bouches chrétiennes ont déploré avec éloquence, devoit naître du fanatisme des sectes & de l'entêtement des partis, des préjugés les plus contraires à l'évangile, & des passions les plus funestes à la société. Nous en allons voir le premier exemple. Anastase favorisoit les eutychiens; il irritoit par-là les catholiques, dont le zèle n'étoit pas toujours sans aigreur. Les papes avoient excommunié Acace, ancien patriarche de Constantinople, qui avoit communiqué avec des prélats hérétiques, ou suspects d'hérésie. La condamnation d'Acace étoit devenue une preuve nécessaire de catholicité, comme autrefois la

Il s'étoit brouillé avec les papes en refusant de souscrire à la condamnation d'Acace.

condamnation de saint Athanase étoit censée une preuve certaine d'arianisme. Anastase se trouvoit brouillé avec le saint-siège, parce qu'il refusoit d'y souscrire, & d'abandonner l'*hénotique* de Zénon. Il vouloit qu'on n'inquiétât personne au sujet du concile de Chalcédoine. On respectoit peu sa volonté. Moins on la respectoit, plus il s'exposa par des coups d'autorité absolue.

Grande sédition occasionnée par le patriarche Macédonius.

Un jour, il envoya demander au patriarche Macédonius l'acte par lequel, en montant sur le trône, il s'étoit obligé à maintenir la foi du concile ; acte qu'il disoit flétrir la majesté impériale. Macédonius refusa de le rendre. L'empereur, après avoir dissimulé quelque temps, transféra aux eutychiens le droit d'asyle, dont jouissoit l'église de Macédonius. Alors s'enflamme l'esprit de sédition. Deux cents moines de Syrie viennent exprès pour chasser le patriarche. Une autre légion de moines accourt de la Palestine pour le défendre. On s'insulte jusques dans le sanctuaire. Anastase fait enle-

Légions de moines.

ver les actes du concile de Chalcédoine, qu'on refusoit de lui remettre : il les déchire & les jette au feu. Macédonius, accusé de crimes infâmes par deux imposteurs, se justifie en prouvant qu'il est eunuque. On ne laissa pas de l'exiler.

514. Anastase est insulté comme hérétique.

Les séditions deviennent plus violentes de jour en jour. L'empereur est insulté publiquement, comme hérétique ; ses statues sont renversées ; un moine & une religieuse qui avoient sa confiance, sont poignardés l'un & l'autre, & leurs cadavres traînés par les rues. Des coups de rigueur augmentent la rage populaire. Enfin Vitalien, petit-fils du fameux Aspar, s'annonce pour le vengeur de la foi, en levant contre le prince une armée de soixante mille hommes. Il force la grande muraille, & campe aux portes de Constantinople.

Guerre ouverte.

Proclus, physicien d'Athènes, (différent du philosophe platonicien dont les ouvrages subsistent,) étoit venu servir Anastase. On raconte qu'il brûla la flotte ennemie, ou avec des miroirs ardens, ou

Proclus sauve Constantinople.

avec une poudre inflammable compoſée de ſoufre. Il eſt certain que la flotte fut brûlée ; que Vitalien fit de nouveaux préparatifs ; qu'Anaſtaſe lui promit de réformer tout ce qu'il avoit fait contre la catholicité, & qu'ayant obtenu la paix à ce prix, il éluda ſes promeſſes.

Mort de l'empereur.

Ce prince mourut trois ans après, en 518, preſque nonagénaire. Les uns diſent qu'il fut tué d'un coup de foudre ; les autres, qu'il tomba en démence par punition divine. Son nom fut effacé des diptyques * ; & Nicolas I, dans une de ſes lettres, le compare aux Nérons & aux Dioclétiens, quoiqu'il ait été plutôt aveugle que ſanguinaire.

Maux que produiſirent les héréſies.

Nous ne pouvons trop l'obſerver : l'ignorance des princes en matière de religion leur faiſoit com-

* Les diptyques étoient une eſpèce de regiſtres publics. Il y en avoit de profanes & de ſacrés : dans les premiers, on inſcrivoit les noms des conſuls & des magiſtrats ; dans les autres ceux des perſonnes conſidérables pour qui l'on devoit prier au ſacrifice.

mettre des fautes énormes & fatales, mais d'autant moins étonnantes que la diviſion agitoit l'épiſcopat. Sans cette diviſion qui jetoit l'incertitude dans les eſprits, & qui enflammant l'ardeur de la controverſe, détournoit néceſſairement de l'étude & de l'exercice de la morale, on auroit recueilli en paix les fruits du chriſtianiſme. Quelle idée ſublime & conſolante il donnoit de la divinité ! quelle confiance en ſa juſtice & ſa miſéricorde infinies ! quel encouragement aux plus admirables vertus ! La religion n'inſpiroit que mépris des vanités terreſtres, & reſpect pour les devoirs de l'humanité ; que haine des vices, & indulgence pour la foibleſſe du prochain ; que patience invincible dans le malheur, & bonté compatiſſante pour les malheureux ; en un mot, que tendre charité & courage héroïque. Elle devoit tout perfectionner, tout ſanctifier juſques dans la vie commune & ſociale. Pourquoi donc tant d'excès & d'égaremens ſous prétexte de religion ? c'eſt que l'héréſie, reproduite ſous

mille formes diverſes, ne ceſſant d'alarmer la foi par ſes ſubtilités & ſes ſophiſmes, abſorba dans la diſpute preſque toute l'énergie des ames. La diſpute engendra les haines; des haines naquirent les excès : plus on s'épuiſa en paroles & en cabales, moins les vertus eurent de force & d'action. L'exemple des ſaints évêques n'étoit point ſuivi de la multitude. Les princes, les peuples furent ſaiſis d'un vertige preſque général : l'égliſe fut déchirée, l'état plein de diſſenſions inteſtines. Et voilà une des principales cauſes des calamités, que l'hiſtoire mettra continuellement ſous nos yeux.

JUSTIN.

Fin du règne de Théodoric.

JUSTIN, successeur d'Anastase, étoit un soldat de fortune, né en Thrace dans la misère, ne sachant ni lire ni écrire, mais zélé catholique, & assez intrigant pour supplanter ses rivaux. Il distribua en son propre nom l'argent qu'il s'étoit chargé de distribuer pour un autre. Il fit sacrer évêque un certain Jean, que des factieux avoient revêtu de la pourpre. Trois neveux d'Anastase furent totalement oubliés.

518. Justin, homme de néant, parvient à l'empire.

Des affaires de religion remplissent ce règne. Justin se déclara d'abord pour les orthodoxes, qui dominoient à Constantinople. Le peuple exigea, en poussant des cris séditieux, qu'on flétrît la mémoire des manichéens, & même qu'on exhumât leurs cadavres; (l'imputation de manichéisme tomboit sur

Le peuple fait la loi aux évêques.

Anastase lui-même;) qu'on établît une fête en l'honneur du concile de Chalcédoine; (elle se solemnise encore dans l'église grecque;) qu'on rappellât des évêques exilés; qu'on inscrivît les noms de quelques autres dans les diptyques, &c. Le patriarche ne put commencer le sacrifice qu'après avoir obéi au peuple; & quarante évêques confirmèrent tout ce que le peuple avoit ordonné. Tant les affaires les plus sérieuses dépendoient alors de la multitude.

Justin, zélé catholique.

Justin commande à son tour la soumission au concile de Chalcédoine; il exclut par une loi les hérétiques de toute charge, & même du service militaire; il réconcilie l'église d'Orient avec l'église Romaine, dont elle étoit séparée depuis trente-quatre ans, c'est-à-dire, depuis que le pape Félix avoit condamné Acace. Le pape Hormisdas fait effacer des diptyques les noms des patriarches Euphémius & Macédonius, ardens catholiques, à qui l'on reprochoit de n'avoir pas voulu flétrir Acace leur prédécesseur.

Un nouvel édit condamne au banniſſement les manichéens ; & porte que ceux qu'on découvrira dans la ſuite auront la tête tranchée. Il confirme auſſi la loi précédente contre les hérétiques en général, auxquels il aſſocie les païens, les juifs, les ſamaritains. On oublioit que leur ſecours pouvoit devenir néceſſaire. Un ſaraſin chrétien dit, en ce temps-là, à un prince de ſa nation, qui perſécutoit le chriſtianiſme : *Penſe que nous étions chrétiens avant d'être tes ſujets. Je ne connois perſonne aſſez puiſſant, pour me forcer à croire ce que je ne crois point, ni à déguiſer ce que je crois ; & s'il en faut venir aux coups, mon épée eſt auſſi longue qu'une autre.* Cette audacieuſe menace fait ſentir à quoi s'expoſoient les princes, par des violences que Conſtantin lui-même avoit ſagement évitées.

Loi contre les hérétiques, Juifs, &c. qu'on exclut même du ſervice militaire.

Mot remarquable d'un Saraſin.

Quoique Juſtin eût excepté les Goths de ſon édit, Théodoric fut indigné qu'on refuſât aux ariens la tolérance qu'il accordoit aux catholiques. Il repréſenta fortement par lettres à l'empereur, que les prin-

524. Théodoric ſe plaint de l'intolérance.

ces n'ont aucun droit sur les esprits; que leur puissance est bornée à la police extérieure; qu'ils ne peuvent punir que les perturbateurs de l'ordre public. Justin répondit que, sans gêner les consciences, il pouvoit employer à son service ceux qu'il jugeoit à propos; que l'ordre public exigeoit l'uniformité du culte; que par conséquent ceux qui ne s'accordoient point avec lui dans la croyance, il avoit droit de leur fermer les églises.

Il envoie le pape Jean menacer Justin.

Théodoric, nullement satisfait de ces raisons, mande à Ravenne le pape Jean. Il lui ordonne d'aller à Constantinople, & de déclarer à Justin que, s'il ne remet pas les ariens en possession de leurs églises, & qu'il leur refuse une entière liberté de religion, les catholiques seront traités en Italie selon le droit de représailles. La commission étoit dure: le pape obéit en apparence. Mais arrivé à Constantinople, où il fut accueilli avec les plus grands honneurs, (c'étoit le premier pontife romain qu'on y avoit vu,) il s'occupa beaucoup des pré-

Le pape remplit mal sa commission, & en est puni.

rogatives de son siège ; & loin de faire restituer aux ariens leurs églises, il les consacra lui-même pour les catholiques. Théodoric, à son retour, le punit par la prison. Il mourut, & on l'honore comme martyr. Selon Fleury *, il s'étoit acquitté fidellement de sa commission : » car ayant représenté à l'em- » pereur Justin le péril auquel étoit » exposée l'Italie, il obtint ce qu'il » demandoit ; c'est-à-dire, que les » ariens demeureroient en liberté. » Ce récit paroît peu exact * *.

Pendant la négociation de Constantinople, Théodoric, âgé de soixante-huit ans, offensé des murmures des catholiques ; soupçonnant des projets contraires à sa couronne, devint ombrageux, & se laissa surprendre par la calomnie. Le patrice Albin fut accusé d'intelligences criminelles avec l'empereur. Boëce, philosophe chrétien, illustre par ses dignités & par sa con-

Théodoric devient ombrageux contre les catholiques.

Boëce & Symmaque sont mis à mort.

* *Hist. Ecclésiast. l.* 32.

** Voyez l'*Abrégé chronologique de l'histoire d'Italie.*

duite, ne doutant point de l'innocence du patrice, dit tout haut : *Si Albin eſt coupable, je le ſuis moi-même avec le ſénat.* Les ennemis du philoſophe eurent ſoin d'interpréter ces paroles, comme une preuve de conjuration. Trois témoins ſubornés déposèrent contre lui. Enfermé dans un château, il y compoſa la *Conſolation de la philoſophie*, ouvrage pieux où Théodoric eſt quelquefois maltraité, & qui pouvoit rendre ſuſpecte la fidélité de l'auteur. La conduite du pape ambaſſadeur augmenta la défiance du roi. Boëce & ſon beau-père Symmaque, tous deux conſulaires, furent mis à mort.

Triſtes effets des haines de religion.

Il eſt affreux de voir les dernières années du règne de Théodoric troublées par de cruels ſoupçons, & ternies par des exécutions peut-être injuſtes. Effet déplorable des diſſenſions religieuſes ! Les catholiques partageoient avec les ariens tous les avantages d'un bon gouvernement. Ils ſe livrent néanmoins à l'inquiétude ; ils donnent des ſujets de défiance : & un roi ſi

ſage tombe dans les pièges des délateurs ! & un roi ſi modéré finit par faire périr deux hommes illuſtres qu'il honoroit de ſon eſtime & de ſes bienfaits !

On ne peut guère douter que Théodoric ne les crût coupables. Cependant un repentir profond lui ſerra le cœur ; & il tomba dans une noire mélancolie, dont il mourut âgé de ſoixante & quatorze ans. Athalaric, ſon petit-fils, né de ſa fille Amalaſonte, lui ſuccéda. C'étoit un enfant ; mais Amalaſonte pouvoit gouverner en grand roi ; princeſſe éclairée, ſavante, vertueuſe, capable de toutes les affaires, auſſi digne d'amour que de reſpect. Tant qu'elle tint les rènes de l'état, on crut voir encore Théodoric ſur le trône. Elle prit un ſoin particulier de l'éducation de ſon fils. *Ce qui diſtingue*, diſoit-elle, *les nations policées des barbares, c'eſt l'eſtime des lettres & de ceux qui les cultivent & les enſeignent.* Si les gens de lettres ne méritent pas tous cette eſtime, la honte des uns doit relever la gloire des autres.

526. Mort de Théodoric.

Sa fille Amalaſonte.

Cabadès veut faire adopter par Justin son fils Chosroès.

Pour ne point mêler des choses disparates, nous avons différé le récit d'un petit nombre de faits intéressans, que présente le règne de Justin. Zathius, roi des Lazes, dans l'ancienne Colchide, étoit venu se faire couronner à Constantinople, quoique le roi de Perse prétendît avoir sur lui des droits de souveraineté. Cabadès fut sur le point de recommencer la guerre à ce sujet. Il changea de résolution; il voulut faire adopter par l'empereur, son troisième fils, nommé Chosroès, auquel il destinoit la couronne. Cette étrange proposition inspira de justes inquiétudes. On craignit qu'un Perse ne devînt héritier de l'empire. On répondit que l'usage ne permettoit d'adopter les étrangers que par les armes, cérémonie qui ne donnoit aucun droit à la succession. Chosroès étoit en marche pour Constantinople, quand cette réponse imprévue irrita les Perses. La guerre commença; les ennemis s'emparèrent de l'Ibérie, à l'orient de la Lazique, dont le roi s'étoit mis sous la protection

Le refus de l'empereur cause une guerre.

de Justin. Celui-ci mourut sur ces entrefaites en 527. Justin meurt.

Il venoit de déclarer auguste Justinien, son neveu, qui dès le commencement de ce règne, avoit assassiné Vitalien, après lui avoir juré une amitié fraternelle; & qui, en favorisant la faction *bleue*, lui avoit inspiré l'audace de braver les loix, de commettre en plein jour les plus grands crimes, & de se faire un jeu de l'assassinat. Ces premières actions de Justinien n'annonçoient rien moins qu'un sage législateur. Cependant il est célèbre sur-tout par ses lois; & les éloges de jurisconsultes enthousiastes l'auroient, pour ainsi dire, déifié, si dans ses loix même & dans tout son gouvernement, on ne voyoit des marques fréquentes de foiblesse, d'imprudence, d'injustice & de tyrannie. La grandeur romaine va paroître sortir de ses ruines: deux généraux la relèveront par leurs victoires; mais ce sont les derniers efforts d'un mourant, qui retombera bientôt sans vie, épuisé par ses efforts, comme par un long dépérissement. Justinien, son neveu, déclaré auguste.

JUSTINIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'à la conquête de l'Afrique sur les Vandales.

527. Bonnes & mauvaises qualités de Justinien.

JUSTINIEN, d'une origine vraisemblablement aussi basse que celle de Justin son oncle, avoit sur lui l'avantage de l'éducation. Agé de quarante ans, lorsqu'il parvint à l'empire, instruit des matières de jurisprudence, aimant l'étude & le travail, ayant le goût de la réforme, mais avec beaucoup de préjugés, beaucoup de penchant au despotisme, beaucoup de foiblesse dans le caractère; plein de vanité, & connoissant peu la véritable gloire; plus jaloux de dominer sur les esprits que de faire le bonheur des hommes : c'étoit un de ces princes en qui le bien & le mal

ſont ſingulièrement mélangés ; & qui, ſans être grands par eux-mêmes, peuvent le paroître par les grandes choſes qu'exécutent leurs miniſtres ou leurs généraux. Le ſuccès des entrepriſes ne couvrira pas toujours la petiteſſe d'eſprit de Juſtinien, ni les fautes de ſon gouvernement.

Un prince ſupérieur épouſera-t-il jamais une fille de théâtre, ſouillée de vices, & joignant la hauteur à l'infamie ? C'eſt ce qu'avoit fait Juſtinien en faveur de Théodora, *la très-reſpectable épouſe que Dieu lui a donnée*, dit-il dans une de ſes lois. Il avoit obtenu ou arraché le conſentement de ſon vieux oncle à ce mariage. Trois cents vingt mille livres peſant d'or, qui reſtoient dans l'épargne, ſe perdirent bientôt par les diſſipations de la cour.

Son mariage honteux avec Théodora.

Diſſipation de finances.

Il ſe piquoit de théologie, & ce fut un nouveau malheur pour l'état. On ne peut lui ſavoir gré du zèle qu'il exerça d'abord contre les hérétiques, puiſqu'il finit par tomber dans l'héréſie & par perſécuter les orthodoxes. La jalouſie de

Zèle violent de Juſtinien.

l'opinion l'animoit plus que l'amour de la vérité. Aux lois de ses prédécesseurs, il ajouta la peine de mort pour ceux qui ne seroient pas soumis aux dogmes. Païens, juifs, hérétiques, fuyoient de toutes parts, en le maudissant; d'autres plus furieux se donnoient la mort; des montanistes en Phrygie mirent le feu à leurs églises, & s'y brûlèrent; les samaritains se révoltèrent au nombre de cinquante mille, pillant, massacrant tout, jusqu'à ce qu'ils furent massacrés. La dépopulation des provinces, la haine pour l'empereur & pour le christianisme, étoient la suite de ses vexations.

Maux qui en résultent.

L'intérêt y avoit part.

En confisquant à son profit les biens de ceux qui refusoient de se faire baptiser avec leurs familles, Justinien donnoit lieu de croire qu'il avoit eu son intérêt autant à cœur, que la propagation de la foi chrétienne.

Goths massacrés dans une église.

Les Goths seuls (car on se souvenoit de Théodoric) furent exceptés de la rigueur de ces lois. L'empereur rebâtit même une église aux

ariens; mais la première fois qu'ils s'y assemblèrent, une troupe de fanatiques les y attaqua, & les égorgea pour la plupart. La conduite du prince n'étoit que trop favorable au fanatisme.

Lois sévères pour réformer les mœurs.

Sa sévérité poursuivoit en même temps les crimes contre les mœurs, d'une manière moins propre à réformer les mœurs qu'à multiplier les scandales. Deux évêques, des prêtres, des sénateurs, convaincus d'infâmes débauches, furent mutilés dans la place publique. Cet exemple n'ayant rien produit, l'empereur, long-temps après, en 554, menaça les coupables par une loi publiée dans le carême, des peines les plus rigoureuses, s'ils ne faisoient pénitence à Pâques. Comment compter sur une pareille pénitence? Il punit le blasphême aussi sévérement que le crime contre nature; il défendit les jeux de hasard, comme une occasion de blasphême. Il bannit ceux qui faisoient trafic de prostitution, & établit la peine de mort pour ceux qu'on découvriroit dans la suite.

Inutilité de ces lois.

Un législateur prudent auroit d'abord examiné si toutes ces lois pouvoient s'exécuter; si elles pouvoient réformer les mœurs d'une nation corrompue; si elles appliquoient aux désordres le remède convenable; & il auroit craint de faire du mal en cherchant à faire du bien. Effectivement les désordres allèrent toujours croissant; ce qui ne manque jamais d'arriver, quand les lois irritent les passions, sans leur opposer une barrière suffisante. Ne suffisoit-il pas de voir une comédienne sur le trône, pour que les vices publics insultassent au prince réformateur?

Guerre de Perse.

La guerre de Perse inquiétoit Justinien, quoique les Romains eussent remporté quelques avantages sur l'ennemi. Il envoya un ambassadeur chargé de présens & de propositions de paix. Cabadès lui répondit par une lettre arrogante, où il se qualifioit *roi des rois*, *fils du Soleil*, *souverain de l'Orient*; ne donnant à l'empereur que le titre de *fils de la Lune*, *& de souverain de l'Occident*. Bélisaire, né en Dardanie,

déjà connu par ses talens & par son courage, battit les Perses près de Dara, en 530. Mais l'année suivante, il perdit la bataille de Callinique, la veille de Pâques. Le jeûne avoit affoibli les troupes. Il ne vouloit point combattre ; il pouvoit repousser l'ennemi sans rien hasarder. L'ardeur téméraire des soldats, qui accusoient de lâcheté sa prudence, & qui s'emportoient jusqu'à la sédition, le força d'en venir aux mains. Les Perses eurent la gloire de vaincre une armée beaucoup plus nombreuse que la leur, & le plus grand général de l'empire. Bélisaire fut rappelé. Trop vertueux pour être un bas courtisan, il devoit éprouver plus d'une fois que de grands services & des triomphes peuvent devenir des titres de disgrace, quand l'intrigue domine à la cour.

Bélisaire battu à Callinique par la faute de ses soldats.

Il est rappelé.

Les armes romaines furent heureuses en Arménie, & ailleurs. Cabadès mourut, extrêmement affligé de ses pertes. Chosroès son successeur, étoit bien capable de les réparer. Ce prince décrié par les

531. Chosroès succède à Cabadès.

Grecs, mais que les Orientaux élèvent au-dessus même de Cyrus, fit bientôt connoître ses sentimens héroïques. Justinien ayant renoué les négociations, il exigea comme conditions de paix, qu'on lui payât onze mille livres d'or; qu'on lui remît des fortereſſes; que le commandant des troupes de Mésopotamie résidât à Constantinople, non dans cette province. L'empereur promit tout, envoya ensuite contre-ordre, & fut obligé en 533 de conclure un traité humiliant.

Condition qu'il impose à Justinien.

532. Révolte de la faction verte.

Il avoit toujours l'imprudence d'animer les factions du cirque, en prenant parti pour les bleus, contre les verts que l'impératrice Théodora favorisoit. Constantinople étoit partagée entre ces deux factions, auxquelles s'étoient réunies les autres. Leurs sanglantes querelles allumoient par-tout la discorde, jusques dans l'intérieur des familles, même entre les maris & les femmes: elles produisirent enfin une des plus terribles révoltes qu'on ait vues. Un jour, dans les jeux du cirque, les verts irrités contre l'em-

pereur l'accablent d'injures. Le supplice des auteurs de ce tumulte allume la rage du peuple. Les séditieux demandent qu'on leur livre des ministres détestés, en particulier Tribonien qui vendoit la justice, & qui fut depuis l'organe de la législation. Justinien éloigne ces ministres, sans que sa foiblesse désarme une multitude effrénée. Déja il se préparoit à la fuite. Théodora plus courageuse le retient. *Il n'est pas nécessaire de vivre*, lui dit-elle; *il l'est de ne pas survivre à son honneur. Un souverain traînant une vie honteuse en exil ne vaut pas un homme mort. Le trône est un glorieux tombeau.* Cette femme si décriée avoit du moins une certaine élévation dans l'ame.

L'empereur cède & tremble.

Le bruit s'étant répandu que l'empereur avoit pris la fuite avec Théodora, le peuple court à la maison d'Hypace, neveu d'Anastase; on l'enlève malgré lui, on le proclame auguste. Justinien se montre tout-à-coup, escorté de ses gardes, le livre des évangiles à la main; & s'écrie d'un ton dévot qu'il est le

Il s'humilie d'une façon singulière.

ſeul coupable; que ſes péchés lui ont attiré ce malheur; qu'il pardonne les offenſes; que perſonne ne ſera puni, ſi l'on rentre dans le devoir. Le mépris alors irrite davantage la haine. Il ſe dérobe aux violences en rentrant dans ſon palais.

Béliſaire accable les ſéditieux.

Tout étoit déſeſpéré, ſi Béliſaire, ſuivi des principaux officiers avec leurs ſoldats, n'eût attaqué bruſquement les ſéditieux. Le maſſacre fut horrible; trente mille hommes y périrent. Les flammes mirent le comble aux horreurs de cette journée : l'égliſe de Sainte-Sophie & pluſieurs autres, des palais entiers, la ſalle du ſénat, le dépôt des archives, &c. devinrent un tas de ruines & de cendres. Hypace & Pompée ſon frère furent étranglés en priſon; & l'empereur fit publier ſa victoire dans tout l'empire. Déplorable ſujet de vanité!

Maſſacre horrible.

CHAPITRE II.

CHAPITRE II.

Conquête de l'Afrique par Bélisaire.

Sous un prince sérieusement occupé des folies du cirque, & qui n'échappe au danger d'en être la victime, que par les massacres de ses sujets; on voit éclore & s'exécuter de très-grandes entreprises, parce que le hasard met autour de lui quelques grands hommes. Telle fut la conquête de l'Afrique par Bélisaire. Les Vandales, depuis Genséric, avoient totalement dégénéré. Ce n'étoit plus ce peuple intrépide, infatigable, sobre, chaste, sorti du Nord pour écraser tout ce qui se rencontroit devant lui : c'étoit une nation amollie, dans un climat aussi fertile que brûlant, où les attraits de la débauche se multiplioient au sein du luxe & des richesses. Les Vandales corrompus en Afrique.

Deux fautes de Genséric les avoient exposés à une révolution, dès que Fautes qu'avoit faites Genséric, sui-

vies de discordes.

les mœurs seroient corrompues. Il avoit démantelé toutes les places fortes, excepté Carthage; de peur qu'en cas de guerre, les Romains ne s'établissent dans quelques-unes. Il avoit réglé que la couronne passeroit toujours au plus âgé de sa race, sans égard à la primogéniture des branches; ce qui pouvoit occasionner des troubles & des crimes affreux. Son vaste royaume, comprenant la Corse & la Sardaigne, avec toutes les contrées depuis le détroit de Cadix jusqu'à la Cyrénaïque, ne fut après lui qu'un théâtre de dissolutions & de discordes.

Gélimer usurpateur.

Hunéric, qui lui succéda, fit massacrer ses propres frères & ses neveux, pour assurer la couronne à son fils. Hildéric, successeur d'Hunéric, fut détrôné par Gélimer, arrière-petit-fils du conquérant. Justinien, lié avec Hildéric, écrivit en sa faveur à Gélimer, qui mépriſa & les avis & les menaces de l'empereur. Alors on se hâta de conclure la paix avec les Perses; on résolut de porter la

guerre en Afrique, & Bélisaire fut chargé de l'expédition.

Cet illustre général, n'ayant que dix mille hommes de pied & six mille chevaux, s'embarque au mois de Juin; il aborde en Afrique le troisième mois après le départ. L'exacte discipline qu'il maintient dans son armée, le fait regarder moins comme un ennemi que comme un libérateur. Il approche de Carthage, sans trouver presque de résistance; il rencontre enfin Gélimer, le bat, le met en fuite; il arrive le lendemain aux portes de la ville, où les rues étoient illuminées pour le recevoir; il ne veut point y entrer d'abord, de peur que les ténèbres ne favorisent la licence du soldat. Le jour suivant, il fait son entrée comme dans une place romaine, sans tumulte, sans la moindre violence, sans que le commerce soit seulement interrompu. Carthage appartenoit aux Vandales depuis quatre-vingt-quinze ans.

533. Conquête de l'Afrique par Bélisaire.

Gélimer avoit envoyé en Espagne demander du secours à Theu-

Ambassade de Gélimer en Espagne.

dis, roi des Visigoths. Ses ambassadeurs, ignorant tout ce qui s'étoit passé, assuroient qu'il alloit écraser une poignée de brigands romains. *Retournez à Carthage*, leur dit Theudis mieux instruit ; *informez-vous de l'état de vos affaires.* Ainsi renvoyés, ils arrivent dans le port ; ils y tombent au milieu des ennemis. On les conduit à Bélisaire, & ils lui révèlent leur secret.

Tous ses efforts inutiles. Cependant le roi Vandale rassembloit des troupes, en même temps que ses émissaires travailloient à corrompre les Huns de l'armée romaine. Mécontens d'une discipline rigoureuse, & craignant d'être retenus en Afrique, les Huns promirent de se révolter à la première occasion. Le général découvrit le complot, gagna ces barbares à force de caresses & de vin, leur fit avouer leur perfidie & promettre de la réparer. Il défit à Tricamare une armée de cent mille hommes, dix fois plus nombreuse que la sienne.

Il est forcé de se rendre. Gélimer se réfugia sur une montagne inaccessible, à l'extrémité de la Numidie. Réduit à une vie sauvage,

(car le pays ne produisoit que de l'orge & du seigle, & les Maures ne savoient ni moudre ni cuire les grains,) il se rendit après trois mois de souffrances. Bélisaire le reçut à Carthage, & le fit garder en attendant les ordres de Justinien.

Si la prudence avoit présidé aux conseils de l'empereur, il auroit senti la nécessité de laisser en Afrique, pour affermir sa conquête, le grand homme qui, dans l'espace de trois mois, venoit de détruire la domination des Vandales. Mais l'envie ne s'endormoit point à Constantinople. Des Officiers même du héros servoient la méchanceté des courtisans. On l'accusoit de projets de rebellion. Il ne l'ignoroit pas; & Justinien lui ayant laissé le choix de demeurer ou de revenir, il partit incessamment pour dissiper la calomnie. 534. Bélisaire imprudemment soupçonné.

On lui décerna le triomphe; honneur sans exemple jusqu'alors dans l'empire d'Orient. Après lui marcha Gélimer à la tête des prisonniers. Le malheureux prince ré- On lui décerne le triomphe.

péta souvent ces paroles si convenables à sa fortune : *Vanité des vanités, tout est vanité.* Justinien lui donna des terres en Galatie, où il passa le reste de ses jours. Sur le revers de ses monnoies fut mise l'effigie du conquérant de l'Afrique, avec ces mots : *Bélisaire la gloire des humains.* Nulle récompense ne pouvoit paroître plus glorieuse : il falloit donc se fier à celui qui la méritoit.

L'Afrique est mal gouvernée.

Les Maures se soulevèrent dès que Bélisaire fut embarqué. Les autres généraux ne rétablirent le calme qu'après quatorze années de guerre. L'Afrique, horriblement dépeuplée, resta soumise à l'empire, jusqu'à l'invasion des Sarasins, c'est-à-dire, environ cent ans ; & le nom même des Vandales y fut pour jamais anéanti. Justinien la divisa en sept provinces, la Tingitane, la Mauritanie, la Numidie, la Carthaginoise, la Byzacène, la Tripolitaine, la Sardaigne, (parce que cette île avoit fait partie du royaume des Vandales.) Il y traita les ariens, comme il traitoit par-

tout les hérétiques : il parut d'abord ménager les peuples ; mais ſes officiers de finance les eurent bientôt ruinés.

Choſroès lui envoya une ambaſſade pour le féliciter, ou plutôt pour le braver, en lui demandant ſa part du butin : » car, diſoit-» il, les Romains n'auroient pas » vaincu les Vandales, ſans la paix » faite avec les Perſes. « De peur d'une rupture, on lui fit de magnifiques préſens. Choſroès brave l'empereur.

Toutes les richeſſes que Genſéric avoit enlevées de Rome, étoient une grande reſſource pour l'empereur, s'il avoit ſu les employer pour le bien public. Mais le faſte ſeul de Théodora abſorboit des tréſors immenſes. Allant prendre les bains en Bithynie, elle traîna une ſuite de quatre mille hommes. Elle exerçoit un empire ſi abſolu, que jalouſe du crédit & choquée de la hauteur de Priſcus, ſecrétaire de Juſtinien ; après avoir tenté inutilement de le perdre par des calomnies, elle oſa le faire enlever, & le força de recevoir la prêtriſe, Faſte, profuſion & audace de Théodora.

ſans que l'empereur parût ſavoir ce qu'il étoit devenu. Elle prodiguoit l'argent aux égliſes, aux monaſtères, tandis qu'elle outrageoit la religion par ſes crimes. La piété de ſon époux n'étoit guère plus éclairée

CHAPITRE III.

Première expédition de Bélisaire en Italie.

C'EST un phénomène rare, que de voir de grandes entreprises exécutées sous un gouvernement foible. Mais les conjonctures se trouvoient si favorables, que la conquête de l'Afrique amena celle de l'Italie. La reine Amalasonte (elle avoit pris ce titre dans sa régence,) après avoir gouverné avec une sagesse admirable le royaume de son fils Athalaric, vit ce jeune prince entraîné au vice par ses courtisans. Ils vouloient la dépouiller elle-même d'un pouvoir, dont elle faisoit trop bon usage, pour ne pas s'attirer leur haine. Elle fit périr les principaux chefs de la cabale, après avoir eu parole de Justinien, qu'elle trouveroit en cas de besoin un asyle à Constantinople.

Amalasonte exposée en Italie à des cabales.

Théodat, qu'elle a fait roi, la fait mourir.

Amalasonte avoit sur-tout à craindre Théodat, neveu de son père Théodoric, préfet de Toscane, dont elle avoit réprimé & puni les concussions. Ce furieux promit secrètement à l'empereur de lui livrer la Toscane, pour une somme d'argent, & pour une place de sénateur de Constantinople. Bientôt les affaires changent de face. Athalaric meurt, épuisé de débauches. Amalasonte se flattant de captiver par ses bienfaits Théodat, seul reste de la maison royale, lui procure la couronne, & se réserve l'autorité. Il s'étoit engagé avec serment à tout ce qu'elle demandoit. Elle n'en fut pas moins enfermée, étranglée dans un château. Cassiodore, qui continua ses services auprès de ce prince, parle de lui avec admiration. Le platonisme que Théodat affectoit, & quelques apparences de justice, charmèrent peut-être le vieux ministre, naturellement déclamateur. Est-il étonnant qu'un écrivain d'ailleurs respectable, prenne quelquefois à la cour le ton de la flatterie ?

Cassiodore loue ce prince.

Justinien saisit avidement le prétexte que lui fournissoit la mort d'Amalasonte, pour exécuter ses desseins sur l'Italie. Bélisaire s'empare de la Sicile, tandis que Mondon, autre général distingué, envahit la Dalmatie & prend Salone. Le timide Théodat offre de céder son royaume, pour un revenu de douze cents livres pesant d'or, en fonds de terre. Il envoie même le pape Agapet II solliciter la paix à Constantinople. Mais Mondon ayant été tué dans un combat inégal, Théodat manque à sa parole, pour se précipiter à sa perte.

535. Entreprise de Justinien sur l'Italie.

Bélisaire force Naples après un siège meurtrier de vingt jours. Les Goths, indignés de ce que leur roi ne marche point contre l'ennemi, proclament Vitigès, officier d'une valeur éprouvée. Théodat prend la fuite, on le poursuit, on l'égorge. Vitigès ayant reçu le serment de fidélité du pape Silvère, du sénat & du peuple romain, va rassembler ses troupes à Ravenne. Bientôt on voit Bélisaire aux portes de Rome. Le pape exhorte les Romains à ne

536. Les Goths mettent Vitigès à la place de Théodat.

Bélisaire, maître de Rome.

pas courir les risques d'une résistance téméraire. Ils se soumettent, avant d'être attaqués ; & Rome, détachée de l'empire depuis soixante ans, rentre d'elle-même sous la domination des empereurs.

537. Il soutient un siège fameux.

Avec une armée de cinq mille hommes, Bélisaire entreprend de soutenir un siège, dans cette ville immense, contre les Ostrogoths, au nombre de plus de cent mille. Il comptoit sur la valeur & la discipline de ses troupes. De petites armées furent toujours les instrumens de ses victoires. D'ailleurs les ennemis ne connoissoient que la guerre de campagne ; & ils employoient sans doute pour les sièges, des ingénieurs italiens peu dévoués à leur service. Ce siège, un des plus mémorables de l'histoire, dura un an & neuf jours. Procope en donne une description intéressante, dont les détails ont quelque chose de merveilleux. Vitigès s'étant emparé de Porto, à l'embouchure du Tibre, où il n'y avoit point de garnison, les assiégés se trouvèrent dans une extrê-

me diſette. Mais les aſſiégeans ne furent point à l'abri des maladies contagieuſes. Béliſaire avoit reçu quelques renforts. On convint d'une trève de trois mois : on la viola de part & d'autre. Enfin Vitigès leva le ſiège, craignant qu'une trahiſon ne lui fît perdre Ravenne.

Trait ſingulier de dévotion.

Voici une particularité, qui tient aux mœurs & aux opinions du ſiècle. Les murailles de Rome étoient ouvertes, du côté de l'égliſe de Saint-Pierre. Béliſaire voulant réparer la brèche, les Romains s'y oppoſèrent; parce que, diſoient-ils, ſaint Pierre avoit promis de la défendre. Les Oſtrogoths, très-religieux malgré leur arianiſme, n'attaquèrent point ce côté-là. Le miracle parut ſi certain, qu'on ſe fit long-temps un ſcrupule de rétablir la muraille.

Deſpotiſme théologique de Juſtinien.

Tandis que les généraux étoient occupés de vaſtes conquêtes, les matières de religion exerçoient toujours la vanité plutôt que le zèle de l'empereur. Il compoſoit des livres de théologie; il décidoit en docteur de l'égliſe, & le deſpotiſ-

me donnoit du poids à ses jugemens. *Soyez de mon avis*, dit-il un jour au pape Agapet, qui étoit allé à Constantinople, *ou je vous reléguerai aux extrémités de l'empire.* La plupart des évêques se soumettoient d'autant plus volontiers à ses sentimens, qu'il étendoit leur autorité sur les peuples.

Il donne un tribunal aux évêques.

C'est lui qui le premier leur donna un tribunal, comme l'observe M. le Beau, mais sans force coactive. Il voulut que, dans les affaires civiles, les clercs & les moines fussent d'abord cités devant l'évêque; & qu'en matière de crime, on pût s'adresser ou à l'évêque ou au juge séculier; que la sentence d'un juge séculier contre un clerc ne pût s'exécuter sans la permission de l'évêque; en cas de refus, on devoit s'adresser au prince. Les évêques & les religieuses furent affranchis des tribunaux laïques, pour quelque cause que ce fût. Il paroît bien que cet empereur ne méritoit pas d'être le législateur de l'univers.

Église superbe de Sainte-Sophie.

La superbe église de Sainte-Sophie, brûlée dans la sédition de

532, rebâtie par le zèle de Juſtinien, ſeroit un monument glorieux à ſa mémoire, ſi elle n'avoit épuiſé le tréſor public. Quand il en fit la dédicace, joignant aux louanges de Dieu ſon propre éloge, il dit : *Salomon, je t'ai vaincu.* La voûte étoit recouverte de longues tables de marbre, ſans charpente, pour éviter les incendies. Le ſanctuaire étoit incruſté d'argent : on fait monter le poids du métal à quarante mille livres. Six piliers d'or maſſif ſoutenoient l'autel, tout brillant de pierreries. Tant de richeſſes devoient être un jour la proie des Turcs, & cette ſuperbe baſilique devenir une moſquée ! Le nombre des clercs de Sainte-Sophie, fixé par Juſtinien à quatre cents quatre-vingt-cinq, outre quarante diaconeſſes, augmenta dans la ſuite juſqu'au nombre de huit cents. Quelles dépenſes pour leur entretien ! Parmi beaucoup de moyens honteux que le beſoin d'argent ſuggéroit, (car les conſtructions mettoient le comble aux maux publics,) on en prit un tout propre à produire l'i-

gnorance sans procurer une véritable ressource : on retrancha les pensions des professeurs.

539. Bélisaire assiège Ravenne.

Comme les détails de guerre ne doivent point nous arrêter, suivons rapidement Bélisaire au terme de son expédition d'Italie. Il assiégeoit enfin Ravenne, où Vitigès étoit enfermé avec ses dernières ressources. Les François offrent à ce prince une armée de cinq cents mille hommes, s'il veut leur céder une partie de ses états. Il les avoit trouvés perfides peu de temps auparavant, lorsque Théodebert, un de leurs rois, s'étoit montré en Italie : il aima mieux traiter avec les Romains. L'empereur consentit que Vitigès gardât tout le pays au-delà du Pô. Mais Bélisaire, déja maître de ce pays, & à la veille de tout réduire sous l'obéissance, refusa de signer le traité.

refuse la royauté.

Sur ces entrefaites, le feu prend aux magasins de Ravenne. Les Goths, craignant de mourir de faim, envoient proposer secrètement à Bélisaire de le reconnoître pour roi. C'étoit le fruit de l'ad-

miration qu'il leur avoit inſpirée. » Je ſuis ſujet de l'empereur, ré- » pond-il, & je ne puis accepter » une telle offre ſans ſon aveu. « Vitigès, informé de la démarche des Goths, lui fait propoſer à ſon tour de lui céder la couronne. Alors ce grand général ſaiſit l'occaſion de finir la guerre. Il promet ſureté entière aux ennemis, pour leurs perſonnes & pour leurs biens, ſans s'expliquer ſur le reſte. On le reçoit dans Ravenne; on ne doute pas qu'il n'accepte la royauté. Ses vues ſecrètes ſe découvrirent enfin. Il acquitta ſa parole, en traitant les Goths comme des Romains; mais par une politique difficile à juſtifier, il s'aſſura de la perſonne du roi, & l'emmena à Conſtantinople. On l'y rappeloit ſous prétexte de l'oppoſer à Choſroès, qui préparoit de nouvelles hoſtilités. Ce faux prétexte couvroit mal & la jalouſie de l'empereur, & les manèges des courtiſans ennemis d'un grand homme.

Il s'aſſure de la perſonne de Vitigès.

Rien n'eût été plus facile à Béliſaire, que de s'approprier la cou-

Grandeur d'ame du général Romain.

ronne d'Italie. Ildebald, que les Ostrogoths revêtirent de la pourpre, (car ils conservoient Pavie & Vérone,) le fit encore solliciter de la prendre : il la refusa de nouveau, incapable de trahir pour un royaume un prince ombrageux, dont il pouvoit craindre l'ingratitude. Tout en lui étoit héroïque, les vertus, encore plus que les qualités militaires. Une nation eût été heureuse de l'avoir pour maître, puisque les ennemis même, tant de fois vaincus par ses armes, désiroient de vivre sous ses lois. Les laboureurs étoient en sureté dans les campagnes, quand il faisoit trembler les monarques. *Une armée*, disoit-il, *doit protéger les campagnes, non les ravager.* Dans un siècle de corruption & de bassesse, il sembloit faire revivre les héros de l'ancienne Rome.

Sa bonté & ses vertus.

Mais de vils intrigans étoient plus forts que lui à la cour; & mieux il servoit l'état, plus ils s'acharnoient à sa perte. Tel est souvent le malheur des princes, qu'obsédés de trompeurs avides & jaloux, qu'ils croient attachés à leur personne &

Intrigues contre lui.

qui n'aiment que la fortune, le mérite disparoît bientôt à leurs yeux, & la vertu même leur devient suspecte. Justinien emploiera presque toujours Bélisaire dans le besoin; il le trouvera toujours digne de sa confiance : toujours il le récompenpensera par des disgraces.

CHAPITRE IV.

Guerre de Perſe. — Totila rétablit le royaume des Goths en Italie.

Foibleſſe de l'empire.

UNE infinité de villes & de fortereſſes que Juſtinien fit conſtruire ou réparer, épuiſoient les finances, ſans augmenter les forces réelles de l'empire. Elles ne pouvoient ſuppléer au défaut de diſcipline, de courage & de ſentimens patriotiques. Quand les armées n'eurent plus à leur tête des généraux excellens, tout ſe ſentit de la caducité. Après le départ de Béliſaire, les Goths, comme nous le verrons ailleurs, ſe rendirent formidables, tandis que Choſroès répandoit la terreur dans l'Orient.

540. Choſroès pénètre en Syrie, & prend Antioche.

Ce prince guerrier voyoit avec inquiétude les conquêtes de l'empereur. Quelque ardeur qu'eût Juſtinien à lui inſpirer la paix, il reprit les armes, pénétra en Syrie, s'empara d'Hiéraple & de Bérée,

(aujourd'hui Alep,) villes fortes où il ne trouva point de réſiſtance. Il aſſiégea Antioche, la rivale de Rome & de Conſtantinople; il y entra par eſcalade, l'abandonna au pillage, & la réduiſit en cendres. Les habitans l'avoient inſulté du haut des remparts. C'étoit ce peuple incorrigible, dont Julien avoit éprouvé autrefois la malignité & l'inſolence.

Des envoyés de Juſtinien, chargés de nouvelles propoſitions, repréſentent d'abord à Choſroès l'injuſtice de cette guerre, entrepriſe contre la foi des traités. Il répond que Juſtinien les a violés le premier; il le prouve par des lettres écrites aux barbares pour les exciter contre les Perſes. Il exige enfin de l'argent comptant & des ſommes annuelles. *Quoi, les Romains ſeroient tributaires des Perſes?* diſent les ambaſſadeurs. *Non*, réplique Choſroès; *vous nous payerez une penſion, comme vous faites aux Huns & aux Saraſins, pour défendre vos frontières.* Cinq mille livres peſant d'or, & de plus cinq cents cha-

Les Romains ſoumis au tribut.

que année ; tel fut le prix qu'il mit à la paix.

Bélisaire arrête les Perses.

Le traité, à peine conclu, fut violé de part & d'autre. Justinien envoya Bélisaire contre les Perses. Chosroès, avant que d'être attaqué, se rendit aux vœux des Lazes, qui, opprimés par l'avarice d'un commandant romain, l'invitoient à les délivrer de la tyrannie, & à les recevoir pour ses sujets. La forte ville de Pétra ne put résister ; les Romains perdirent la Lazique. Quelque temps après, le roi de Perse voulant envahir la Palestine, Bélisaire, presque sans troupes, lui persuada par un stratagême qu'il avoit une puissante armée ; l'ennemi repassa l'Euphrate. Mais ce général ayant été rappelé pour la guerre d'Italie, Martin, son successeur avec trente mille hommes, fut mis en fuite par quatre mille Perses. Ainsi, où ne commandoit pas Bélisaire, on n'éprouvoit que disgraces & humiliations.

Il est rappelé; les Perses sont vainqueurs.

L'Italie foulée par les Romains.

Déja l'Italie étoit sur le point d'être enlevée à l'empire. Les gé-

néraux penſoient plus à la piller qu'à la défendre. Un logothète, ou ſurintendant des finances, que Juſtinien y avoit envoyé comme gouverneur, révoltoit les peuples & les ſoldats, par toutes les vexations d'un financier ſans ame & ſans probité. Le roi des Oſtrogoths, Ildibald, qui n'avoit d'abord que mille hommes à ſa ſuite, forma bientôt une armée nombreuſe, & s'empara de tout le pays au-delà du Pô. Il commit quelques injuſtices : on l'aſſaſſina. Son ſucceſſeur Evaric fut aſſaſſiné de même, parce qu'il parut indigne du trône.

Totila relève les eſpérances des Goths.

Totila, neveu d'Ildibald, jeune prince comparable à Théodoric, devint roi en 541, & releva les eſpérances de la nation. Il battit les Romains deux fois. Il traita ſes priſonniers avec tant d'humanité, qu'ils devinrent des ſujets fidèles. Il répandit l'alarme juſques dans Rome & dans Ravenne. La Lucanie, l'Apulie, la Calabre, Naples même, furent bientôt en ſa puiſſance. Les troupes d'Italie ne recevoient plus de paye, ne vivoient que de

brigandages, comptoient pour rien les ordres de leurs généraux. Celles de Totila observoient une exacte discipline. Tout s'explique par la différence des hommes.

Son zèle pour la justice.

Ce héros, plein de douceur envers les vaincus, ne voulut jamais faire grace à un de ses meilleurs soldats, convaincu d'avoir violé la fille d'un Romain. *Le malheur de mes sujets*, dit-il, *me pénètre jusqu'au fond du cœur ; mais je leur ferois moi-même le plus grand mal, en laissant les crimes impunis.* Voilà ce que les empereurs auroient dû sentir & pratiquer.

544. Justinien envoie Bélisaire en Italie, presque sans troupes.

Dans ces tristes conjonctures, les généraux écrivant que l'Italie étoit perdue, si l'on ne se hâtoit de la secourir, Justinien y envoya Bélisaire, mais avec si peu de troupes, que le grand général fut obligé de se tenir à Ravenne. Il écrivit à l'empereur : » Je suis venu dans ce » pays sans hommes, sans armes » & presque sans argent. Les trou» pes que j'y ai trouvées, souvent » vaincues par l'ennemi, le crai» gnent & sont accoutumées à mé» priser

» priſer les ordres de leurs chefs : » elles refuſent de m'obéir. On leur » doit pluſieurs années de paye ; » ce qui nous empêche d'employer » ſur elles toute notre autorité. » Si vous n'avez voulu qu'envoyer » Béliſaire en Italie, Béliſaire eſt » au milieu de l'Italie. Si votre deſ- » ſein eſt qu'il ſubjugue vos enne- » mis, envoyez-lui les ſecours ab- » ſolument néceſſaires. «

Cependant Rome eſt aſſiégée par les Oſtrogoths. Ils prennent une flotte qui amenoit des proviſions de Sicile. La famine met les aſſiégés au déſeſpoir. Deux commandans avides, loin de chercher des remèdes à la misère publique, en profitent cruellement pour vendre à un prix exceſſif le blé qu'ils cachoient dans des ſouterrains. Un boiſſeau ſe vend juſqu'à ſept pièces d'or, environ cent livres de notre monnoie. En vain Béliſaire, qui avoit reçu quelques ſecours, s'efforce de faire entrer un convoi dans Rome. Ses ordres ſont mal exécutés ; le convoi tombe entre les mains de l'en-

Siège de Rome.

nemi, & Rome se voit sans ressources.

546. Totila prend Rome, & épargne les Romains.

Des Isaures, sortis de la ville, procurent au roi goth la facilité de s'emparer d'une porte. Il entre; la garnison prend la fuite; il défend de tuer aucun Romain. Vingt-six soldats & soixante autres personnes seulement avoient déja perdu la vie: tout le reste fut sauvé. Totila manda les sénateurs, & leur reprocha d'avoir trahi une nation, dont ils n'avoient reçu que des bienfaits. Il leur mit devant les yeux le sage gouvernement de Théodoric & d'Amalasonte, comparé aux dernières vexations. *Vous avez été*, leur dit-il, *bien payés de votre perfide ingratitude: un nouveau maître vous a écrasés d'impôts, malgré les horreurs de la guerre, & ses financiers vous ont fait plus de mal que vos ennemis.* Ces raisons étoient sans réplique; mais les Romains trop aveugles pour en profiter.

Justes reproches qu'il leur fait.

Il renonce au projet de la détruire.

Ne pouvant conserver Rome, parce qu'il destinoit ses troupes à d'autres expéditions, Totila vouloit la détruire. Bélisaire lui représenta

par lettre, qu'il terniroit l'éclat de sa renommée, en ruinant la plus superbe ville du monde. *On s'immortalise, on sert la société, en fondant des villes*, lui marquoit le général : *en les détruisant, on se déclare l'ennemi des hommes, on se déshonore à jamais.* Le roi le remercia de ses avis, lui promit d'y avoir égard, & sortit de Rome, après en avoir dispersé les habitans. Bientôt Bélisaire s'en remit en possession. Les Goths l'y attaquèrent. Quoique les murailles fussent très-mal réparées, il eut la gloire de défendre la ville contre Totila, & de le repousser, malgré de vigoureuses attaques. Ce prince battit d'autres généraux, prit d'autres places, en particulier Pérouse, qui soutint un siège de sept mois.

Bélisaire y rentre & s'y défend.

Bélisaire avoit quitté l'Italie, après y avoir été cinq ans abandonné à lui-même, témoin des succès de l'ennemi, hors d'état de soutenir son ancienne réputation. Justinien ruinoit l'empire en bâtimens inutiles, & croyoit faire beaucoup en accordant une poignée de soldats au général. De mauvais officiers,

548. Manquant de secours, il retourne à Constantinople.

des troupes sans paye, sans munitions, étoient les seuls instrumens avec lesquels il falloit vaincre un jeune roi intrépide, prudent, actif, adoré, & dont les forces croissoient à proportion de ses victoires. Si Bélisaire n'avoit pas obtenu la permission de retourner à Constantinople, il risquoit d'être bientôt écrasé par Totila. Il remporta d'Italie de grandes richesses, fruit des contributions exigées dans le pays. Sa mémoire ne peut se laver de cette tache, qu'en supposant, ce qui est peu vraisemblable, que dans l'extrême besoin où le laissoit Justinien, il s'étoit cru obligé d'amasser de toute main pour le service du prince.

Richesses qu'on lui reproche d'avoir amassées.

Depuis douze ans, les Goths avoient cédé aux François leurs possessions dans la Gaule : elles s'étendoient depuis les Alpes jusqu'au Rhône, & depuis la Méditerrannée jusqu'au royaume des Bourguignons. Justinien, prétendant que ces provinces appartenoient à l'empire, & voulant s'attacher une nation déja très-puissante, confirma authenti-

Justinien & Totila cherchent à s'attacher les François.

quement la cession faite aux François. Totila, non moins empressé à les mettre dans son parti, demanda en mariage la fille de Théodebert, roi d'Austrasie. Ce prince répondit : *Que sa fille devoit avoir un roi pour époux, & que Totila n'étoit point roi d'Italie, puisqu'il n'avoit pu conserver Rome.*

Théodebert s'empara des Alpes; il étendit ses conquêtes dans la Ligurie, & jusques dans la Vénétie. Choqué néanmoins de ce que l'empereur prenoit le titre de *vainqueur des François & des Allemands*, il convint avec le roi goth d'un partage. Il vouloit porter lui-même la guerre dans l'empire d'Orient; mais une mort prématurée rompit le cours de ses entreprises.

Théodebert en Italie.

Enfin Totila, sensible au reproche que lui avoit fait Théodebert, reprend Rome, & s'occupe du soin de la repeupler. De-là il passe en Sicile; il se proposoit de la conquérir, il ne fit que la ravager, & revint avec de riches dépouilles. En même temps la Thrace étoit menacée par les Lombards, établis

549. Rome encore prise par les Goths.

dans la Pannonie & le Norique ; par les Gépides, établis à Sirmium & dans la Dacie ; par les Hérules, établis dans la Méſie ; & ſur-tout par les Eſclavons, qui devenoient redoutables depuis le commencement de ce règne. C'étoit un peuple nombreux & féroce, ſorti de la Sarmatie ſeptentrionale, répandu enſuite vers les Palus-Méotides & la Viſtule ; & qui, s'avançant ſur les traces des Vandales, s'étoit fixé entre la Viſtule & le Nieſter. Les Antes, diſtingués parmi eux, que l'on a confondus avec les Bulgares ou avec les Abares, s'étoient établis vers le Danube.

Les Eſclavons ſur-tout ſont redoutables.

Ces Eſclavons, grands, robuſtes, infatigables, habitant des cabanes iſolées, mépriſant l'agriculture, uniquement occupés de la guerre, infiniment jaloux de la liberté, généreuſement hoſpitaliers malgré leur caractère farouche, firent une incurſion terrible en Thrace & en Illyrie. Quoique alors en petit nombre, ils inſpirèrent tant de terreur par leurs ravages & leurs cruautés, que Juſtinien envoya Germain,

ſon neveu, pour les combattre. La réputation du général les repouſſa. Germain, qui devoit remplacer Béliſaire en Italie, & dont les vertus avoient réſiſté à la corruption de la cour, mourut ſubitement. Les Eſclavons repaſsèrent le Danube, battirent pluſieurs généraux, s'avancèrent à une journée de Conſtantinople, furent contraints de ſe retirer; mais n'en devinrent que plus furieux.

551. Juſtinien achète une trêve avec Choſroès.

Pour comble de maux, la guerre avec les Perſes, ſuſpendue par une trêve de quatre ans, ſe ralluma dans la Lazique. Les Romains d'abord vainqueurs perdirent leur avantage. Juſtinien acheta une nouvelle trêve, & Choſroès lui impoſa les conditions. Au lieu de payemens annuels, il donna toute la ſomme qu'on exigeoit pour cinq ans; il crut par-là éviter la honte de payer une eſpèce de tribut; raffinement puéril de vanité, digne du génie étroit de ce prince. Deux moines le dédommagèrent, en apportant à Conſtantinople des œufs de vers à ſoie, avec le ſecret d'en profiter. Le

Vers à ſoie apportés de Perſe.

prix de la soie étoit énorme ; & les Perses s'enrichissoient de ce commerce.

Plaintes contre l'empereur.

Du reste, on ne se méprit point sur la conduite de l'empereur : on regarda comme un tribut déshonorant les sommes qu'il donnoit aux ennemis du nom romain. On se plaignit hautement que pour onze ans & demi, il avoit payé à Chosroès quatre mille six cents livres d'or, équivalent d'un tribut de quatre cents livres. On disoit, en un mot, qu'il achetoit lâchement la paix, sans que la guerre discontinuât.

Il rejète les offres de Totila.

Autant il se montroit petit devant les Perses, autant se montroit-il intraitable envers les Goths. Totila demanda plusieurs fois la paix, & ne fut point écouté. Ce héros offroit au nom de son peuple de payer tribut, de renoncer à toute prétention sur la Sicile & la Dalmatie, de servir l'empereur dans toutes ses guerres. Il représentoit qu'une partie de l'Italie appartenant aux François, les Goths se contentoient des restes d'un pays entièrement dévasté. Vraisemblablement il eût fait re-

pentir Juſtinien de ſes refus orgueilleux, ſi Narsès n'avoit été mis à la tête d'une bonne armée pour le combattre.

CHAPITRE V.

Narsès enlève l'Italie aux Goths. — Affaire des Trois-chapitres.

Narsès envoyé en Italie.

NARSÈS, grand-chambellan & favori de l'empereur, étoit un eunuque, fort habile, sans doute, dans les manèges de cour, puisqu'il étoit parvenu de l'esclavage au comble de la fortune; mais supérieur à sa fortune par son mérite & ses talens. Le choix d'un tel général semble ne pouvoir s'attribuer qu'à la faveur. Il ne connoissoit point la guerre; & treize ans auparavant, ayant conduit un secours en Italie, il avoit traversé les opérations de Bélisaire, par une mésintelligence inexcusable.

Moyens qu'il avoit de réussir.

Ce choix fut cependant une source de victoires. Narsès affecta de la répugnance, afin d'obtenir tout ce qu'il vouloit. On lui ouvrit le trésor; il leva une des plus fortes armées que l'empire eût mise sur

pied depuis long-temps. Son extérieur de piété, joint à une sagacité extraordinaire, à beaucoup de courage & de prudence, à une générosité inépuisable, contribua au succès de ses entreprises. Les soldats le croyoient inspiré, & se croyoient invincibles sous ses drapeaux.

Les François, maîtres de Tréviſe, de Vicence & de Padoue, lui ayant refusé le passage, il prend la route de Ravenne; il passe près de Rimini, sans perdre le temps à l'assiéger; il marche vers Rome. Totila s'avance contre lui. La bataille se donne dans la plaine de Lentagio, (dans le duché d'Urbin;) les Goths, inférieurs en nombre, disputent la victoire jusqu'à la nuit; enfin ils prennent la fuite, & laissent six mille hommes sur la place. Leur roi, percé d'un coup de lance, va expirer à Capra. Un corps de Lombards servit très-utilement Narsès. On ne se doutoit pas que cette nation pût règner bientôt en Italie. Le vainqueur se rendit maître de Rome, & assiégea Cumes, la plus forte place d'Italie.

552. Il défait Totila, qui meurt de ses blessures.

553. Siège de Cumes.

Les Goths avoient élu roi Théia, brave capitaine, qui, sans avoir l'humanité de Totila, étoit digne de le remplacer dans la guerre. Résolu de sauver Cumes, il parvient jusqu'au Vésuve. On livre une seconde bataille. Les deux armées font des prodiges de valeur. Théia, exposé à tous les traits, avoit plusieurs fois changé de bouclier. Douze javelots enfoncés, sans celui dont il se servoit, le forcent à en changer encore; mais en se découvrant la poitrine, il reçoit un coup mortel. Les Goths continuent de se battre avec le même acharnement. Épuisés enfin, il offrent de mettre bas les armes, pourvu qu'on leur permette de sortir de l'Italie avec leurs effets, qu'on les laisse vivre sous leurs lois, & qu'on les traite en alliés de l'empire. Narsès y consent pour ne pas les réduire au désespoir.

Théia, successeur de Totila, est tué dans une bataille.

Toute l'Italie conquise.

Cumes, défendue par Aligerne, frère de Totila, résistoit à un ennemi si redoutable. Une mine, pratiquée dans l'antre de la Sibylle, renversa des tours & une porte,

sans que les Romains pussent pénétrer. Narsès changea le siége en blocus, alla subjuguer la Toscane, prit Lucques après une longue résistance. Enfin Aligerne remit volontairement les clefs de Cumes; aimant mieux obéir aux Romains qu'aux François & aux Allemands, dont une armée, sous prétexte de le secourir, menaçoit l'Italie entière. Bucelin & Leutharis qui les commandoient, furent vaincus. Sept mille Goths, réunis dans Compsa, aujourd'hui Conza, ayant été forcés de se rendre, en 554, la conquête de l'Italie fut terminée.

Les Italiens haïssoient les Ostrogoths par religion, & eurent lieu de s'en repentir.

Ainsi tomba la monarchie fondée par Théodoric, & relevée par Totila, deux princes comparables aux plus grands rois. La nation gothique, pour laquelle Procope affecte beaucoup de mépris, mérite les éloges & les regrets de quiconque ne se livre point aveuglément aux préjugés. L'arianisme faisoit paroître odieux ces Ostrogoths, justes & humains, qui traitoient les catholiques comme leurs frères. Les Italiens, quoique heureux sous leur

domination, s'imaginèrent que des catholiques ne devoient point obéir à des ariens. Infidèles à un gouvernement équitable, ils perdirent leur bonheur en changeant de maîtres.

Affaire des *Trois chapitres.*

Justinien, au milieu des grandes affaires de l'empire, dogmatisoit toujours, & vouloit que ses opinions fussent des règles de foi. Depuis plusieurs années, il avoit publié un édit contre les *Trois-chapitres.* On appelle ainsi des ouvrages théologiques de trois auteurs, dont le premier, Théodore de Mopsueste, étoit mort dans la communion de l'église; & les deux autres, Théodoret & Ibas, avoient été admis au concile de Chalcédoine. L'empereur les anathématisa. Il fallut souscrire son édit, sous peine de disgrace. Le pape Vigile, qu'il invita de se rendre à Constantinople, refusa d'abord & consentit enfin de signer. Des évêques d'Occident excommunièrent le pape. Il se rétracta, fut mis en prison, s'évada, excommunia les adversaires des Trois-chapitres. Un concile assemblé à

Justinien les condamne, & excite de grands troubles.

Concile de

Conſtantinople, & tout compoſé d'évêques Orientaux, condamna ce que l'empereur avoit condamné. Quoique l'Occident fût ſoulevé contre la déciſion du concile, Vigile la reçut enfin ; mais une multitude d'évêques la rejetèrent pendant plus de cent cinquante ans, ſur-tout ceux d'Iſtrie & de Vénétie, qui formèrent le ſchiſme d'Aquilée. Avec le temps, l'acceptation de l'égliſe univerſelle a mis le concile de Conſtantinople au nombre des écuméniques. Le même eſprit de controverſe, ſi pernicieux par ſon influence dans les affaires d'état, & dans l'ordre de la ſociété, agita toujours l'Orient juſqu'à la fin de l'empire. L'Occident, ſous la domination des barbares, n'étoit agité que par la guerre. On peut mettre en queſtion, ſi leur ignorance ne valoit pas mieux que les reſtes de ſcience, dont les Orientaux s'enorgueilliſſoient ?

Conſtantinople, qui juge comme l'empereur.

CHAPITRE VI.

Fin du règne de Juſtinien.

Tout alloit mal, parce que le gouvernement étoit mauvais.

UNE longue peſte, d'horribles tremblemens de terre, des guerres continuelles, les barbares toujours armés & entreprenans, les peuples toujours vexés & malheureux: tel eſt le tableau que préſente l'empire de Juſtinien, malgré le ſuccès de ſes généraux. Il croyoit ſe mettre à l'abri des incurſions, en payant les ennemis de ſon empire: l'argent qu'il leur prodiguoit lâchement, ne faiſoit qu'exciter leur avarice & leur audace. Les troupes montoient avant lui à ſix cents quarante-cinq mille hommes: il les avoit réduites à cent cinquante mille, diſperſés de toutes parts. Cette réduction, qu'on loueroit en d'autres circonſtances, doit paroître un mal, dès que les troupes ne ſuffiſoient point contre

tant d'ennemis. Encore manquoient-elles de subsistance, les sommes destinées à leur entretien étant la proie des receveurs, & l'aliment de leur luxe. On abandonnoit le service, lorsqu'il devenoit le plus nécessaire. L'empereur se flatta de désarmer par son zèle inexorable la vengeance divine, à laquelle il attribuoit tant de malheurs. Il faisoit punir de mort les blasphémateurs & les païens. Mais la religion y gagnoit peu, & le mécontentement augmentoit toujours.

Incursions des Abares, des Turcs & des Huns.

Deux peuples inconnus jusqu'alors, les Abares & les Turcs, s'étoient avancés de la Tartarie, jusqu'aux frontières de l'empire. Ils envoyèrent des ambassadeurs pour offrir leur alliance, c'est-à-dire, pour exiger des pensions. On leur fit des présens & des promesses; on les trompa: ces barbares apprirent comme tant d'autres, qu'ils pouvoient gagner davantage en attaquant les Romains. L'année suivante (559), une armée de Huns inonda la Thrace. Elle franchit la longue muraille, ruinée en partie

par les tremblemens de terre, & & nullement gardée ; elle fit des courses même aux portes de Constantinople. Tout trembloit jusques sous les yeux de l'empereur.

Bélisaire encore employé & rappelé.

Bélisaire, qu'on ne distinguoit plus à la cour depuis dix ans, paroît alors l'unique ressource de la patrie. On le charge de repousser les ennemis. Il les défait, presque sans troupes. L'envie se réveille : il est rappelé aussi-tôt. Les Huns reviennent sur leurs pas. L'empereur, selon la coutume, les paye pour s'en délivrer. Ensuite il anime contre eux d'autres Huns, pensionnés depuis long-temps, qui, craignant de perdre leurs pensions, attaquent ces derniers dans leur retraite. Une guerre sanglante s'alluma entre ces barbares. Ils se détruisirent les uns les autres avec tant de fureur, que leur nom même disparut comme leur puissance.

Les Huns se détruisent eux-mêmes.

---

562. Paix avec les Perses, à des conditions honteuses.

L'essentiel étoit de conclure une paix solide avec les Perses, ennemis beaucoup plus formidables, soit par les forces de leur empire, soit par les qualités superieures de

leur souverain. Après sept années de négociations, plusieurs fois interrompues, on convint d'une paix de cinquante ans, aussi honteuse que nécessaire à l'empereur. Les principales conditions furent que l'empire payeroit aux Perses une pension de trente mille pièces d'or; que Chosroès abandonneroit entièrement la Lazique; qu'il ne donneroit jamais passage aux barbares par les portes Caspiennes; & que les Romains n'approcheroient d'aucune frontière de la Perse. La tolérance fut accordée aux chrétiens; mais à condition qu'ils ne chercheroient point à faire des prosélytes.

Particularités de ce traité.

Ce traité portoit des prières à l'Être suprême, en faveur de ceux qui l'exécuteroient fidellement, & des imprécations en cas d'infidélité. Ainsi le même Dieu étoit pris à témoin de part & d'autre. Les deux princes s'écrivirent mutuellement pour ratifier la paix. Parmi les titres fastueux que se donnoit le roi de Perse, celui de *géant des géans* paroît tout nouveau. Si quelque chose peut en affoiblir le ridicule,

c'eſt que Juſtinien ſembloit un nain devant Choſroès.

Une dame enrichit une égliſe, pour ne pas prêter ſon argent à Juſtinien.

On raconte que l'empereur, ne ſachant plus où trouver de l'argent, s'adreſſa en particulier à une femme illuſtre & fort riche, & la pria de lui en prêter pour le bien de l'état. Anicie (c'eſt le nom de la dame,) demanda du temps; ce temps fut employé à transformer ſes richeſſes en lames d'or, pour en revêtir la voûte d'une égliſe. L'ouvrage fini, elle eut ſoin de le montrer au prince. *Voilà tous mes biens*, lui dit-elle, *faites-en ce qu'il vous plaira.* Juſtinien loua ſa piété, & ſe retira fort confus. Grégoire de Tours qui rapporte ce trait, avec de grands éloges de la dame, fait connoître par là une eſpèce de dévotion, alors très-commune; également prodigue pour les égliſes & les monaſtères, & indifférente pour les beſoins publics.

Conſpiration.

Malgré la caducité de l'empereur, des factieux conſpirèrent contre ſa vie. Les aſſaſſins furent arrêtés ſur le point d'exécuter leur attentat. Un crime en amena un autre. Trois

fourbes subornés par les ennemis de Bélisaire, accusèrent ce héros comme auteur de la conjuration. On le tint sept mois prisonnier, dépouillé de ses charges, toujours prêt à subir le dernier supplice. Il se justifia, & regagna les bonnes graces de Justinien. Baronius adopte la fable, aujourd'hui décriée, qui le représente les yeux crevés & mandiant son pain. Il mourut quelques mois avant l'empereur.

Disgrace & fin de Bélisaire.

On reproche à Bélisaire un foible extrême pour sa femme Antonine, fille d'un cocher du cirque, comparable par sa naissance, par ses dissolutions, par sa méchanceté, à l'impératrice Théodora.

Sa femme indigne de lui.

Il ne manquoit plus à la foiblesse de Justinien, que de tomber dans l'hérésie, après avoir tourmenté sans cesse les hérétiques. Sa vanité dogmatique l'y entraîna. Il devint le partisan & le promoteur de la secte des *Incorruptibles*, qui soutenoit que le Corps de Jésus-Christ, dès le moment de l'incarnation, étoit incapable d'altération & de souffrance. Il publia un édit pour éta-

565. L'empereur devient hérétique.

blir cette chimère; il exila le patriarche Eutychius & d'autres prélats, contraires à son sentiment; il alloit violenter plus que jamais les consciences, lorsqu'il mourut dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge, & la trente-neuvième de son règne.

Sa mort.

Jugemens qu'on a portés de lui.

Une foule d'écrivains l'appellent grand homme, éblouis peut-être par l'éclat des événemens qui l'ont illustré. Un patriarche de Constantinople le canonisa au bout de six cents ans. Mais Évagre, historien contemporain, dit qu'*ayant rempli tout l'empire de troubles & de désordres, il alla recevoir son jugement dans les enfers.* Ce n'est ni à cet auteur ni à ce patriarche, qu'on doit s'en rapporter sur son état dans l'autre monde. C'est à la saine raison à juger de l'estime ou du blâme qu'il mérite en celui-ci.

CHAPITRE VII.

Observations sur la vie & sur les lois de Justinien.

L'HISTORIEN Procope, secrétaire de Bélisaire, élève quelquefois Justinien jusqu'aux nues. Il le diffame, au contraire, par son livre des *Anecdotes*. C'est une satire sanglante, que d'habiles écrivains croient faussement attribuée à Procope. » Mais, selon M. le Beau, » quiconque entend la langue dans » laquelle il a écrit, & connoît sa » manière fort supérieure à celle de » tous les historiens grecs, postérieurs à Constantin, ne peut le » méconnoître dans cet ouvrage. « Sans examiner ce point de critique, je ne puis mieux instruire le lecteur qu'en citant le célèbre Montesquieu, qui ne révoque point en doute l'authenticité du livre. *Anecdotes de Procope.*

» J'avoue, dit-il, que deux cho- *Pourquoi*

Montesquieu les croit véritables.

» ſes ſont que je ſuis pour l'hiſtoire » ſecrète, (les Anecdotes). La pre» mière, c'eſt qu'elle eſt mieux liée » avec l'étonnante foibleſſe, où ſe » trouva l'empire à la fin de ce » règne & dans les ſuivans. L'au» tre eſt un monument qui exiſte » encore parmi nous : ce ſont les » lois de cet empereur, où l'on » voit, dans le cours de quelques » années, la juriſprudence varier » davantage qu'elle n'a fait dans les » trois cents dernières années de » notre monarchie. Ces variations » ſont la plupart ſur des choſes » de ſi petite importance, qu'on ne » voit aucune raiſon qui eût dû » porter un légiſlateur à les faire; » à moins qu'on n'explique ceci par » l'hiſtoire ſecrète, & qu'on ne » diſe que ce prince vendoit éga» lement ſes jugemens & ſes » lois. * «

Si la légiſlation de Juſtinien eſt bonne.

La légiſlation de Juſtinien, malgré les éloges de ſes admirateurs, eſt donc eſſentiellement défectueuſe en pluſieurs points; car des lois

* *Grandeur & décadence des Romains.*

mobiles,

mobiles, variables d'un jour à l'autre, capricieuſes par conſéquent, ſ j'oſe le dire, règlent moins qu'elles ne troublent la ſociété. C'eſt en ſimplifiant les lois, en les rendant claires & préciſes, en les réduiſant aux vrais principes de l'équité, qu'on établit l'ordre & qu'on corrige les abus. Si celles de Juſtinien, en général, avoient ces caractères précieux, pourquoi ſeroient-elles multipliées à l'infini? pourquoi auroient-elles produit des bibliothèques de commentaires?

Le code.

Ce prince, voulant publier un corps de droit, confia l'exécution de cette entrepriſe à Tribonien, courtiſan juriſconſulte, qui faiſoit trafic de la juſtice, en qui d'ailleurs, on ne trouve point cette étendue de génie qu'exige un pareil ouvrage. Le *code* fut compoſé rapidement, & parut en 529. Il renferme les lois impériales depuis le commencement d'Adrien. Plus de deux cents inſtitutions nouvelles de l'empereur, outre les défauts qu'on remarqua dans le premier recueil, firent publier en 534 une ſeconde édition

du code, telle que nous l'avons aujourd'hui.

Le digeſte. Le *digeſte* (ou les *pandectes*) rédigé dans l'eſpace de trois ans, parut en 533; ouvrage immenſe où devoit être recueilli, réformé, arrangé avec méthode, tout ce qu'il y avoit d'utile dans plus de deux mille volumes des anciens juriſconſultes. L'empereur, en lui donnant force de loi, interdit tout commentaire. En cas de doute, il veut qu'on s'adreſſe au prince, qui ſeul a le droit de ſuppléer & d'interpréter les lois. Il ordonne aux juges de ſe conformer à celles du digeſte, abrogeant toutes les autres, avec défenſe même de les citer. Tribonien, & les autres rédacteurs, ayant eu la liberté entière de changer, d'étendre, d'abréger les textes, ſoit dans le digeſte, ſoit dans le code, on ne peut douter de l'altération de pluſieurs lois ou déciſions anciennes, rapportées ſous le nom des anciens princes ou des anciens juriſconſultes.

Les inſtituts. Les *inſtituts*, publiés un peu avant le digeſte, avoient auſſi force de loi: ils renferment les premiers élé-

mens de la juriſprudence. On les eſtime beaucoup plus que les deux autres ouvrages.

Vinrent enſuite les *novelles* de Juſtinien, quelquefois directement oppoſées à ſon code. Il ſembla ſouvent ne faire des lois que pour les changer. Les novelles.

En Orient ce grand corps de droit ne ſubſiſta que juſqu'au neuvième ſiècle : l'empereur Baſile y ſubſtitua les *Baſiliques*. En Occident, il fut d'abord anéanti par les lois Lombardes, & demeura ignoré juſques au douzième ſiècle, qu'on découvrit à Amalfi un exemplaire du Digeſte. Ainſi le vrai triomphe de la légiſlation de Juſtinien a été ſur les peuples modernes, qui malheureuſement l'ont connue trop tôt & trop tard ; trop tard, en ce qu'elle auroit diſſipé beaucoup d'erreurs, nées de la barbarie & de l'ignorance ; trop tôt, parce que, faute de lumières, on y a pris indifféremment le bon & le mauvais. Cet empereur fournit lui-même une preuve bien forte contre ſes lois, puiſque le déſordre règna par- Ce corps de lois tomba par-tout.

tout sous son régne. Il faut avouer néanmoins qu'au milieu des troubles & des périls, les lois devenoient trop impuissantes.

Jurisprudence à rectifier.

Ne seroit-il pas temps que la jurisprudence, devenue si nécessaire & si pénible faute de bonne législation, ne se perdît plus dans un chaos de ténèbres & d'incertitudes ? qu'elle bannît de ses écoles la métaphysique pointilleuse & le vain étalage d'érudition, qu'une mauvaise routine y a malheureusement introduits ? qu'au lieu de s'appesantir sur des minuties surannées du droit antique, elle éclaircît davantage & tâchât de perfectionner le droit moderne ? que sa théorie enfin se rapportât toujours à la pratique, puisque c'est le but essentiel où elle doit tendre ? Si d'autres études ne produisent guère que des ronces, on peut s'en consoler lorsque ces études intéressent peu l'état civil. Mais il s'agit ici de former les juges ou les défenseurs des citoyens.

Loi bizarre concernant les maris.

Je finis par quelques observations de Montesquieu, parce qu'elles apprennent à raisonner sur des ma-

tières si essentielles. » Justinien or-
» donna qu'un mari pourroit être
» répudié, sans que la femme per-
» dît sa dot, si pendant deux ans,
» il n'avoit pu consommer le ma-
» riage. Il changea sa loi, & donna
» trois ans. Mais dans un cas pareil,
» deux ans en valent trois, & trois
» n'en valent pas plus que deux *.
Voilà un exemple sensible des bizar-
reries de cette législation.

» La loi de Justinien, qui mit
» parmi les causes du divorce le
» consentement du mari & de la
» femme d'entrer dans le monastère,
» s'éloignoit entièrement du prin-
» cipe des lois civiles. Il est naturel
» que des causes de divorce tirent
» leur origine de certains empêche-
» mens, qu'on ne devoit pas pré-
» voir avant le mariage; mais ce
» desir de garder la chasteté pouvoit
» être prévu, puisqu'il est en nous.
» Cette loi favorise l'inconstance
» dans un état qui de sa nature est
» perpétuel; elle choque le prin-
» cipe fondamental du divorce,

Loi pour le divorce, en cas qu'on veuille entrer dans un monastère.

* Esprit des Lois, *liv.* 29. *c.* 16.

» qui ne souffre la dissolution d'un » mariage, que dans l'espérance d'un » autre ; enfin, à suivre même les » idées religieuses, elle ne fait que » donner des victimes à Dieu, sans » sacrifice *. Les idées religieuses, quoiqu'en dise l'auteur, peuvent présenter un sacrifice réel. Le raisonnement n'en est pas moins juste pour ce qui regarde le principe des lois civiles sur le divorce.

Les *rescrits* ne devoient pas faire loi.

» Les empereurs romains manifestoient, comme nos princes, leurs » volontés par des décrets & des » édits ; mais, ce que nos princes » ne font pas, ils permirent que les » juges ou les particuliers, dans leurs » différends, les interrogeassent par » lettres ; & leurs réponses étoient » appelées des rescrits .... On sent » que c'est une mauvaise sorte de lé» gislation. Ceux qui demandent ainsi » des lois sont de mauvais guides » pour le législateur ; les faits sont » toujours mal exposés .... Macrin » avoit résolu d'abolir tous ces res» crits ; il ne pouvoit souffrir qu'on

* *Ibid. liv.* 26, *c.* 9.

» regardât comme des lois les répon-
» ses de Commode, de Caracalla, &
» de tous ces autres princes pleins
» d'impéritie. Justinien pensa autre-
» ment, & il en remplit sa compila-
» tion *. » Souvent les rescrits con-
» tenoient d'excellens principes, dignes de servir de lois ; mais combien n'importoit-il pas d'en faire un choix judicieux ?

Loi pour enrichir l'église.

Une loi qui auroit pu exercer la critique de Montesquieu porte : » Que la condition d'avoir des en-
» fans, apposée à un legs ou à quel-
» qu'autre donation, est censée ac-
» complie par l'entrée dans la clérи-
» cature ou dans un monastère. » Les anciens législateurs avoient mieux senti la nécessité de favoriser le mariage ; & le bien réel de l'église ne demandoit point une nouveauté si étrange.

Abolition du consulat.

Justinien abolit en 541, le consulat, devenu depuis long-temps un titre sans fonctions ; il l'abolit, dis-je, en ne nommant plus à cette dignité. Sept fois l'année, les con-

* *Ibid. liv.* 29, *c.* 17.

ſuls marchoient en cérémonie ; jetant de l'argent au peuple. Ces dépenſes de vanité montoient à deux mille livres d'or, dont l'épargne étoit ſouvent chargée en partie, peu de conſuls pouvant y fournir. Quelques empereurs ne laiſsèrent pas de prendre encore ce titre, autrefois ſi reſpectable, alors ſi indifférent.

L'empire toujours plus foible.

Quand on voit un vaſte empire attaqué de toutes parts, payant des penſions à ſes ennemis mêmes, épuiſé d'argent & encore dévoré de luxe, manquant de défenſeurs & ſe livrant aux diſſenſions ; il eſt évident que ſa ruine approche, & que ſes derniers ſuccès ſont de nouveaux ſymptômes de décadence. Les victoires, les conquêtes ne peuvent que l'affoiblir ; un ou deux grands hommes, à qui on les doit, vont diſparoître : alors ce qu'ils ont acquis à l'état, deviendra un poids de plus pour l'accabler.

SUCCESSEURS
DE JUSTINIEN, jusqu'aux conquêtes des Sarasins.

AVANT de terminer cette partie de l'histoire, parcourons rapidement quelques faits qui conduisent à la décadence fatale de l'empire, & qui répandront du jour sur l'histoire moderne.

JUSTIN II, neveu & successeur de Justinien, imbécille, voluptueux, précipite la ruine de l'état par un orgueil insensé & par des imprudences absurdes. Narsès gouvernoit depuis treize ans l'Italie, avec assez de vigueur pour contenir les barbares; mais peut-être avec trop de dureté pour faire aimer son gouvernement. Les Italiens, toujours disposés aux murmures, se plaignoient d'être asservis à un eunuque, & regrettoient la domination des Goths, dont ils avoient désiré de s'affranchir. L'impératrice Sophie haïssoit Narsès. Elle

JUSTIN II, mauvais empereur.

donne du poids aux calomnies des envieux. Non contente de le perdre dans l'esprit du prince, elle l'insulte, lui envoie une quenouille & un fuseau, lui mande de venir filer avec ses femmes. Le vieux général répond, transporté de colère : *Je lui file une fusée qu'elle ne devidera jamais* ; & il appelle en Italie les Lombards. Paul, diacre, historien de cette nation, rapporte ainsi le fait. M. le Beau préfère son autorité aux objections de plusieurs critiques, fondées sur de simples conjectures. Narsès mourut bientôt de repentir. Longin, son successeur, le premier exarque de Ravenne, étoit incapable de résister au torrent qui venoit fondre sur l'empire.

Narsès outragé, & rappelé d'Italie.

568. Conquête d'Alboin, roi des Lombards.

Les Lombards, un de ces peuples germaniques dont la Scandinavie a été vraisemblablement le berceau, avoient obtenu de Justinien la Pannonie & le Norique. Leur roi Alboin méditoit la conquête de l'Italie. Voulant d'abord se délivrer des Gépides, voisins redoutables, il fit alliance avec le khan ou prince des Abares. Il battit & tua Cunimond,

roi des Gépides, dont il épousa la fille. Ensuite il pénétra par les Alpes Juliennes, s'empara aisément de la Vénétie, qui s'étendoit jusques à l'Adda, & poussa rapidement ses conquêtes de tous côtés. Il en forma trois grands duchés, celui de Frioul, celui de Spolète & celui de Bénévent. Pavie, soumise après un siège de trois ans, devint la capitale de son royaume.

Ce qui reste aux empereurs en Italie.

Jamais les Lombards ne se rendirent maîtres de Rome, parce qu'on les en éloigna toujours à force d'argent. L'empire ne conserva que Ravenne, les places maritimes de la Campanie, le *Brutium*, l'ancienne Calabre (où étoient Brindes, Tarente, Otrantes) & la Sicile. Les *exarques*, tels que les satrapes de Perse, gouvernèrent ce pays avec le droit de souverains; mais amovibles au gré des empereurs, & obligés de leur payer une somme annuelle. On peut déja prévoir que l'exarcat, ne pouvant se soutenir qu'avec le secours de Constantinople, tombera en des mains étrangères.

Exarques.

Mort tragique d'Alboin.

Alboin, par sa justice & sa clémence, se rendoit également cher & respectable. Les vaincus aimoient sa domination, ce qui fait le plus bel éloge d'un conquérant ; mais une mort tragique lui enleva les fruits de sa valeur & de sa sagesse. Du crâne de Cunimond, ce roi des Gépides tué de sa propre main, il avoit fait une coupe, selon la coutume des barbares du nord, pour boire dans les festins solennels. Un jour, échauffé par le vin, il présente cette coupe à la reine Rosmonde, fille de Cunimond, en l'invitant à *boire avec son père.* Saisie d'horreur & de rage, elle médite une cruelle vengeance. Elle propose à Péridée, brave officier, d'en être l'instrument, & d'assassiner le roi. Il refuse d'abord; elle employa pour l'y résoudre, le plus étrange artifice. Péridée, avoit un commerce de galanterie avec une des femmes de la reine. Rosmonde prend une nuit la place de cette femme ; & se faisant connoître après qu'il eut satisfait ses désirs : *Choisis*, lui dit-elle, *il faut tuer Alboin, ou mourir victime de sa colère.* La menace

décida le guerrier : il assassina le roi en présence de Rosmonde.

Clef, successeur d'Alboin, se rendit odieux par son avarice & sa cruauté. Il fut égorgé par un de ses domestiques, après un règne de dix-huit mois. Les seigneurs Lombards s'affranchirent alors de l'autorité royale. Trente-six ducs gouvernèrent en tyrans, chacun leurs sujets, pendant l'espace de dix années. Ils élurent ensuite Autharic, fils de Clef, qui augmenta les conquêtes de sa nation. Si les ducs ne s'étoient pas donné un roi, l'anarchie eût bientôt entraîné la ruine des Lombards.

Clef assassiné.

Les trente-six ducs.

En même-temps que l'empereur Justin perdoit l'Italie, sa folle présomption provoquoit les armes des Perses, malgré la paix de cinquante ans, que Justinien avoit jugée si nécessaire. Il envoya des ambassadeurs au kan des Turcs, résidant au mont Altaï, près de la source de l'Irtis, pour conclure avec lui une alliance. Il jura de défendre des peuples qui, par zèle de religion, s'étoient révoltés contre Chosroès.

Justin se brouille avec les Perses.

Ce prince redoutable ayant fait demander les pensions qu'on lui devoit, il répondit arrogamment qu'il ne les payeroit point; que si le roi de Perse vouloit être son ami, l'amitié ne permettoit pas d'exiger ainsi de l'argent; qu'il comptoit rabattre son orgueil, & délivrer la Perse d'un tyran persécuteur des chrétiens.

Il est malheureux, & tombe en démence.

La guerre se rallume donc en 573. Les troupes romaines assiègent Nisibe. Les habitans ne daignent pas fermer les portes; le siège est bientôt levé. Chosroès s'empare de Dara, le boulevard de l'empire dans la Mésopotamie; & la Syrie est ravagée par un de ses généraux. Justin, accablé de tant de malheurs, tombe en démence. Tibère, qu'il avoit créé césar, homme de fortune, mais digne du trône, prend de sages mesures pour arrêter les progrès des Perses. Le fier Chosroès fut vaincu à Mélitine, dans la petite Arménie, en 576. Il vit son royaume dévasté, & mourut malheureux. Son successeur Hormisdas, continua la guerre; elle se prolongea

Fin de Chosroès.

sous plusieurs règnes, jusqu'au temps où les Sarasins commencèrent leurs conquêtes. Ainsi l'empire chancelant recevoit de nouvelles secousses de toutes parts.

Justin mourut en 578. Il avoit abrogé par la Novelle 140, les lois de Justinien contre les répudiations faites d'un commun contentement; il avoit permis aux époux de se quitter comme auparavant, quand ils ne se conviendroient pas, & de contracter un second mariage. » Le » mariage, dit-il, se contractant par » le contentement mutuel, doit aussi » se rompre lorsque les volontés » sont changées. » Il ajoute qu'il avoit accordé cette loi aux instances d'un grand nombre de personnes, pour prévenir des empoisonnemens, & mettre fin à des haines irréconciliables. Tant les mœurs étoient corrompues! tant les principes de la religion sur l'indissolubilité du mariage avoient peine à triompher des vices & des coutumes!

Mort de Justin.

Loi sur le divorce.

Après la mort de Justin, TIBÈRE, dont le sage gouvernement faisoit déja respecter le nom romain, se

578. Règne de TIBÈRE.

trouva en poſſeſſion de toute l'autorité. Bienfaiſant, juſte, laborieux, il s'occupoit uniquement du bonheur de ſes ſujets. Trop foible cependant contre les barbares, ou plutôt cédant à la néceſſité des conjonctures, il fut contraint d'abandonner aux Abares Sirmium, ville importante, la ſeule que l'on conſervât en Pannonie. Leur kan voulut même être payé ſur l'heure, de trois années de penſion qu'on lui devoit, à quatre-vingt mille pièces d'or par an. Il fallut le ſatisfaire pour avoir la paix. Une victoire du général Maurice ſur les Perſes, qui l'avoient battu auparavant, ne compenſoit pas cet affront. Tibère nomma Maurice ſon ſucceſſeur, & mourut après un règne trop court. Il faiſoit conſiſter, dit Théophilacte, ſon tréſor & ſa gloire dans l'abondance & la proſpérité de ſes ſujets; il haïſſoit le faſte de la royauté, & deſiroit d'être appelé le père de ſes peuples, plutôt que leur maître.

Règne de MAURICE. Quoique MAURICE méritât la réputation de grand capitaine, &

qu'il eût des vertus de bon prince, son règne (commencé en 582) ne rétablit point les affaires. Les Lombards se soutinrent, sous leurs rois Autharic & Agilulf ; les Abares firent augmenter leurs pensions. Après une longue suite d'hostilités, le kan victorieux offrit de rendre les prisonniers pour une pièce d'or par tête, ensuite pour beaucoup moins. Maurice refusa. Les prisonniers, au nombre de douze mille, furent massacrés ; ce qui n'empêcha point de faire la paix avec les Abares, & d'ajouter vingt mille pièces d'or au tribut qu'on leur payoit. Les uns accusent ici l'empereur d'une avarice honteuse ; les autres disent qu'il ne refusa la rançon que par vengeance, ayant sujet d'être mécontent de ces prisonniers. Quoi qu'il en soit, les murmures éclatèrent, & la haine devint générale.

Douze mille Romains massacrés, parce qu'il a refusé leur rançon.

Deux ans après, un Cappadocien de naissance obscure, Phocas se rendit à Constantinople, à la tête d'une armée de rebelles. Proclamé empereur, il fit trancher la tête aux

PHOCAS le détrône très-cruellement.

cinq fils du malheureux Maurice, qui, témoin de l'exécution, s'écrioit à chaque coup : *Vous êtes juste, Seigneur, & vos jugemens sont équitables.* Le supplice du père termina cette scène atroce.

603. Saint Grégoire obtient ce qu'il demande.

Quoique PHOCAS fût un monstre sans aucune espèce de mérite, le pape saint Grégoire lui écrivit en termes honorables, dictés, sans doute, par la cérémonie ou par l'intérêt du saint siège. Ce fameux pontife, dont le zèle & la charité faisoient honneur au pontificat, étoit brouillé avec Maurice, à l'occasion du titre de patriarche œcuménique, qu'affectoient les évêques de Constantinople. Justinien leur avoit donné ce titre. Jean le Jeûneur, vénérable par ses austérités & par ses aumônes, voulut le soutenir, malgré les vives oppositions du pape. Celui-ci obtint de Phocas une déclaration favorable aux droits de l'église romaine, mais à laquelle les Grecs n'eurent point d'égard.

Son autorité.

Grégoire prenoit l'humble qualité de *Serviteur des serviteurs de*

Dieu. C'étoit en lui l'expreſſion d'une modeſtie ſincère, qui augmentoit le reſpect pour ſa dignité & ſa perſonne. Il avoit à Rome tant de crédit, qu'avec de l'ambition, il auroit pu s'y rendre indépendant. C'eſt apparemment la raiſon pourquoi Phocas le ménageoit; ce fut auſſi une des cauſes du progrès de la puiſſance pontificale.

Il eſt ſingulier que Sabinien, ſucceſſeur de ſaint Grégoire, eſſuyant les murmures du peuple, parce qu'il n'imitoit point ſa charité, ait entrepris de faire brûler les productions de ſa plume. Une aſſemblée nombreuſe y conſentoit, lorſque le diacre Pierre, ancien ami de l'auteur, jura qu'il avoit vu ſouvent une colombe ſe repoſer ſur l'épaule de Grégoire, & s'approcher de ſon oreille: d'où l'on devoit conclure que le ſaint Pontife écrivoit par inſpiration. Son témoignage ſauva ces écrits, & augmenta prodigieuſement leur autorité: les critiques modernes conviennent cependant que les *Dialogues* de ſaint Grégoire ſont trop

Sabinien veut faire brûler ſes ouvrages.

remplis de merveilleux. Il suivoit le goût de son siècle, comme l'observe Fleury, avec une intention pure : c'étoit *de confirmer la foi des foibles sur l'immortalité de l'ame.*

Les Perses prennent la ville d'Édesse & s'avancent jusqu'à Chalcédoine.

Tous les genres de malheurs accablèrent l'empire sous le règne d'un tyran. Le roi de Perse, Chosroès II, que Maurice avoit soutenu contre un rebelle, devint l'ennemi implacable de Phocas. Les Perses forcèrent toutes les barrières. Ils s'emparèrent d'Édesse même, qui prétendoit avoir une promesse authentique de Jesus-Christ, de n'être jamais prise. Ils ravagèrent toute l'Asie, depuis le Tigre jusqu'au Bosphore. Chalcédoine les vit à ses portes, & Chalcédoine n'étoit séparée de Constantinople que par le détroit.

Conspiration contre le tyran Phocas.

Les cruautés du tyran, plus encore que les désastres publics, faisoient éclore sans cesse des conspirations. Une dévotion barbare augmentoit l'horreur de ses barbaries : il ordonna que tous les Juifs fussent baptisés malgré eux. Enfin Priscus, son gendre, qu'il

soupçonnoit, invite au nom du sénat, l'exarque d'Afrique, Héraclius, à venir au secours de la patrie.

Héraclius envoie son fils avec une flotte. Le port de Constantinople est forcé. On saisit Phocas; on le traîne, les mains liées derrière le dos, devant le vainqueur. Celui-ci s'écrie avec indignation: *Malheureux, voilà donc comme tu as gouverné l'empire! Gouverne-le mieux*, dit Phocas. A ces mots le jeune Héraclius se jette sur lui, le foule aux pieds, le fait mutiler cruellement. On lui tranche la tête à la vue de tout le peuple. Il avoit règné près de huit ans; il eut pour successeur ce même HÉRACLIUS, le fils de l'exarque.

HÉRACLIUS le fait exécuter & lui succède.

Avec de la valeur & des talens militaires, l'empereur s'endormit d'abord dans l'inaction, soit que l'état déplorable de l'empire ne lui permît pas encore de former des entreprises, soit que le goût des plaisirs, joint à la séduction des grandeurs, étouffât en lui l'amour de la gloire. Les Visigoths enlevè-

611. Progrès des barbares de tous côtés.

rent aux Romains le peu qui leur reſtoit en Eſpagne. Les Lombards firent craindre pour Ravenne, où l'injuſtice des exarques devenoit de jour en jour plus odieuſe. Les Perſes prirent Jéruſalem & dévaſtèrent l'Égypte. Les Abares, ayant réparé leurs pertes par pluſieurs années de repos, ſe remirent en mouvement, & firent de nouveau acheter la paix.

Diſtributions du pain ſuſpendues à Conſtantinople.

On ſe rappelle que Conſtantin avoit établi, avec peu de prudence, des diſtributions de pain à Conſtantinople. Théodoſe les avoit conſidérablement augmentées. Elles ne pouvoient plus ſe faire faute d'argent, quoiqu'Héraclius eût exigé un droit pour chaque pain. La ville éclatant en murmures, il voulut ſe retirer en Afrique. On l'empêcha de partir.

622. Héraclius, vainqueur des Perſes.

Enfin les inſultes de Choſroès II, & les triomphes des Perſes, réveillèrent ſon courage. Il tourna toutes ſes vues, il porta toutes ſes forces de ce côté-là; il ſe mit à la tête des armées, & pendant ſix campagnes conſécutives il eut les plus grands

succès. Le pillage du palais de Daſtagerd, où Choſroès avoit tranſféré ſa réſidence, procura des ſommes prodigieuſes. Selon un auteur oriental, exagérateur à la manière des orientaux, le tréſor du roi de Perſe recevoit tous les ans plus de cinq milliards de notre monnoie. Les pierreries ſeules rempliſſoient mille coffres, &c.

Tréſor dont il s'empare.

Choſroès, vaincu par les Romains, fut détrôné par ſon fils Siroès. Cet uſurpateur, après avoir eu la barbarie de le faire mourir de faim, conclut la paix avec Héraclius en 628. Les deux états conſervèrent leurs anciennes limites; les priſonniers furent rendus de part & d'autre; & l'empereur remporta en triomphe la fameuſe croix que les Perſes avoient enlevée de Jéruſalem.

Il fait la paix avec Siroès.

A peine a-t-il fini cette guerre, qu'on le voit retomber tout-à-coup dans ſa première inertie. Ce n'eſt plus un héros, c'eſt un prince efféminé, indolent, un petit eſprit occupé de ſubtiles controverſes, tandis qu'il va perdre la plus grande

Il trouble l'état en favoriſant le monothéliſme.

partie de ſes états. Le monothéliſme rouvrit les plaies, que tant d'héréſies avoient faites au monde chrétien. C'étoit toujours la démence des Grecs, de ſophiſtiquer ſur des myſtères incompréhenſibles; de les rendre plus obſcurs en les voulant éclaircir, & de réveiller perpétuellement les diſputes les plus dangereuſes. L'arianiſme avoit rejeté la divinité du Verbe, pour ſoutenir l'unité de Dieu; le neſtorianiſme avoit donné deux perſonnes à Jeſus-Chriſt, pour maintenir la duplicité de nature; l'eutychianiſme pour défendre l'unité de perſonne, avoit confondu les deux natures en une ſeule: enfin, le monothéliſme ſuppoſa une volonté unique, ne pouvant concevoir deux volontés dans une ſeule perſonne. Cette héréſie, qu'on croyoit propre à concilier les partis, trouva beaucoup de ſectateurs. Héraclius, uni aux patriarches d'Alexandrie & de Conſtantinople, publia en ſa faveur le fameux édit nommé *Ecthèſe*, que le pape Jean IV proſcrivit en 639. Quelques années auparavant, un autre

L'ecthèſe.

autre pape, Honorius I, avoit négligé la nouvelle opinion comme indifférente à la foi; il l'avoit renvoyée aux grammairiens, en déclarant que l'on devoit *rejeter des mots nouveaux qui ſcandaliſoient les égliſes* : mais on vit bientôt que cette opinion touchoit à la ſubſtance même du dogme, & que loin de concilier les eſprits, elle devoit les diviſer & les aigrir davantage.

Tandis que l'*ecthèſe* excitoit des troubles funeſtes, le chriſtianiſme & l'empire étoient menacés d'une terrible & prochaine révolution. Mahomet, né à la Mecque, en Arabie, d'une famille illuſtre parmi les princes Arabes; orphelin & pauvre dans ſa jeuneſſe, mais accoutumé aux armes, ſoit dans les querelles de ſa tribu avec des tribus rivales, ſoit en eſcortant les caravanes, ce qui étoit une fonction de guerre encore plus que de commerce; élevé au ſein de l'ignorance, mais capable de méditer un grand deſſein, & de le ſuivre avec une conſtance inébranlable; entraîné d'abord par les ſentimens religieux; Mahomet & ſa religion.

brûlant de rétablir dans ſon pays la pureté de l'ancien culte que les ſuperſtitions de l'idolâtrie avoient corrompu; Mahomet, après de fréquentes retraites dans une caverne, où il ſe livroit à la contemplation, s'érigea en apôtre réformateur, & paſſa enſuite aux projets d'ambition, que l'on verra changer la face de l'univers. Auſſi habile impoſteur qu'audacieux enthouſiaſte, après avoir préparé adroitement les eſprits, il commença en 614, âgé de plus de quarante ans, à ſe donner pour prophète. » Dieu l'envoyoit, » diſoit-il, rétablir la religion » d'Abraham & d'Iſmaël. « *Abraham*, ſelon ſa doctrine, *n'étoit ni juif ni chrétien; il étoit vrai croyant, & non de ceux qui aſſocient au vrai Dieu de fauſſes divinités.* Les dogmes fondamentaux de Mahomet ſe réduiſoient à cette profeſſion de foi: *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet eſt ſon envoyé.* Sa religion, où l'on croit trouver un mélange de chriſtianiſme & de judaïſme, eſt également ennemie des chrétiens, des juifs & des idolâtres.

Reſpectable par le dogme de l'unité de Dieu, & par le précepte de l'aumône ; aſſervie d'ailleurs à beaucoup de pratiques ſuperſtitieuſes, elle devint très-propre à inſpirer cet invincible enthouſiaſme, qui ſe joue des périls & de la mort.

Deux dogmes favorables à l'enthouſiaſme.

Deux dogmes du mahométiſme tendent à ce but : l'un, que le paradis eſt la récompenſe du croyant, victime de la guerre ; l'autre, que les décrets de dieu règlent tellement la durée de la vie humaine, qu'il eſt inutile de prendre des précautions pour la conſerver.

Fuite & ſuccès de Mahomet.

Le nouveau prophète eut pour premiers profélytes ſa femme Cadige, Abubeker, Ali, & un eſclave zélé ; mais il trouva bien-tôt des contradicteurs non moins ardens, même parmi ſes proches. On lui demandoit des miracles en preuve de ſa miſſion ; il répondoit que l'évidence des anciennes vérités qu'il annonçoit, n'avoit pas beſoin d'être ſoutenue par des prodiges. *Les miracles ſont dans les mains de Dieu*, dit-il, *je ne ſuis chargé que de la prédication.* On refuſa de le croire ;

on le perſécuta. Obligé de s'enfuir de la Mecque, il trouva un aſyle à Médine, où la perſécution même donna plus de poids à ſes paroles. Son fanatiſme ſe communiqua rapidement. Ses talens & ſes exploits réunirent enfin ſous ſon obéiſſance toutes les tribus arabes, juſqu'alors diviſées & indépendantes; il devint leur roi & leur pontife.

Hégire des Muſulmans.

L'*hégire*, ou la fuite de Mahomet, tombe en 622, époque fameuſe des mahométans. Leurs années ſont lunaires, de trois cents cinquante-quatre jours, huit heures, quarante-huit minutes. On les réduit par approximation au calcul des nôtres. Si l'on en retranche une ſur trente-trois des leurs, la différence alors n'eſt que de ſix jours, retranchés de trop.

Commencemens de guerre entre les Arabes & les Romains.

Avec ſon *alcoran* *, prêché le ſabre à la main, Mahomet jeta les

* *Al-koran*, ſignifie en arabe *la lecture*, ou *le livre*. C'eſt *le livre par excellence*. Il contient les préceptes & les fictions de Mahomet.

fondemens d'un vaſte empire. Il envoyoit inviter les princes & les peuples à recevoir l'*iſlamiſme;* c'eſt ainſi qu'il appeloit ſa religion. Ses lettres étoient ſcellées d'un ſceau, ſur lequel on liſoit : *Mahomet, l'apôtre de Dieu.* Choſroès reçut avec mépris un des envoyés de l'apôtre. A cette nouvelle, il dit d'un ton prophétique : *Dieu mettra en pièces ton royaume.* Les ſuccès d'Héraclius contre les Perſes, préparoient à l'accompliſſement de ſa prophétie. Le gouverneur de Boſtra, ſaraſin, attaché au ſervice de l'empereur, ayant fait aſſaſſiner un ambaſſadeur de Mahomet, il ſe vengea de cette inſulte en attaquant les Romains. Caled, le plus fameux de ſes guerriers, qu'il appeloit l'*Épée de Dieu*, les défit du côté de Damas. Les muſulmans n'étoient que trois mille contre une armée qu'on ſuppoſe de cent mille hommes. Trois de leurs généraux avoient péri l'un après l'autre, tenant l'étendard de Mahomet. Zaïd, l'un d'eux, ayant eu les deux mains coupées, le ſerroit entre ſes bras, lorſqu'il tomba percé de

cinquante coups. Caleb releva l'étendard, ranima les courages abattus, mit en fuite les ennemis. Deux ans après la mort du prophète, il remporta la victoire célèbre d'Yarmouk. Tels furent les commencemens d'une guerre de plus de huit cents ans, si funeste & si honteuse au nom chrétien.

632. Mort de Mahomet.

Mahomet mourut en 632, dans sa soixante-troisième année. Il soutint jusqu'au dernier moment, avec une force d'esprit merveilleuse, le rôle d'inspiré qui l'avoit conduit à tant de succès & de pouvoir. Il recommanda sur-tout trois choses à ses amis; de s'adonner à la prière, de chasser tous les idolâtres de l'Arabie, & de communiquer aux prosélytes tous les privilèges des Musulmans. Ces trois points furent révérés comme des ordres divins.

Son alcoran.

Les moindres versets de l'alcoran lui avoient été apportés du ciel par l'ange Gabriel : il le disoit, il le persuada malgré les absurdités de ce livre. La prudence qu'il eut de ne le donner que par morceau, dans un espace de plus de vingt ans, en-

tretint l'illusion & l'enthousiasme. Avoit-il besoin de faire parler Dieu? Rien ne lui étoit plus facile : quelques versets nouveaux de l'alcoran descendoient du ciel, & l'on se soumettoit à l'oracle. Les théologiens de la secte ont beaucoup disputé entr'eux, pour savoir si c'est un ouvrage *créé* ou *incréé*. L'auteur eut certainement le plus grand succès : il forma des héros qui, animés de son esprit, enthousiastes ardens, exécutèrent rapidement des entreprises prodigieuses.

Il avoit désigné son gendre Ali, comme digne de la succession. Abubeker, beau-père de Mahomet, fut néanmoins préféré. De-là le schisme violent & les haines irréconciliables entre les Turcs & les Persans. Ceux-ci soutiennent que les trois premiers califes *, avant Ali, ont été des usurpateurs : grande controverse de religion. Si les Arabes

Abubeker lui succède.

Occasion de schisme.

* Le mot *calef* signifie *lieutenant* de Mahomet. C'est sous ce titre que régnèrent ses successeurs, dont la puissance royale & sacerdotale fit tant de progrès.

ou Sarasins (même peuple sous deux noms différens), s'étoient divisés entr'eux sur ce point, ou sur quelqu'article de l'alcoran, ils auroient eu, sans doute, peu d'avantage sur les Grecs. Mais dans la première ferveur, encore pauvres, accoutumés à une vie dure, sans aucune idée du luxe, ne respirant que les combats, unis par une religion fanatique; comme le feu du ciel, ils dévorèrent en quelque sorte tous les obstacles : *Nous vous apportons*, disoient-ils, *le paradis ou l'enfer. Il faut ou embrasser l'islamisme, ou payer tribut, ou passer sous le tranchant de nos cimeterres.* Ils tenoient parole.

Caractère des Musulmans.

Abubeker conquit en deux ans une grande partie de la Syrie. Il mourut sans biens. Sa dépense journalière ne montoit qu'à cinquante sous de notre monnoie. On admire les premières paroles de son testament : *Ceci est le testament d'Abubeker, qu'il a fait sur le point de passer en l'autre monde; dans le temps où les incrédules commencent à croire, où les impies ne doutent plus, & où les menteurs disent la vérité.*

Conquêtes & testament d'Abubeker.

Omar, son successeur & son émule, acheva bien-tôt de soumettre la Syrie. Il se rendit plus respectable en pardonnant à un scélérat, que Constantin, fils d'Héraclius, avoit envoyé pour l'assassiner. Il subjugua en une campagne la Mésopotamie entière, tandis qu'Amrou, un de ses généraux, subjuguoit l'Égypte. A sa mort, en 644, presque toute la Perse appartenoit déja aux Sarasins. La conquête fut finie l'année suivante par son successeur Othman; & le puissant empire des Perses, si redoutable aux Romains depuis le temps de Crassus, tomba avec son dernier roi, Isdegerd III, sous les coups d'une nation méprisée avant Mahomet. Elle y trouva le poison du luxe, qui, tôt ou tard, devoit la corrompre. Sous Ali, quatrième calife, & gendre de Mahomet, elle fut déchirée par une guerre civile, qui produisit même des crimes atroces, tels que l'assassinat de cet Ali, révéré presque comme un Dieu. Elle ajouta cependant l'Afrique à tant de conquêtes. Nous la verrons pénétrer en Espagne, en Gaule, en

Omar.

Conquête de la Perse.

Othman.

Italie; nous la verrons subjuguée ensuite elle-même par les Tartares. L'univers n'est qu'un théâtre de sanglantes révolutions.

Traits du fanatisme terrible des Sarasins.

Mille traits frappans font sentir la supériorité des Musulmans sur ces derniers Romains, qu'ils sembloient fouler aux pieds. J'en citerai quelques-uns. Les Sarasins fuyoient dans une rencontre, après avoir vu leur général fait prisonnier. *Avez-vous donc oublié*, s'écria un capitaine, *que tourner le dos à l'ennemi, c'est offenser Dieu & son prophète? Qu'importe que Dérar soit prisonnier? Dieu est vivant, & vous voit.* Ils revinrent à la charge, & défirent les Romains.

Dans un combat contre ses compatriotes idolâtres, trop supérieurs en nombre, Mahomet eut recours à la prière : *Seigneur, si tu laisses périr cette armée, tu ne seras plus adoré sur la terre. Accomplis tes promesses.* Tout-à-coup, comme ravi en extase, il s'écria : *Voici le secours du ciel : triomphe, Abubeker; triomphe!* Les musulmans crurent voir des légions d'anges combattant pour eux, & la victoire fut décidée.

Un des généraux d'Omar lui ayant écrit que les Muſulmans apprenoient en Syrie à boire du vin : *Ces prévaricateurs*, répondit le calife, *méritent d'être privés de tous les biens de la vie : au lieu de ſatisfaire leurs appétits ſenſuels, ils devroient obſerver les commandemens de Dieu, croire en lui, le ſervir & lui rendre graces.* Il ordonna que les coupables recevroient quatre-vingts coups de bâton ſur la plante des pieds. On exécuta la ſentence, & pluſieurs vinrent s'accuſer eux-mêmes pour recevoir ce châtiment.

Avant la bataille d'Yarmouk, ſuivie de la priſe de Jéruſalem, un des chefs anima les troupes, en s'écriant : *Muſulmans, ſongez que le paradis eſt devant vous, le diable & l'enfer derrière.* Dans cette bataille terrible, les Sarafins auroient ſuccombé, ſans le courage des femmes; elles combattoient, elles forçoient les fuyards à retourner au combat. La ſœur de Dérar fut renverſée d'une bleſſure. Une autre femme, après l'avoir vengée ſur le champ, lui demanda comment elle ſe trou-

voit. *Fort bien*, répondit l'héroïne; *car je vais mourir.* Elle ne mourut point, & dès le lendemain elle panſa les bleſſés comme ſi elle n'avoit point eu de mal.

Caled, en attendant un renfort de troupes, entra en négociation avec Manuel, général d'Héraclius. Il le trouva aſſis dans ſa tente ſur une eſtrade. Au-deſſous étoient des ſiéges pour les Saraſins; mais ils s'aſſirent à terre : comme on leur en demandoit la raiſon, Caled répondit : *Dieu a donné la terre aux muſulmans pour leur ſervir de ſiége, & ce ſiége eſt plus riche que les ſuperbes tapis des chrétiens.* Manuel témoigna qu'il commençoit à eſtimer les Arabes, quoiqu'on les lui eût dépeints comme des ignorans & des ſtupides. *Nous l'étions*, dit Caled, *avant que Dieu nous eût envoyé Mahomet, ſon prophète, pour nous apprendre à diſcerner la vérité & l'erreur.*

Dans une conférence avec Amrou, Conſtantin lui demanda quel droit il prétendoit avoir ſur la Syrie? *le droit que donne le créateur,*

répondit-il ; *la terre appartient à Dieu, il en disposé comme il lui plaît pour ses serviteurs ; & le succès des armes manifeste sa volonté.*

Mahomet avoit condamné un Musulman qui chicanoit un Juif. Le Musulman osa en appeler à Omar. Celui-ci, quand on lui eut exposé le fait, tira son sabre, abatit la tête au chicaneur, en disant : *Voilà ce que mérite la révolte contre une sentence du prophète.*

Lorsqu'Omar vint prendre Jérusalem, il portoit sur son chameau sa provision, avec un outre rempli d'eau & un plat de bois. Ayant apperçu des Sarasins habillés de soie, (c'étoient des habits gagnés au pillage,) il ordonna de les traîner dans la boue le visage contre terre, & de mettre en pièces leurs habits.

Après la prise d'Alexandrie, Amrou vouloit sauver une partie de la bibliothèque. Omar, dont il demanda la permission, lui écrivit : *Si les livres dont tu me parles ne contiennent que ce qui est dans le livre de Dieu, ils sont inutiles : s'ils ne s'accordent pas avec lui, ils sont mauvais. Fais les donc brûler.*

L'empire romain ne pouvoit leur résister.

Que l'on penſe au luxe & aux plaiſirs de la cour de Conſtantinople ; aux factions du cirque toujours ſéditieuſes, toujours protégées l'une ou l'autre par les princes; aux querelles théologiques, qui agitoient tous les eſprits; à la foibleſſe des troupes, à l'épuiſement des finances, à la baſſeſſe & à la corruption des mœurs: on ne ſera plus étonné de voir l'empire déchiré par les Muſulmans. Quels hommes, comparés à leurs ennemis! C'eſt le fanatiſme armé contre la bigoterie.

Fin du Tome quatrième.

TABLE
CHRONOLOGIQUE
De quelques faits principaux de l'Hiſtoire ancienne.

CETTE table ne contiendra qu'un très-petit nombre d'objets. Elle m'a paru néceſſaire pour fixer les rapports de temps entre diverſes parties de l'Hiſtoire. Je renvoie aux *Tablettes chronologiques* de l'abbé Langlet, ceux qui voudront rechercher les dates particulières, & les petits détails de chronologie. Comme mon but eſt tout différent du ſien, la marche doit être auſſi fort différente.

D'après le texte hébreu des Livres ſaints, la foule des chronologiſtes fixe l'époque du déluge à l'an 2348 avant Jeſus-Chriſt. Mais

plusieurs savans admettent une suite d'observations astronomiques faites à Babylone, qui remonte à 2234 ans avant notre ère, & une observation faite à la Chine 2155 ans avant la même ère. Il est évident que les Chaldéens & les Chinois ne pouvoient être astronomes si peu de temps après le déluge. D'autres monumens de l'histoire profane, moins contestés encore, ne sont guères plus faciles à concilier avec le texte hébreu. Aussi les meilleurs critiques préfèrent-ils le samaritain, qui leur donne environ 600 ans de plus, ou la version des Septante qui leur en donne davantage. Leurs systêmes néanmoins restent sujets à des difficultés presque insolubles. Contentons-nous de savoir qu'à la date même de ces observations astronomiques, l'histoire profane est un tissu de fables, ou une simple liste de rois. La prodigieuse antiquité que certains peuples s'attribuent, est donc une supposition sans fondement.

Je suivrai d'ordinaire pour les

dates la chronologie de Languet; mais en avertiſſant que par rapport aux temps les plus reculés, on ne peut attendre une parfaite exactitude.

Juſqu'au règne d'AUGUSTE.

MÉNÈS, premier roi d'ÉGYPTE. Les inondations du Nil rendroient l'Égypte inhabitable, ſi les travaux de l'art n'y avoient forcé la nature. Les Indiens & d'autres peuples exiſtoient donc vraiſemblablement avant les Égyptiens. Ceux-ci figurent les premiers dans l'hiſtoire, parce que nous ſommes très-mal inſtruits de l'antiquité. FOHI, premier empereur de la CHINE, remonte ſi haut, dans la chronologie chinoiſe, que les auteurs anglois de l'Hiſtoire univerſelle l'ont pris pour Noé. Avant J. C. 2965.

BÉLUS, fondateur du royaume de BABYLONE. On attribue à un autre Bélus l'établiſſement de 2640.

Avant J. C.

l'empire d'Assyrie en 2229. NINUS succède à ce Bélus, & SÉMIRAMIS à Ninus. Babylone, selon les uns, fut bâtie par cette princesse, ou seulement embellie, selon les autres. Les fables défigurent encore ici les vérités historiques.

2300. YAO, empereur de la CHINE; époque de la première observation astronomique des Chinois. M. de Mairan soutient cette antiquité, comme beaucoup d'autres savans. M. Freret place le règne d'YAO environ l'an 2145 avant J. C.

2040. MÈRIS, roi d'EGYPTE. Le fameux lac, creusé pour recevoir les eaux du Nil, rend ce règne mémorable, puisque c'est un monument certain de puissance & d'industrie. On ignore quand les pyramides ont commencé. Quelques auteurs prétendent qu'elles existoient même avant le déluge.

2009. OURANUS, père de SATURNE & des autres TITANS. Cette race

règna dans la Grèce sur des peuples encore sauvages. JUPITER, fils de Saturne, fut roi de Thessalie. INACHUS, son cousin-germain, fut roi d'ARGOS. On conjecture que les Titans venoient d'Égypte. Les Grecs en ont fait leurs dieux, sur le modèle des divinités égyptiennes. Avant J. C.

SÉSOSTRIS, le plus célèbre roi d'Égypte par ses conquêtes, par ses lois & par ses ouvrages. (Le P. Tournemine place le commencement de son règne en 1659.) Joseph étoit alors en Égypte. On ne voit cependant rien dans la Genèse, qui désigne un monarque dont les auteurs profanes parlent tant. Si les Chinois étoient une colonie égyptienne, selon le système de M. de Guignes, (dont l'idée se trouve aussi dans les Lettres de M. de Mairan au P. Parenin,) c'est à Sésostris qu'il faut attribuer l'établissement de la colonie. 1722.

CÉCROPS en Grèce. C'est le fonda- 1582.

Avant J. C.

teur d'ATHÈNES, appelée d'abord Cécropie. Il étoit Égyptien. La Grèce doit tout aux étrangers qui s'y établirent. CADMUS, phénicien, y arriva en 1519, fonda Thèbes dans la Béotie, & enseigna l'écriture.

1432. MINOS, roi & législateur en Crète, dont les lois servirent de modèle à Lycurgue. Les marbres d'Arundel placent ici la découverte du fer, occasionnée par un embrâsement du mont Ida. Cette découverte mérite de faire époque, ainsi que la législation. Mais elle étoit ancienne ailleurs, quoique l'on ait su travailler les autres métaux avant de savoir travailler le fer. Peu de temps après, CÉRÈS & TRIPTOLÈME apportèrent en Grèce l'agriculture.

1260. THÉSÉE, roi d'Athènes. Cette ville devient alors considérable, par la réunion des douze bourgs de l'Attique, sous un même gouvernement.

Prise de TROIE. Les mœurs barbares de ces temps héroïques, peintes par Homère, qui vivoit environ trois siècles après, forment un tableau très-intéressant. — Avant J. C. 1209.

Les HÉRACLIDES, ou descendans d'HERCULE, rentrent dans le Péloponèse, d'où ils avoient été contraints de s'enfuir. Ils y répandent la terreur. C'est l'époque de l'établissement de plusieurs colonies grecques, surtout dans l'Asie-mineure. 1129.

ARCHONTES perpétuels à Athènes, après la mort de CODRUS. Les Athéniens furent toujours prêts à changer de gouvernement. 1095.

HÉSIODE. Ce poëte & HOMÈRE sur-tout, un peu moins ancien, annoncent les progrès étonnans du génie parmi les Grècs. SALOMON avoit presque été leur contemporain, puisqu'il mourut en 980. 944.

Avant J. C. 888. CARTHAGE, fondée ou augmentée par DIDON, sœur de Pygmalion, roi de Tyr. L'industrie des Phéniciens, le plus célèbre des anciens peuples par la navigation & le commerce, devint commune aux Carthaginois, & éleva en peu de temps leur puissance.

885. LYCURGUE, ou législation de LACÉDÉMONE. C'est l'époque de plusieurs siècles de prodiges en fait de vertus républicaines.

776. OLYMPIADES. Les jeux Olympiques avoient été établis depuis long-temps, & renouvelés en 884. Cependant les Olympiades, espace de quatre années, qui fixent la chronologie grecque, ne commencent qu'en 776.

753. ROME fondée. Ce n'est d'abord qu'un asyle de brigands, mais d'où sortiront les oppresseurs des empires les plus célebres.

747. Ère de NABONASSAR. Là, com-

mencent les observations incontestables des Chaldéens. On dispute sur celles que Callisthène envoya, selon Porphyre, à Aristote, & qui remontoient à 1907 ans. Avant J. C.

SOLON, ou législation d'ATHÈNES. Le législateur étoit philosophe. Ses lois eussent été meilleures, si les Athéniens avoient été moins difficiles à gouverner de son vivant. PISISTRATE se rendit maître de la ville. Il en fut chassé, & ensuite y règna tranquillement. Les lettres, les sciences & les arts, qu'il favorisoit, fleurirent déja sous son règne, & servirent à sa domination. 594.

Règne de CYRUS. On sait que ce conquérant s'empara de Babylone, & fonda un empire immense. Les particularités de son histoire n'en sont pas moins incertaines. L'Histoire sainte le célèbre, parce qu'il rendit la liberté aux Juifs captifs depuis 70 ans. 560.

Avant J. C. 532. PYTHAGORE se fait connoître. Il est probable qu'il avoit puisé le fond de sa philosophie à l'école des Brachmanes. Les Indiens semblent avoir été les précepteurs des nations, quoique peu connus dans l'Histoire ancienne.

Vers le même temps, CONFUCIUS, le plus respectable des philosophes, enseignoit la sagesse aux Chinois. Nul monarque ne mérite autant que lui de faire époque. ZOROASTRE réformoit aussi la religion des Perses.

509. BRUTUS. Rome délivrée de la tyrannie de TARQUIN, auroit passé sous le joug de l'aristocratie, beaucoup plus pesant, si les TRIBUNS du peuple n'avoient été établis quelque temps après, (en 493). Athènes secoua le joug des PISISTRATIDES, une année avant l'expulsion de Tarquin.

490. Bataille de MARATHON. Les Athéniens, commandés par MILTIADE,

TIADE, y triomphent des forces de l'Asie. Leur histoire devient alors un tissu de faits héroïques. Dix ans après, XERXÈS fut défait à SALAMINE. C'est alors qu'ARISTIDE & THÉMISTOCLE se signaloient. Avant J. C.

ANAXAGORE commençoit à enseigner; HÉRODOTE écrivoit; SOPHOCLE se formoit; EURIPIDE naissoit. La philosophie, les belles-lettres, les beaux-arts paroissent suivre les progrès de l'héroïsme.

PÉRICLÈS gouverne ATHÈNES. 443
Malheureusement il la corrompt, autant qu'il l'embellit par les travaux de PHIDIAS; & ce peuple brillant, mais frivole, va être écrasé par les Spartiates dans la GUERRE DU PÉLOPONNÈSE, qui commence en 431. La rivalité des deux républiques, auparavant unies par l'intérêt commun de la Grèce, fut également fatale à toutes les deux.

Les DÉCEMVIRS, établis à Rome

Avant J. C. en 451 pour faire des lois, avoient été en chercher dans la Grèce. C'eſt de-là que les Romains ont tiré toutes leurs lumières, comme les Grecs avoient tiré de l'Égypte leurs premières connoiſſances.

404. LYSANDRE prend ATHÈNES, & y établit les trente tyrans, Tel fut le fruit de la politique ambitieuſe de Périclès & de la guerre du Péloponnèſe. ALCIBIADE, qui avoit fait entreprendre le malheureux ſiège de SYRACUSE, étoit exilé. En 403, Athènes fut délivrée par THRASYBULE.

Supplice de SOCRATE, en 400. Son crime fut d'être ſage, religieux ſans ſuperſtition, & zélé pour le bien public. Philoſophe modeſte, il mépriſoit la vaine ſcience, & tournoit la philoſophie au profit des mœurs. Sa mort mérite de faire époque dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, plus intéreſſante que l'hiſtoire militaire.

390. ROME priſe par les GAULOIS, &

délivrée par CAMILLE. Si les Gaulois avoient eu la discipline des Romains, ils auroient anéanti cette puissance, qui subjugua bien-tôt après l'Italie. Avant J. C.

ÉPAMINONDAS défait les Lacédémoniens à LEUCTRES. Thébes, sa patrie, eut quelque temps la supériorité dans la Grèce. Sparte & Athènes s'étoient perdues par leurs dissensions mutuelles. PÉLOPIDAS seconda glorieusement Épaminondas. Après ces grands hommes, Thébes retomba dans l'obscurité. 371.

PHILIPPE, roi de Macédoine, vainqueur des Thébains & des Athéniens à CHÉRONÉE. Cette victoire couronna sa politique ambitieuse, & le rendit l'arbitre de la Grèce, malgré les invectives de DÉMOSTHÈNE. La philosophie étoit assez en honneur, pour que Philippe se fît gloire de choisir ARISTOTE pour précepteur de son fils Alexandre. 338.

ALEXANDRE monte sur le trône de 335.

Avant J. C. Macédoine. Il passa en Asie l'année suivante, & le grand empire de Perses fut détruit en 331 par la bataille d'ARBELLES. Ce conquérant mourut en 324. Ses états devinrent la proie de ses capitaines. Les royaumes de SYRIE & d'ÉGYPTE furent séparés de la Macédoine. Quelques peuples secouèrent le joug & formèrent d'autres royaumes en Asie.

312. SÉLEUCUS, un des capitaines d'Alexandre, se rend maître de Babylone. Il fonde le grand royaume de Syrie, dont Antioche devient la capitale. PTOLÉMÉE règnoit en Égypte, où les sciences & les arts de la Grèce fleurirent bientôt. Les Égyptiens ne furent que les disciples de ceux dont ils avoient été autrefois les précepteurs.

264. PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE. Les Romains toujours en guerre avec leurs voisins, les ayant domptés par la constance, la discipline & la politique; s'étant agrandis

peu-à-peu; ayant chaſſé d'Italie PYRRHUS, roi d'Épire, & devenant plus ambitieux à proportion de leurs ſuccès, ſont la guerre aux Carthaginois pour s'emparer de la Sicile. Ils ſe rendent tout-à-coup formidables même ſur mer. Ils paſſent en Afrique. Malgré la défaite de RÉGULUS, & pluſieurs autres déſaſtres, ils impoſèrent les conditions de paix, en 241. Avant J. C.

ANNIBAL vaincu par SCIPION. La ſeconde guerre Punique, commencée en 218, avoit réduit les Romains à l'extrémité, ſurtout par la défaite de CANNES en 216. Fabius & Marcellus les relevèrent. Mais la victoire de Scipion à Zama ouvrit à leur ambition une carrière immenſe. Tout le monde connu eſt menacé de l'eſclavage. 202.

Paix avec PHILIPPE, roi de Macédoine. Les Romains victorieux rendent la liberté à la Grèce: 196.

Avant J. C. fausse modération, qui ne tend qu'à l'assujettir.

190. ANTIOCHUS, roi de Syrie, vaincu par Scipion l'Asiatique. Rome, en lui accordant la paix, se fait céder tout le pays en-deçà du mont Taurus. La voilà dominante en Asie : elle en prendra les mœurs efféminées, avec les richesses.

168. PAUL-ÉMILE défait PERSÉE, roi de Macédoine. Ce royaume devient province romaine. Rome y étoit à peine connue du temps d'Alexandre.

146. CARTHAGE & CORINTHE détruites. Rome avoit besoin d'une rivale. La ruine de Carthage lui sera funeste : les passions n'auront plus de frein. Avec Corinthe, fut anéantie la liberté de la Grèce, dont la ligue des Achéens étoit un reste précieux. NUMANCE détruite aussi en Espagne douze ans après.

PLAUTE & TÉRENCE avoient déja

paru. Le dernier fut lié avec Scipion Émilien, qui détruisit Carthage. Le goût & l'urbanité se formoient parmi ces destructeurs des nations. — Avant J. C.

TIBÉRIUS GRACCHUS est tué par complot des sénateurs. Son frère, CAÏUS GRACCHUS, le fut de même huit ans après. C'étoient les défenseurs du peuple dans le tribunat, mais avec plus de zèle que de prudence. Les grands, corrompus par les richesses, vont devenir les oppresseurs de la patrie. Jusqu'au meurtre de Tibérius Gracchus, les séditions n'avoient point fait couler de sang : circonstance très-remarquable. — 133.

La GAULE NARBONNOISE réduite en province. Dès que les Romains pénètrent dans un pays, on doit prévoir qu'ils le subjugueront un jour. — 121.

Victoire de MARIUS sur les CIMBRES. Ce peuple venoit des bords de la mer Baltique, de ces — 102.

Avant J. C. pays d'où sortiront tant de barbares conquérans. Rome dut son salut à la discipline encore en vigueur, mais que les vices ne pouvoient qu'énerver de jour en jour. Marius s'étoit fait nommer consul pendant la guerre de JUGURTHA, dont les crimes avoient été souvent impunis, parce que son or lui achetoit l'indulgence des sénateurs.

88. Guerre civile de SYLLA & MARIUS. Voilà où devoit conduire l'ambition effrenée : des massacres, des proscriptions affreuses. La vertu est presque bannie : la république sera déchirée & détruite par ses propres citoyens. En 82, Sylla est nommé dictateur perpétuel ; & les Romains se donnent un maître : il abdiqua.

71. Défaite de SPARTACUS par CRASSUS. Ce chef d'esclaves révoltés avoit remporté plusieurs victoires sur les Romains. Tel étoit déja l'avilissement de ce peuple ; mais il lui restoit de grands généraux.

MITHRIDATE défait par POMPÉE. Ce fameux roi de Pont avoit signalé, dans une longue guerre, la haine qu'inspiroit le joug des Romains. Pompée ne fit qu'achever l'ouvrage de LUCULLUS. Il s'empara aisément de la Cappadoce, de la Phénicie & du royaume de Syrie. — Avant J. C. 66.

La même année, CONJURATION de CATILINA découverte par CICÉRON. La république n'avoit rien tant à craindre que les crimes de ses citoyens.

TRIUMVIRAT de POMPÉE, CÉSAR & CRASSUS, qui partagent entre eux le pouvoir suprême. Chacun ne pensoit qu'à sa propre fortune : on lui sacrifioit les droits de l'état. — 60.

CRASSUS, vaincu & tué par les PARTHES. Enfin l'Asie trouve des vengeurs. Ces Parthes étoient un peuple assez belliqueux pour ébranler l'empire romain. — 53.

CÉSAR fait la guerre à POMPÉE.

Avant J. C. Il venoit de conquérir la Gaule. Il ne vouloit perſonne au-deſſus de lui ; & Pompée ne vouloit point d'égal. La rivalité de ces deux hommes entraîne la ruine de l'état. Vainqueur à PHARSALE en 48, Céſar achève d'abattre le parti républicain. On lui donne la dictature perpétuelle en 45. Il eſt aſſaſſiné l'année ſuivante. Mais il étoit digne de règner, & Rome ne pouvoit plus ſe paſſer de maître.

43. TRIUMVIRAT d'ANTOINE, LÉPIDUS & OCTAVIUS. Ce dernier, petit-neveu & fils adoptif de Céſar, ſuppléoit à la valeur par une profonde politique. Les triumvirs, ſouillés de proſcriptions, pourſuivent les partiſans de la liberté. Elle périt avec BRUTUS & CASSIUS, à la bataille de PHILIPPES en 42.

31. Bataille d'ACTIUM. Antoine & Octavius étoient devenus ennemis. Le premier perd la bataille, en-

traîné par la fuite de Cléopâtre, reine d'Égypte, ſa maîtreſſe. Octavius règne ſous le nom d'AUGUSTE, avec le titre d'empereur. La république n'eſt plus qu'un fantôme. Avant J. C.

EMPEREURS ROMAINS.

Jusqu'à l'établissement des barbares dans l'empire.

L'ÈRE vulgaire chrétienne commence à l'an de Rome 753, quoique les plus savans chronologistes fassent naître Jésus-Christ quelques années plus tôt. Leur opinion est douteuse ; celle des autres l'est davantage. Peu importe. Nous suivrons désormais l'ère chrétienne.

n de J. C. AUGUSTE. Son règne date de la bataille d'Actium, l'an 31 avant Jésus-Christ ; & finit l'an 14 de notre ère. Cet habile usurpateur fit oublier ses barbaries & ses crimes, par un gouvernement modéré & pacifique. Les gens de lettres, qu'il favorisa, l'ont immortalisé ; mais leurs éloges sont suspects de flatterie.

	An de J. C.
TIBÈRE; tyran habile, fourbe & cruel. Les GERMAINS, vainqueurs de Varus sous le dernier règne, sont réprimés par GERMANICUS. Ce peuple indomptable ne cessera d'inquiéter l'empire. La mort violente de Germanicus fut regardée comme un des crimes de Tibère, dont les derniers excès, dans sa retraite de Caprée, mirent le comble à la tyrannie; le préfet du prétoire le fit étouffer.	14.
CAÏUS CALIGULA, pire que Tibère; assassiné.	37.
CLAUDE; célèbre par son imbécillité, & par les débauches de sa femme MESSALINE; empoisonné par Agrippine, qu'il avoit épousée en quatrièmes noces. La Mauritanie & la Grande-Bretagne furent mises, sous ce règne, au nombre des provinces romaines.	41.
NÉRON; monstre de vices & de tyrannie; meurtrier de sa mère,	54

An de J. C.

de ſon gouverneur, de ſon précepteur, &c. condamné à mort par le ſénat, après une révolte.

68, 69. GALBA, OTHON, VITELLIUS; proclamés par différens corps de troupes, parce que l'empire dépend des ſoldats: ils ſont tués ou ſe tuent.

69. VESPASIEN; proclamé par les légions d'Orient: il détrôna Vitellius, & ſe montra digne de l'empire. Son fils Titus prit Jéruſalem, l'an 70: les Juifs s'étoient attiré, par leurs révoltes, une vengeance, à laquelle ils mirent le comble par leurs affreuſes diſſenſions.

79. TITUS; les délices de Rome par ſa bonté. Éruption du Véſuve, qui enſevelit Herculane & Pompeïes.

81. DOMITIEN; tyran féroce, aſſaſſiné. Sous ce règne, AGRICOLA ſoumit la Grande-Bretagne.

	An de J. C.
NERVA; bon prince, dont la meilleure action fut d'adopter Trajan.	96.
TRAJAN; juſte, vertueux, mais qui n'auroit pas dû reculer les bornes de l'empire par des conquêtes. Il paſſa le golfe Perſique & pénétra juſqu'à l'Océan; mais tout ce qu'il avoit enlevé aux Parthes fut d'abord perdu.	98.
ADRIEN; habile empereur, non ſans reproche. Les Juifs furent exterminés & diſperſés, pour prix de leurs ſéditions. L'empire fut tranquille & heureux, parce que le prince ſacrifia les conquêtes aux ſoins du gouvernement.	117.
ANTONIN; vrai philoſophe ſur le trône. Son règne de vingt-deux ans ne fournit preſque rien à l'hiſtoire : c'eſt peut-être une des meilleures preuves de ſa ſageſſe.	138.
MARC-AURÈLE; parfait modèle des	161.

An de J. C.

princes, s'il n'avoit été quelquefois trop indulgent. Vainqueur des barbares en Pannonie, il n'eut pas la force d'empêcher les excès de son fils.

180. COMMODE; odieux & déteſtable, quoique fils de Marc-Aurèle; aſſaſſiné.

193. PERTINAX; un des plus grands hommes qui ſoit parvenu à l'empire. Les ſoldats le tuent d'abord, parce qu'il ne les flatte point; ils vendent l'empire à DIDIUS, que le ſénat fait exécuter deux mois après, Septime-Sévère, ſon rival, étant maître de Rome.

194. SÉVÈRE, cruel, mais avec de grandes qualités; vainqueur des Parthes & des Bretons, ſans que ces victoires fuſſent utiles.

210. CARACALLA; meurtrier de ſon frère GÉTA; tyran de ſes ſujets; maſſacré par ordre de Macrin, préfet du prétoire.

	An de J. C.
MACRIN ; tué par les soldats, ainsi qu'HÉLIOGABALE, son successeur, un des princes les plus insensés & les plus odieux.	217, 218.
ALEXANDRE ; prince sage & courageux : assassiné par des soldats mécontens de son économie. Il fit la guerre à Artaxerxès qui avoit détruit l'empire des PARTHES, & relevé sur ses ruines celui des PERSES.	222.
MAXIMIN ; de race gothique. Le sénat reconnoît d'autres empereurs : les soldats tuent Maximin & les autres.	235.
GORDIEN ; vainqueur des Perses ; assassiné par PHILIPPE (245), qui lui succède, & que les soldats tuent bientôt.	238.
DÉCE. Les soldats le firent empereur. Il fut tué par les Goths, qui avoient passé le Danube.	249.
GALLUS ; assassiné en combattant ÉMILIEN, que les soldats assassinèrent de même.	252.

An de J. C.
254. VALÉRIEN. Les incursions des barbares deviennent plus terribles. Trébizonde, Chalcédoine, & d'autres villes tombent entre les mains des Scythes ou Goths. Valérien meurt prisonnier de Sapor, roi de Perse.

260. GALLIEN; mauvais prince & sans ame. L'empire est déchiré plus que jamais. On voit des usurpateurs en Pannonie, en Égypte, dans la Gaule : on en compte jusqu'à trente. Aussi la Grèce est-elle ravagée par les Goths, ainsi que l'Asie. Gallien est assassiné avec son frère près de Milan.

268. CLAUDE II. Il défait les Goths dans une grande bataille, vers le Danube. Son règne fut malheureusement trop court.

270. AURELIEN, soldat de fortune; célèbre par sa victoire sur ZÉNOBIE, veuve d'Odénat, roi de Palmyre, laquelle affectoit l'empire d'Orient. Il avoit chassé d'I-

talie les barbares, qui la ravageoient. Des conspirateurs l'assassinèrent, malgré ses grandes actions. — An de J. C.

TACITE; élu par le sénat & digne du trône; assassiné cependant. 275.

PROBUS; originaire de Pannonie, élu par les troupes. Ses expéditions dans la Gaule, en Illyrie contre les Gètes, en Asie contre les Perses, en Égypte, en Thrace, relevoient la gloire du nom romain. Les soldats qu'il faisoit sagement travailler pendant la paix, le tuèrent. 276.

CARUS, CARIN & NUMÉRIEN: règnes d'un moment. 282.

DIOCLÉTIEN, Dalmate, affranchi d'un sénateur; mais ayant des qualités de grand prince. Pour faire face aux barbares qui attaquoient l'empire de tous côtés, il s'associe MAXIMIEN; & les deux augustes nomment chacun un césar. Ils abdiquent l'un & 284.

An de J. C. l'autre en 304. Les césars, CONSTANCE-CHLORE & GALÉRIUS leur succèdent. Dioclétien, heureux dans sa retraite, ne voulut jamais reprendre l'empire. Maximien ne l'imita point.

306. CONSTANTIN; fils de Constance-Chlore, qui avoit gouverné la Gaule avec sagesse. Il vainquit l'usurpateur MAXENCE en 312. Il dépouilla & fit périr l'empereur LICINIUS. Il transféra le siége de l'empire à BYZANCE, qu'il nomma CONSTANTINOPLE. Il favorisa & embrassa le christianisme; mais les chrétiens commencèrent alors à se diviser avec éclat. Le schisme des Donatistes, les querelles de l'arianisme, causèrent des maux infinis, auxquels Constantin ne fut pas trouver le remède. Premier concile général tenu à Nicée en 325. La divinité de Jésus-Christ y fut reconnue; les ariens qui la combattoient se multiplièrent tous les jours.

337. CONSTANTIN II, CONSTANCE ou

CONSTANTIUS & CONSTANT, fils de Conſtantin, partagent l'empire. Conſtantius règne ſeul en 350. En favoriſant les ariens, il rendit les diſputes de religion plus dangereuſes. Les Germains fondoient ſur la Gaule. JULIEN, créé céſar, les repouſſe & gouverne ce pays avec ſageſſe. Les ſoldats le proclament auguſte. Conſtantius meurt en venant lui faire la guerre. An de J. C.

JULIEN. Sa haine contre le chriſtianiſme a obſcurci la gloire de ſes talens & de ſes vertus: une philoſophie outrée l'égara. Il mourut en héros dans une malheureuſe expédition contre les Perſes. 361.

JOVIEN. Il releva le chriſtianiſme avec prudence. 363.

VALENTINIEN I, élu par les ſoldats, s'aſſocia ſon frère VALENS. Celui-ci fut le perſécuteur des catholiques. GRATIEN ſuccéda en 367 à Valentinien, ſon père. Les Goths s'établiſſent dans la Thra- 364.

An de J. C.

ce, & menacent bientôt Constantinople. Valens, défait par ces barbares, meurt en 378.

379. THÉODOSE. Gratien, l'ayant fait auguſte, lui donna l'Orient à gouverner. Son zèle pour la religion éclata bientôt. Les barbares ſont réprimés ſous ce règne. Après la mort de VALENTINIEN II, empereur d'Occident, aſſaſſiné en 393, Théodoſe réunit tout l'empire.

395. ARCADIUS en Orient, & HONORIUS en Occident. Sous ces deux fils de Théodoſe, princes foibles & ſans génie, tout tombe en décadence. Les diſputes de religion font oublier la patrie, & les barbares en profitent. Mêmes malheurs ſous THÉODOSE II, VALENTINIEN III, &c.

Établiſſement des barbares dans l'empire.

Les VANDALES, les ALAINS & les SUÈVES, après avoir dévaſté la

Gaule, s'emparent de l'Eſpagne en 409.

Rome eſt priſe l'année ſuivante, par ALARIC, roi des GOTHS, grand homme, qui auroit pu règner en Italie, s'il avoit voulu.

Les BOURGUIGNONS s'établiſſent dans la Gaule en 413; les FRANCS quelques années après.

ATTILA, roi des HUNS, ravage l'Orient & l'Occident, tandis que GENSÉRIC, roi des Vandales, jouit de la conquête de l'Afrique.

Les SAXONS & les ANGLOIS ſubjuguent la Grande-Bretagne, vers le milieu du cinquième ſiècle.

ODOACRE, roi des HÉRULES, détruit l'empire d'Occident en 476, ſous le règne d'AUGUSTULE.

THÉODORIC, roi des OSTROGOTHS, détrône Odoacre, & règne glorieuſement en Italie.

Les VISIGOTHS poſſédoient l'Eſpagne & une partie de la Gaule, où ils s'étoient établis peu de temps après Alaric.

En 485, CLOVIS poſe & affermit les fondemens de la monarchie françoiſe.

Les généraux de Juſtinien reprirent L'Italie & l'Afrique; mais déja, ſous Juſtin II, ſon ſucceſſeur, ALBOIN, roi des LOMBARDS, fit la conquête de l'Italie en 568.

Les conquêtes des ARABES, ſubjugués par MAHOMET, démembrèrent encore l'empire romain, avec une rapidité incroyable, depuis ſa mort en 632.

Fin de la Table chronologique.

ÉVALUATION

ÉVALUATION
DES MONNOIES GRECQUES.

M. Goguet, dont j'emprunte cette évaluation, a porté l'exactitude jusqu'à des fractions de deniers, que je supprime.

Le talent attique,	4256 liv.	4 f.	8 d.
La mine,	70	18	8
La drachme,		14	2
L'obole *,		2	4

* Dans la double édition *in*-4°. & *in*-12. de M. Goguet, l'obole est évaluée 2 livres. C'est une faute énorme d'impression, qu'il est nécessaire de corriger. L'obole étoit la sixième partie de la drachme.

ÉVALUATION
DES MONNOIES ROMAINES.

M. le chevalier de Jaucourt, dans l'*Encyclopédie*, art. SESTERCE, fait des observations sur cet objet, dont voici le résultat.

Le ſeſterce (*ſeſtertius*) étoit le quart du denier, & vaudroit aujourd'hui un peu moins de 4 ſols.

On comptoit quelquefois par grand ſeſterce (*ſeſtertium*), qui en valoit mille petits, environ 187 livres.

Le denier romain valoit quatre ſeſterces, ou dix as.

Ainſi il y avoit deux as & demi dans le ſeſterce; & l'as valoit moins de deux ſous de notre monnoie, & moins que l'obole, ſelon l'évaluation de M. Goguet.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

SUITE
DE L'HISTOIRE ROMAINE.

ONZIÈME ÉPOQUE.
CONSTANTIN.

LE SIÈGE DE L'EMPIRE TRANSFÉRÉ A CONSTANTINOPLE, ET LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENCEMENT du règne de Conſtantin. -- Sa converſion. — Défaite de Maxence, page 1

DOUTES sur la naissance de Constantin, & sur Hélène sa mère. Idée générale de son siècle. Discordes entre les princes romains. Maximien reprend le titre d'empereur. Il veut déposer son fils Maxence, qui le chasse. Il trahit Constantin, son gendre, qui le force à se tuer. Mort de Galérius. Tyrannie de Maxence. Constantin se prépare à la guerre contre lui. Il embrasse le christianisme. Apparition de la croix. Motifs que Zosime attribue à Constantin. Avantages du christianisme. Abus qu'en feront les hommes.

CHAPITRE II.

CONSTANTIN maître de Rome. — Ses premières lois, 12

CONSTANTIN, vainqueur de Maxence, est maître de Rome. Il joint la fermeté à la douceur. Il ne persécute point les païens, comme des auteurs l'ont supposé. Il accepte le titre de souverain pontife. Il accorde seulement aux chrétiens l'exercice de leur religion, avec plusieurs graces. Exemption des clercs, limitée. Bonnes lois civiles, en faveur de la liberté & de l'équité naturelle, & contre les vexations des financiers.

Cruauté de Constantin, après une expédition contre les Francs.

CHAPITRE III.

MAXIMIN défait par Licinius. — Licinius détrôné par Constantin, 18

MAXIMIN veut règner seul. Il périt dans son entreprise. Brouillerie & guerre entre Constantin & Licinius. Le premier fait césars ses trois fils, par ambition. Il publie de nouvelles lois de religion. Célibat favorisé. Donations à l'église, permises. Les aruspices gênés. Constantin veut dépouiller son collégue. La religion lui sert de prétexte. Il bat Licinius. Il le fait mourir, lui ayant promis la vie. Rivalité de religion.

CHAPITRE IV.

AFFAIRES de religion, 25

CONSTANTIN inquiète les idolâtres, & exhorte néanmoins à la tolérance. Malgré ses lois, les abus sont très-communs. Disputes théologiques très-

dangereuses. Le christianisme ne respiroit que la charité. Les premiers chrétiens avoient été aussi paisibles que vertueux. Mais les passions avoient altéré l'ancienne vertu. Esprit de sophisme & de rigorisme ; double principe de sectes. Les sectes chrétiennes devoient être plus turbulentes que celles des philosophes. Constantin n'eut pas la prudence d'en prévenir les effets. Schisme des donatistes. Circoncellions. Hérésie d'Arius. Constantin la traite de vaine dispute, & invective contre les ariens. Ceux-ci s'emportent contre lui. Concile de Nicée. Défense sous peine de mort de garder les livres d'Arius, quoique seulement exilé. Dispute sur la pâque.

CHAPITRE V.

FONDATION de Constantinople. — Fin du règne de Constantin, 36

CONSTANTIN fait mourir, sans examen, son fils & sa femme. Il quitte Rome étant détesté. Il se fixe à Byzance, & lui donne son nom. Privilèges funestes accordés à cette ville. Vanité de son fondateur. Impôts odieux. Rome dépeuplée & appauvrie. Constantinople ruina l'empire. Le sénat de cette ville, sans autorité dans le gouvernement. Deux empi-

tes ainſi que deux capitales ; quatre préfectures & leurs *diocèſes*. Ducs & comtes. Bénéfices. Maîtres de la milice. Patrices. Le nouveau gouvernement, trop compliqué, étoit ſujet à mille abus. Troupes des frontières, miſes en garniſon dans les villes. Titres multipliés à l'infini. Petiteſſe d'eſprit qui en réſulte. Faſte de Conſtantin. Les Goths vaincus, & admis aux dignités. Fer imprudemment fourni aux Perſes. Sopater, philoſophe, injuſtement mis à mort. Ariens protégés. Conſtantin meurt en Aſie. Jugement ſur ce prince. Eusèbe ſon panégyriſte, eſt fort ſuſpect. Les ſatyres des païens le ſont auſſi. On ſuppoſe qu'il établit les évêques juges ſans appel.

CONSTANTIUS ou CONSTANCE, ET SES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

JUSQU'AU temps où Julien fut créé Céſar, 49

MASSACRE des neveux & des frères de Conſtantin. Partage entre ſes trois fils, Conſtantin, Conſtantius & Conſtant. Lois contre les délations. Conſtantin &

Constant se font la guerre. Mort du premier. Le second est assassiné. Troubles continuels au sujet de l'arianisme. Double concile de Sardique. Le mot *consubstantiel* & la cause de saint Athanase, réunis. Sapor II, roi de Perse, est la terreur des Romains. Pourquoi il persécutoit les chrétiens. Constantius en guerre avec l'usurpateur Magnence. Vétranion, ligué avec Magnence, se laisse tromper. Bataille de Mursе, gagnée sur Magnence. lâcheté de Constantius, & fourberie d'un évêque arien. Fureur & mort de Magnence. Constantius se livre aux eunuques, & tyrannise ses sujets. L'eunuque Paul, célèbre par ses injustices. Gallus, devenu césar, tyrannise aussi l'Orient. Constantius veut le perde, & y réussit. Les songes deviennent des crimes. Fausses louanges données à Constantius & à Gallus. Le sophiste Thémistius. Politique de cour, pour perdre deux grands généraux l'un par l'autre. Les provinces en proie aux barbares. Constantius occupé d'affaires théologiques.

CHAPITRE II.

Depuis l'élévation de Julien jusqu'à sa révolte, 65

L'empereur fait césar Julien. Com-

ment ce dernier avoit passé sa jeunesse. Les platoniciens le séduisent. Il déguisoit son penchant à l'idolâtrie. Constantius ne lui donne point d'autorité. Il l'envoie dans la Gaule. Conduite de Julien dans cette province. Il se fait aimer & respecter. Il chasse les barbares. Constantius va à Rome pour la première fois. Il s'y montre tolérant, quoique persécuteur. Sapor forme des entreprises redoutables ; & la cour veut perdre Ursicin qui pouvoit lui résister. On assemble des conciles, tandis que la mésopotamie est envahie par les Perses. Julien, au contraire, travaille au bonheur de la Gaule.

CHAPITRE III.

FIN du règne de Constantius, 75

L'EMPEREUR ordonne à Julien d'envoyer ses troupes en Orient. Il obéit ; mais les Gaulois le forcent d'accepter le diadême. Il se conduit avec prudence. Constantius refuse tout accommodement. Julien marche contre lui. Ses succès. Mort de Constantius. Il fit peu de bien & beaucoup de mal. Il trouble l'empire par la théologie. Sentimens & plaintes des ariens. Conciles de Rimini & de Constantinople, où ils paroissent

triompher. Zéle outré de quelques saints évêques. Pourquoi l'on étoit moins soumis qu'autrefois aux princes. Audace de Léonce de Tripoli. Le mal venoit de l'empereur. Excès dans Alexandrie.

JULIEN.

CHAPITRE PREMIER.

GOUVERNEMENT de Julien. — Ses efforts pour détruire le christianisme, 86

JULIEN reconnu avec joie. Il punit les délateurs. Il réforme le palais. Il s'occupe du bien public. Flatterie repoussée. Maxime de gouvernement. Modestie outrée de Julien à l'égard des consuls. Il honore excessivement le philosophe Maxime. Son palais est rempli de sophistes. Il se propose d'abolir le christianisme. Mais sans persécution ouverte. Pensée de Libanius sur ce sujet. Julien pratique avec zèle la religion païenne. Il y introduit la morale. Il donne des règles de vertu aux prêtres. Il tourne les chrétiens en ridicule. Il entretient les divisions entr'eux. Il oppose la modération aux outrages. Il interdit aux chrétiens

l'enseignement des lettres & des sciences ; & même la fréquentation des écoles. Il emploie mille moyens de les dégoûter ou avilir. Le zèle indiscret de quelques-uns occasionne des violences. Superstition de Julien. Imputations suspectes de quelques auteurs.

CHAPITRE II.

GUERRE de Perse. — Fin du règne de Julien, 100

GUERRE entreprise contre les Perses. Calamités publiques. Monopoles sur le blé. Julien outragé à Antioch. Il se venge par le *misopogon*. Il pardonne à des assassins, & donne l'exemple aux troupes. Il arrive au bord du Tigre, & profite de l'histoire. Il passe le fleuve avec beaucoup de danger. Il renonce au siège de Ctésiphon. Sapor l'attaque dans sa retraite. Combat où il est blessé. Sa mort courageuse. Ammien, plus croyable que personne, sur l'histoire de ce prince. Ouvrages de Julien. Par où les platoniciens le séduisirent. Éloge qu'il fait des philosophes. Hardiesse de Libanius à son égard. Projet de rebâtir le temple de Jérusalem.

JOVIEN.

113

JOVIEN élu empereur. Il fait une paix honteuse avec Sapor. Premier démembrement de l'empire. Retraite des Romains. L'empereur, quoique chrétien, insulté à Antioche. Il protège le christianisme sans violence. Il meurt en Asie. Ce règne très-utile au christianisme.

VALENTINIEN I. en Occident, & VALENS en Orient.

118

L'ARMÉE proclame Valentinien. On veut qu'il se donne un collégue. Sa réponse ferme. Il s'associe son frère Valens. Accusation de magie. Incursions des barbares, de tous cotés. Partage de l'empire. Réglemens de Valentinien pour rétablir les finances. Les clercs soumis aux impositions. Présens des villes changés en tributs. Tolérance de Valentinien. Il renvoie les faux philosophes. Il honore & contient le clergé. Il annulle les donations faites aux clercs & aux moines par des femmes. L'église tranquille en Occident. Défenseurs, établis dans les villes. Tyrannie de Valens. Procope veut le

détrôner, & périt. Guerre avec les Allemands. Les Romains, barbares & perfides. Valentinien trop sévère. Prétextat, sage préfet de Rome. Le siège de Rome excitoit déja l'ambition. Ursin le dispute à Damase : schisme scandaleux. Origine & établissement des Goths. La Scandinavie. Qualités de ce peuple ; ses rapports avec l'empire. Valens leur fait la guerre avec succès. Perfidie des Romains, à l'égard des Allemands & des Saxons. Autre affaire de Germanie. Cruauté de Valentinien. Deux rois assassinés en trahison par les Romains. Mort de Valentinien I.

VALENS en Orient ; GRATIEN en Occident.

136

GRATIEN succède à Valentinien. Il fait mourir le comte Théodose, un grand homme. Maximin puni justement. Valens n'est plus qu'un tyran. Conspiration de Théodore cruellement punie. Supplice de Maxime, & d'autres philosophes. Les Huns vont causer une révolution. Ils étoient connus à la Chine depuis un grand nombre de siècles. Mœurs de ce peuple féroce. Les Huns fondent sur l'Europe. Ils chassent les Alains, ensuite les Goths. Les Visigoths demandent le passage du Danube. Valens les

reçoit. Les Ostrogoths passent malgré lui. Ces barbares maltraités pillent la Thrace. Valens marche contr'eux avec de mauvaises troupes. Il néglige le secours de Gratien, & perd la bataille d'Andrinople. Circonstances incertaines de sa mort. Les Goths échouent dans les siéges par ignorance. Mais ils portent le ravage depuis la Grèce jusqu'à la Pannonie. Principe des barbares.

GRATIEN & VALENTINIEN II en Occident; & THÉODOSE en Orient.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS l'élévation de Théodose, jusqu'à la mort de Gratien, 149

GRATIEN s'associe Théodose, & lui cède l'empire d'Orient. Qualités de Théodose. Reproches que lui fait Zosime. Les barbares admis dans les Troupes. Zèle de Théodose en faveur de la religion. Il proscrit l'arianisme. Il ordonne de suspendre les procédures criminelles en carême. Il veut que l'on fasse grace aux criminels à la fête de Pâques.

Peine du talion pour les faux accusateurs. Concussions réprimées dans les provinces. Lois trop rigoureuses & inefficaces, contre les hérétiques. Gratien révolte les païens par sa conduite. Il donne sa faveur aux barbares. Maxime, proclamé empereur, marche contre lui. Gratien abandonné & assassiné. Mérite & crédit de saint Ambroise. Comment il étoit devenu évêque.

CHAPITRE II.

DEPUIS l'accommodement de Valentinien II avec Maxime, jusqu'au massacre de Thessalonique, 159

VALENTINIEN II s'accommode avec Maxime. Loi de Théodose sur les mariages entre cousins-germains. Mort de Prétextat. Symmaque, son successeur, fait une remontrance à Valentinien. Réponse despotique. Requête de Symmaque en faveur de l'idolâtrie. Saint Ambroise la fait rejeter. Valentinien favorable à l'arianisme. Saint Ambroise lui refuse une église pour les ariens. Zèle affecté de Maxime. Priscillianistes condamnés à mort, à l'instigation de deux évêques. Saint Martin s'y oppose inutilement. Effet de la persécution. Maxime veut dépouiller Valentinien. Il est

vaincu par Théodose, & tué. Les chrétiens étoient contre lui, à cause d'une synagogue rebâtie. Violences des chrétiens que saint Ambroise empêche de punir. Ces violences sont enfin défendues par une loi. Théodose gouverne pour le jeune Valentinien. Il veut détruire l'idolâtrie. Les temples fermés ou abattus. Violences à Alexandrie & ailleurs. Sacrifices particuliers rigoureusement défendus. Inquisiteurs pour la recherche des hérétiques. Manichéens poursuivis. Inconvéniens de ces lois pénales. Trop peu de sagesse dans la législation.

CHAPITRE III.

FIN du règne de Théodose, 174

MASSACRE de Thessalonique, ordonné par Théodose. Saint Ambroise le soumet à la pénitence. Théodose avoit pardonné auparavant aux séditieux d'Antioche. Les moines, devenus dangereux en Orient. Théodose les réprime trop foiblement. Arbogaste fait périr Valentinien II. Eugène, nouvel empereur. Théodose dissimule. Il défait Eugène, & le condamne à mort. Il meurt l'année suivante. Tout annonçoit de fatales révolutions. Auteurs profanes. Auteurs

ecclésiastiques. L'intérêt de l'argent, fixé à douze pour cent. Invention des vitres. Horloges à roues, moulins à vent & à eau.

DERNIÈRE ÉPOQUE.

LES BARBARES ÉTABLIS DANS L'EMPIRE.

ARCADIUS en Orient, & HONORIUS en Occident.

CHAPITRE PREMIER.

JUSQU'AUX premières expéditions d'Alaric en Italie, 185

ARCADIUS en Orient, Honorius en Occident, princes foibles & incapables. Rufin & Stilicon, leurs ministres. Tout est vénal, & les emplois sans nombre. Rufin, jaloux de Stilicon, ainsi que de l'eunuque Eutrope. Il invite les barbares à une invasion. Sa négociation avec Alaric. Stilicon, abandonné par les troupes d'Orient. Gaïnas le venge par le meurtre de Rufin. Alaric tombe

sur la Grèce. Stilicon le repousse ; & Eutrope fait déclarer Stilicon ennemi de l'empire. Insolence de cet eunuque. Il amuse Arcadius pour le maîtriser. Loi tyrannique en faveur des ministres. Révolte en Afrique contre Honorius. Eutrope élevé au consulat. Tribigilde & Gaïnas ligués contre Eutrope. L'eunuque insulte l'impératrice. Arcadius consent à le faire arrêter. Procédure extravagante pour le perdre. Gaïnas se révolte, & fait la loi à Arcadius. Il se révolte encore, parce que saint Chrysostôme a refusé une église aux Goths. Fin de Gaïnas. Sinésius, évêque philosophe.

CHAPITRE II.

ALARIC en Italie. — La Gaule ravagée, & l'Espagne conquise par les Vandales, &c. 199

ALARIC, roi des Visigoths, menace Rome. Stilicon le trompe deux fois, & ne peut le vaincre. Honorius transfère sa cour à Ravenne. Desseins ambitieux de Stilicon. Invasion de Radagaise en Italie. Les païens s'en réjouissent ; mais Stilicon défait les Goths. La Gaule inondée de barbares. Vandales. Suèves. Alains. Ces peuples ne

trouvent point de réſiſtance, & ſont ſuivis des Allemands & des Bourguignons. Un ſoldat, nommé Conſtantin, eſt proclamé empereur. Alaric repaſſe en Italie. Olympius conjure la ruine de Stilicon. Stilicon arrêté & exécuté. Conduite odieuſe d'Olympius. Maſſacre & révolte. Olympius, zélé pour l'égliſe. Lois en faveur de la juriſdiction épiſcopale, & contre les païens & les hérétiques. Il fallut révoquer celle qui excluoit des charges les païens. Alaric, à qui l'on a manqué de parole, revient en Italie. Il réduit Rome à l'extrémité, & impoſe des conditions de paix. Trait particulier de ce grand homme. La Grande-Bretagne abandonnée. Les Armoriques ſecouent le joug. L'Eſpagne conquiſe par les barbares. Ces conquérans s'humaniſent. Ils laiſſent aux Romains quelques provinces.

CHAPITRE III.

ALARIC à Rome, &c. — Fin du règne d'Arcadius, 215

ON viole le traité conclu avec Alaric. Olympius ſupplanté par Jovius. Ridicule raiſon pour ne point s'accommoder avec les Goths. Alaric fait Attale em-

pereur, & le dépose. Il prend Rome, après avoir essuyé encore une perfidie. Son humanité. Malheurs de la ville. Saint Augustin & d'autres attribuent ces calamités à la vengeance divine. Mais il importe d'en chercher les causes naturelles. Romains à Carthage. Mort d'Alaric. Comment les Goths l'enterrèrent. Plusieurs ambitieux prennent la pourpre dans la Gaule, & périssent. Ataulfe épouse Placidie. Honorius lui cède un pays en Espagne. Jugement d'un comte contre les donatistes. Les clercs exempts des tribunaux séculiers. Ignorance parmi les chrétiens. En Orient, exil de saint Jean-Chrysostôme. Le saint invective contre l'impératrice Eudoxie. Mort d'Arcadius. Sentences en latin & en grec.

THÉODOSE II en Orient ; HONORIUS en Occident.

228

ANTHÉMIUS, sage ministre de Théodose le Jeune. Ennemis du dehors, réprimés. Loi sur les biens confisqués aux hérétiques. Pulchérie gouverne. Théodose profite peu de son éducation. L'excommunication d'un moine le fait trembler. Il se livre aveuglément aux eunuques. Lois en faveur du christia-

nisme. Sédition d'Alexandrie. Saint Cyrille attaque les Juifs & les chasse. Cinq cents moines lui prêtent main forte. La fameuse Hypatie, mise en pièces par les chrétiens. Ce crime reste impuni. Mariage de Théodose avec Athénaïs. Le zèle imprudent d'Abdas excite une persécution & une guerre en Perse. Établissement des Visigoths dans la Gaule. Cession faite à Wallia. Établissement des Francs. Constantius épouse Placidie, parvient à l'empire, & meurt. Mort d'Honorius. Ce qu'il faut penser des lois d'Arcadius & d'Honorius. Spectacles des gladiateurs, abolis. Richesses concentrées à Rome. Les provinces accablées.

THÉODOSE II en Orient, & VALENTINIEN III en Occident.

CHAPITRE PREMIER.

VALENTINIEN associé à l'empire. — Lois de Théodose II. — Genséric redoutable en Afrique, 242

THÉODOSE le jeune s'associe Valentinien III. Ce dernier se reconnoit sou-

mis aux lois. Deux lois de Théodose, l'une mauvaise, l'autre bonne. Prescription de trente ans. Rivalité d'Aétius & de Boniface. Les Vandales en profitent, & s'emparent de l'Afrique. Révolte d'Aétius. Mort de Boniface. Progrès des barbares. Les Francs s'établissent dans la Gaule, sous leur roi Clodion en 438. Nestorius trouble l'Orient par son hérésie. Concile d'Éphèse. Rigueurs inutiles contre les Nestoriens. Loi pour enrichir les églises. Code Théodosien. Remarques sur ce code. Abrogation d'une loi qui tendoit à l'agrandissement de Constantinople. Loi de Théodose en faveur du divorce. Ce prince fait tuer Paulin par jalousie. Retraite d'Eudoxie ou Athénaïs. L'eunuque Chrysaphe, maître de tout. Genséric formidable par la marine en Afrique. Armement perdu contre lui.

CHAPITRE II.

CONQUÊTE des Huns sous Attila. — Fin du règne de Théodose le jeune, 255

RAVAGES des Huns; tribut qu'on leur paye. Leur roi Attila fait des conquêtes immenses. Il profite de la superstition de ses soldats. Il est nommé général des

Romains. Il les accable, & leur vend la paix. Combien il les mépriſe. Théodoſe veut le faire aſſaſſiner. Particularités d'un feſtin d'Attila. Ce héros traite l'empereur avec mépris. Nouveaux troubles excités par l'héréſie d'Eutychés. L'empereur & ſon eunuque Chryſaphe le favoriſent. Concile d'Éphèſe. Concile de Chalcédoine. Mort de Théodoſe II. Frivolité des Grecs.

VALENTINIEN III en Occident ; MARCIEN en Orient.

264

PULCHÉRIE épouſe Marcien pour le faire empereur Bon gouvernement de ce prince. Ses lois en faveur de la religion & du clergé. Valentinien fait une loi pour ſoulager les peuples. Mais il continue de les ruiner Les Saxons & les Anglois ſubjuguent la Grande Bretagne. Genſéric attire Attila ſur la Gaule Demandes du roi hun à Valentinien III. La Gaule ravagée par les Huns. Aétius les fait reculer. Sanglante bataille en Champagne. Danger & retraite d'Attila. Il ravage bientôt l'Italie. Ce qu'il fait à Milan. Commencemens de Veniſe. Attila épargne Rome. Sa mort. Ruine de ſon empire. Les Oſtrogoths établis en Pannonie. Vices de Valentinien. Il tue le

brave Aétius. Maxime fait assassiner l'empereur, & lui succède. Il est lui-même assassiné. Pillage de Rome par Genséric. Avitus prend la pourpre, & Ricimer le détrône. Mort de Marcien & de Pulchérie. Réglement du concile de Chalcédoine. Le siège de Constantinople déclaré le premier après Rome. Loi de Valentinien III, en faveur des papes, obtenue par saint Léon. Appels à Rome. Autre loi pour restreindre la juridiction ecclésiastique. Défense de détruire les tombeaux.

SUCCESSEURS
DE *VALENTINIEN III & de MARCIEN, jusqu'à ANASTASE.*

CHAPITRE PREMIER.

JUSQU'A l'établissement du royaume d'Italie par Odoacre, 281

L'HISTOIRE devient moins intéressante. Le général Aspar. Léon, empereur d'Orient. Majorien proclamé en Occident. Ses lois, sur les impôts ; pour empêcher de faire des religieuses avant quarante ans ; pour le mariage des veuves.

veuves. Il réprime les Visigoths dans la Gaule. Il passe inutilement les Pyrénées. Ricimer se défait de Majorien. Anthémius, empereur. Belle maxime de Léon, démentie par sa conduite. Il commande le baptême. Il fait un armement ruineux contre Genséric. Ses fautes se multiplient. Massacre d'Aspar & de ses fils. Révolte & mort de Ricimer. Olybrius & Glycérius. Népos. Zénon, mauvais empereur d'Orient. Progrès des Visigoths en Espagne & dans la Gaule. Augustule, dernier empereur d'Occident.

CHAPITRE II.

ODOACRE détruit l'empire d'Occident. — Théodoric le détrône, 291

CONQUÊTE de l'Italie par Odoacre. Observation sur la chute de l'empire. Odoacre gouverne avec sagesse. Il demande le titre de patrice à Zénon. Zénon s'attire la haine & le mépris des Ostrogoths. Commencemens du fameux Théodoric. Adoption d'armes. Les deux Théodorics contre l'empereur. *Hénotique* de Zénon, pour concilier les Théologiens. Cabales & révoltes. Théodoric demande à conquérir l'Italie. Il bat trois fois Odoacre. Siège de Ravenne.

Théodoric tue Odoacre ; mais il règne en grand homme.

CHAPITRE III.

THÉODORIC le Grand établi en Italie, 299

ON ne peut croire Théodoric ignorant, comme quelques-uns le disent. Boëce, Cassiodore, & autres. Il fait le bonheur de l'Italie. Égalité entre les Goths & les Romains. Économie & abondance. Législation & justice. Le duel défendu. Tolérance pour la religion. Théodoric juge qui est le vrai pape. Symmaque se justifie, & fait déclarer par un concile le pape impeccable. Politique & alliances de Théodoric. Il secourt les Visigoths contre Clovis. Il emploie des hommes d'un rare mérite. Arthémidor & Libérius, Cassiodore. Ses lettres sous le nom de Théodoric.

ANASTASE.

307

ANASTASE, empereur d'Orient, brouillé avec le patriarche Euphémius. Il prend parti dans les factions du cirque.

Traits de sagesse & de bonté d'Anastase. Cabadès, roi de Perse, chassé & rétabli. Guerre avec les Perses, suivie d'une paix honteuse. Les Ostrogoths s'emparent de la Pannonie. Harangue de leur général. Muraille d'Anastase, pour garantir Constantinople. La première guerre de religion va s'allumer sous ce prince. Il s'étoit brouillé avec les papes, en refusant de souscrire à la condamnation d'Acace. Grande sédition occasionnée par le patriarche Macédonius. Légions de moines. Anastase est insulté comme hérétique. Guerre ouverte. Proclus sauve Constantinople. Mort de l'empereur. Maux que produisirent les héréſies.

JUSTIN.

Fin du règne du grand Théodoric.

319

JUSTIN, homme de néant, parvient à l'empire. Le peuple fait la loi aux évêques. Justin, zélé catholique. Loi contre les hérétiques, Juifs, &c. qu'on exclut même du service militaire. Mot remarquable d'un Sarasin. Théodoric se plaint de l'intolérance. Il envoie le pape Jean menacer Justin. Le pape remplit mal sa commission, & en est puni. Théodoric devient ombrageux contre

les catholiques. Boëce & Symmaque ſont mis à mort. Triſtes effets des haines de religion. Mort de Théodoric. Sa fille Amalaſonte. Cabadès veut faire adopter par Juſtin ſon fils Choſroès. Le refus de l'empereur excite une guerre. Juſtin meurt. Juſtinien, ſon neveu, déclaré auguſte.

JUSTINIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Jusqu'a la conquête de l'Afrique ſur les Vandales, 328

Bonnes & mauvaiſes qualités de Juſtinien. Son mariage honteux avec Théodora. Diſſipations de finances. Zèle violent de Juſtinien. Maux qui en réſultent. L'intérêt y avoit part. Goths maſſacrés dans une égliſe. Lois ſévères pour réformer les mœurs. Inutilité de ces lois. Guerre de Perſe. Béliſaire battu à Callinique par la faute de ſes ſoldats. Il eſt rappelé. Choſroès ſuccède à Cabadès. Condition qu'il impoſe à Juſtinien. Révolte de la faction verte. L'empereur cède & tremble. Il s'humilie d'une façon ſingulière. Béliſaire accable les ſéditieux. Maſſacre horrible.

CHAPITRE II.

Conquête de l'Afrique par Bélisaire, 337

Les Vandales corrompus en Afrique. Fautes qu'avoit faites Genséric, suivies de discordes. Gélimer, usurpateur. Conquête de l'Afrique par Bélisaire. Ambassade de Gélimer en Espagne. Tous ses efforts inutiles. Il est forcé de se rendre. Bélisaire imprudemment soupçonné. On lui décerne le Triomphe. L'Afrique est mal gouvernée. Chosroès brave l'empereur. Faste, profusion & audace de Théodora. Fausse piété.

CHAPITRE III.

Première expédition de Bélisaire en Italie, 345

Amalasonte exposée en Italie à des cabales. Théodat, qu'elle a fait roi, la fait mourir. Cassiodore loue ce prince. entreprise de Justinien sur l'Italie. Les Goths mettent Vitigès à la place de Théodat. Bélisaire, maître de Rome. Il soutient un siège fameux. Trait singulier

de dévotion. Despotisme Théologique de Justinien. Il donne un tribunal aux évêques. Église superbe de Sainte-Sophie. Bélisaire assiège Ravenne. Il refuse la royauté. Il s'assure de la personne de Vitigès. Grandeur d'ame du général romain. Sa bonté & ses vertus. Intrigues contre lui.

CHAPITRE IV.

GUERRE de Perse. — Totila rétablit le royaume des Goths en Italie, 356

FOIBLESSE de l'empire. Chosroès pénètre en Syrie, & prend Antioche. Les Romains soumis au tribut. Bélisaire arrête les Perses. Il est rappelé ; les Perses sont vainqueurs. L'Italie foulée par les Romains. Totila relève les espérances des Goths. Son zèle pour la justice. Justinien envoie Bélisaire en Italie, presque sans troupes. Siège de Rome. Totila prend Rome, & épargne les Romains. Justes reproches qu'il leur fait. Il renonce au projet de la détruire. Bélisaire y rentre & s'y défend. Manquant de secours, il retourne à Constantinople. Richesses qu'on lui reproche d'avoir amassées. Justinien & Totila cherchent à s'attacher les François, Théodebert en

Italie. Rome encore prise par les Goths. Les esclavons sur-tout sont redoutables. Justinien achète une trève avec Chosroès. Vers à soie apportés de Perse. Plaintes contre l'empereur. Il rejète les offres de Totila.

CHAPITRE V.

Narsès enlève l'Italie aux Goths. — Affaire des Trois-chapitres, 370

Narsès envoyé en Italie. Moyens qu'il avoit de réussir. Il défait Totila, qui meurt de ses blessures. Siège de Cumes. Théia successeur de Totila, est tué dans une bataille. Toute l'Italie conquise. Les Italiens haïssoient les Ostrogoths par religion, & eurent lieu de s'en repentir. Affaire des *Trois-chapitres*. Justinien les condamne, & excite de grands troubles. Concile de Constantinople, qui juge comme l'empereur.

CHAPITRE VI.

Fin du règne de Justinien, 376

Tout alloit mal parce que le gouvernement étoit mauvais. Incursions des Aba-

res, des Turcs & des Huns. Bélisaire encore employé, & rappelé. Les Huns se détruisent eux-mêmes. Paix avec les Perses, à des conditions honteuses. Particularités de ce traité. Une dame enrichit une église, pour ne pas prêter son argent à Justinien. Conspiration. Disgrace & fin de Bélisaire. Sa femme indigne de lui. L'empereur devient hérétique. Sa mort. Jugemens qu'on a portés de lui.

CHAPITRE VII.

OBSERVATIONS sur la vie & sur les lois de Justinien, 383

ANECDOTES de Procope. Pourquoi Montesquieu les croit véritables. Si la Législation de Justinien est bonne. Le code. Le digeste. Les instituts. Les novelles. Ce corps de lois tomba par-tout. Jurisprudence à rectifier. Loi bizarre concernant les maris. Loi pour le divorce, en cas qu'on veille entrer dans un monastère. Les *rescrits* ne devoient pas faire loi. Loi pour enrichir l'église. Abolition du consulat. L'empire toujours plus foible.

SUCCESSEURS

DE JUSTINIEN, *jusqu'aux conquêtes des Sarasins.*

393

JUSTIN II, mauvais empereur. Narsès outragé, & rappelé d'Italie. Conquête d'Alboin, roi des Lombards. Ce qui reste aux empereurs en Italie. Exarques. Mort tragique d'Alboin. Clef, assassiné. Les trente-six ducs. Justin se brouille avec les Perses. Il est malheureux, & tombe en démence. Fin de Chosroès. Mort de Justin. Loi sur le divorce. Règne de TIBÈRE. Règne de MAURICE. Douze mille Romains massacrés, parce qu'il a refusé leur rançon. PHOCAS le détrône très-cruellement. Saint Grégoire obtient ce qu'il demande. Son autorité. Sabinien veut faire brûler ses ouvrages. Les Perses prennent la ville d'Édesse, & s'avancent jusqu'à Chalcédoine. Conspirarion contre le tyran Phocas. HÉRACLIUS le fait exécuter, & lui succède. Progrès des barbares, de tous côtés. Distributions du pain suspendues à Constantinople. Héraclius vainqueur des Perses. Trésor dont il s'empare. Il fait la paix avec Siroès. Il trouble l'état en favorisant le monothélisme. *L'ecthèse*. Mahomet, &

ſa religion. Deux dogmes favorables à l'enthouſiaſme. Fuite & ſuccès de Mahomet. Hégire des Muſulmans. Commencemens de guerre entre les Arabes & les Romains. Mort de Mahomet. Son alcoran. Abubeker lui ſuccède ; occaſion de ſchiſme. Caractère des Muſulmans. Conquêtes & teſtament d'Abubeker. Omar. Conquête de la Perſe. Othman. Traits du fanatiſme terrible des Saraſins. L'empire romain ne pouvoit leur réſiſter.

TABLE CHRONOLOGIQUE de quelques faits principaux de l'Hiſtoire ancienne, 423

*Juſqu'au règne d'*AUGUSTE. 425

EMPEREURS ROMAINS.

Juſqu'à l'établiſſement des barbares dans l'empire, 444

Établiſſement des barbares dans l'empire, 454

ÉVALUATION
DES MONNOIES GRECQUES,
457

ÉVALUATION
DES MONNOIES ROMAINES,
Méme page.

Fin de la Table des Matières du quatrième Volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les *Élémens de l'Histoire de France & d'Angleterre*, les *Élémens d'Histoire générale*, & l'*Histoire Littéraire des Troubadours*, par M. l'abbé MILLOT. Ces ouvrages sont déja si avantageusement connus du Public, que la réimpression doit en être reçue très-favorablement. A Paris ce 29 Août 1777.

DE SANCY,
Censeur Royal.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres

nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le ſieur PRAULT père, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *Élémens d'Hiſtoire générale*, par M. l'abbé MILLOT; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *ſix* années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : Faiſons déſenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être ; ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages &

intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères ; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France le sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original : Commandons au

premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le trentième jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent soixante-douze, & de notre règne le cinquante-huitième. Par le Roi en son Conseil. *Signé* LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1881. fol. 233. *conformement au Réglement de* 1723. *A Paris ce* 11 *Octobre* 1772.

C. A. JOMBERT père, *Syndic.*

De l'Imprimerie de N. H. NYON, Imprimeur du Parlement.

LIVRES nouvellement acquis par le même Libraire.

Œuvres complettes de M. l'Abbé Millot, de l'Académie Françoise, Précepteur de Monseigneur le Duc d'Enguien, 18 *vol. in*-12.

Élémens de l'Hiſtoire de France, depuis Clovis juſqu'à Louis XV, 3 vol. *in* 12. 7 l. 10 ſ.

Élémens d'Hiſtoire d'Angleterre, depuis la conquête des Romains, juſqu'au règne de Georges II, cinquième édition, 3 vol. 9 l.

Élémens d'Hiſtoire générale, première partie, Hiſtoire ancienne, nouv. édit. augmentée, 4 vol. 12 l.

Élémens d'Hiſtoire générale, ſeconde partie, Hiſtoire moderne, nouv. édit. 5 vol. 15 l.

Hiſtoire littéraire des Troubadours, contenant leurs vies, les extraits de leurs pièces, & pluſieurs particularités ſur les mœurs, les uſages & l'hiſtoire des douzième & treizième ſiècles, 1774, 3 vol. 9 l.

LE MONDE PRIMITIF, *analyſé & comparé avec le Monde moderne, conſideré dans ſon génie allégorique, & dans les Allégories auxquelles le conduiſit ce génie; ou Recherches ſur les Antiquités du Monde*, 1 *vol. in*-4°. *avec figures, cartes & vignettes.*

LE MONDE PRIMITIF, *conſidéré dans l'Hiſtoire Naturelle de la Parole, ou origine du*

Langage & de l'Écriture, avec une Réponse à une critique anonyme, vol. de 626 pages, orné d'une belle gravure, d'une vignette, & de 22 planches, représentant le moment où le fils de Crésus sauva la vie à son père, & parvint à l'usage de la parole.

L'Histoire naturelle de la Parole, ou Grammaire universelle & comparative, volume de 634 pages, orné d'une superbe gravure, représentant Orphée, ou les Hommes instruits & consolés, & les Animaux mêmes rendus dociles par l'harmonie du discours, accompagné d'une jolie vignette.

LE MONDE PRIMITIF, *considéré dans les Origines Grecques, ou Dictionnaire étymologique de la Langue Grecque, précédé de recherches & de vues nouvelles sur l'origine des Grecs & de leur Langue, volume de 768 pages.*

ORIGINES LATINES, *ou Dictionnaire étymologique de la Langue Latine, tome premier, contenant 747 pages du Dictionnaire, & 327 du Discours Préliminaire, avec une Carte de l'Italie, & des Planches ; tome second de 563 pages, sans la suite du Discours préliminaire.*

LE MONDE PRIMITIF, *considéré dans les Origines Françoises ; ou Dictionnaire étymologique de la Langue Françoise, avec une gravure représentant le Puits d'Amour, où l'on couronnoit le meilleur Poëte François, & une jolie vignette, où l'on voit Louis le Germanique & Charles le Chauve, se liant par un Traité, contre l'Empereur Lothaire, volume de 1335 pages.*

LE MONDE PRIMITIF, *considéré dans l'Histoire Civile, Religieuse & Allégorique du Calendrier ou Almanach; volume de 654 pages, orné de neuf grandes planches, & de trois vignettes allégoriques.*

LE MONDE PRIMITIF, *considéré dans divers objets concernant l'Histoire, le Blason, les Voyages des Phéniciens autour du Monde, les Langues Américaines, ou Dissertations mêlées, remplies de Découvertes intéressantes, avec une Carte géographique, huit Planches, & un Monument de l'Amérique, vol. de 600 pages.*

Chaque volume se vend, broché, 12 l. 12 s.
Relié, veau, filets d'or,.....15

Œuvres de M. Wandelaincourt, ancien Préfet du Collège de Verdun, contenant un Cours complet d'Education, à l'usage des Jeunes gens, dans lequel on allie l'étude des Langues à celle des Sciences: on suit la marche de la Nature, & la gradation des idées; on éloigne les recherches inutiles, & on bannit les thêmes dictés, de même que les versions séparées; qui n'ont aucun rapport à l'objet de leurs classes.

Plan d'Éducation publique & particulière. Paris, 1777, in-12. 1 l. 4 s.

Méthode raisonnée pour apprendre la Langue Latine très-facilement. Paris, 1785, in-12. 1 l. 4 s.

Particules Latines, pour servir de suite à la Méthode Latine. Paris, 1786, in-12. 15 s.

Cours d'Histoire Naturelle, in-12. 3 l. 10 s.

Cours d'Histoire Générale, 2 parties (Histoire moderne). Paris, 1779, in-12. 2 l. 10 s.

Manuel des jeunes Phyſiciens, in-12. 2 l. 10 ſ.
Principes généraux de la Gramm. in-12. 2 l.
Appendix de Diis & Heroïbus poeticis. Paris, 1779, in-12. 2 l.
Fables de Phédre, in-12. 1 l. 15 ſ.
Abrégé de l'Hiſtoire de Sulpice-Sévère, in-12. 1 l. 15 ſ.
Comédies de Térence, in-12. 2 l. 5 ſ.
Selectæ è Profanis, 2 vol. in-12. 5 l.
Cours d'Éducation à l'uſage des Demoiſelles & des jeunes Meſſieurs qui ne veulent pas apprendre le Latin, par M. Wandelaincourt, ancien Préfet, & Profeſſeur au Collège de Verdun.
Cours de Morale à l'uſage des Perſonnes de tout âge & de tout ſexe. Verdun, 1777, in-12. 1 l. 4 ſ.
Hiſtoire des Arts. Paris, 1782, in-12. 1 l. 4 ſ.
Nouvelle Phyſique de Linnée. Paris, 1782. 1 l. 16 ſ.
Hiſtoire univerſelle. Paris, 1782, in-12. 3 l. 12 ſ.
Cours de Géographie. Paris, 1782, in-12. 1 l. 16 ſ.
Grammaire Françoiſe. Paris, 1782, in-12. 1 l. 16 ſ.
Logique, ou l'art de bien diriger notre entendement dans la récherche de la vérité. Paris, 1782, in-12. 1 l. 4 ſ.

FIN.